

PAUL DEMIÉVILLE

POÈMES CHINOIS
D'AVANT LA MORT

édités par Jean-Pierre Diény

L'ASIATHÈQUE



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

PAUL DEMIÉVILLE

POÈMES CHINOIS
D'AVANT LA MORT

TRADUITS PAR JEAN-PIERRE DUBOIS

ÉDITIONS GALLIMARD, 10, RUE DE LA HARPE, 75006 PARIS

L'ASIATIQUE

PAUL DEMIÉVILLE

POÈMES CHINOIS
D'AVANT LA MORT

édités par Jean-Pierre Diény

Ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres

L'ASIATHÈQUE

La calligraphie des caractères chinois est due à
Mlle KWONG HING FOON

廣慶歡

© L'ASIATHÈQUE, 6, rue Christine, 75006 Paris, 1984.

ISBN 2-901795-26-9

AVERTISSEMENT

Ceci est le dernier ouvrage de Paul Demiéville. Lorsqu'il mourut, en mars 1979, ses amis savaient qu'il laissait sur son bureau couvert de livres deux classeurs noirs, porteurs de cette étiquette : « Belles morts ». Depuis des années il avait collectionné dans toute l'étendue de l'histoire de Chine les poèmes qu'il est d'usage là-bas de composer au seuil de la mort : adieux et regrets, bravades et boutades, instructions et interrogations. S'il eût vécu, c'est l'histoire au moins deux fois millénaire d'un genre poétique méconnu qu'il aurait pu écrire. Mais la mort a coupé court à cette méditation de la mort. Et l'étude comme la collecte des textes sont restées inachevées.

Les deux classeurs révélèrent une collection d'écrits inégalement élaborés. Les poèmes recueillis avaient été traités un à un sans s'intégrer à aucune construction d'ensemble, sans même qu'aucune indication permît d'entrevoir le plan que prévoyait l'auteur. Le manuscrit se présentait donc comme un simple recueil de notices indépendantes et non classées. Pour chaque poème d'avant-mort avaient été écrites ou simplement projetées une présentation et une traduction annotée.

Malgré l'absence de toute directive pour l'achèvement de cette entreprise interrompue, il me sembla que les notices rédigées pouvaient être réunies en un volume. Bien entendu, qui dit « rédigé » ne dit pas « prêt pour l'impression ». Comment savoir quelles parties du manuscrit devaient être considérées

comme définitives, et lesquelles comme un premier jet, comme une mise en forme provisoire? Renonçant à faire cette impossible distinction, j'ai choisi de conserver tout ce qui pouvait être lu sans corrections ni additions importantes. Le présent livre, sous sa forme d'ébauche, n'aurait évidemment pas satisfait son auteur. Mais les richesses qu'avait accumulées Paul Demiéville valaient bien qu'on prît un risque: celui de publier des textes que son exigeante volonté de perfection n'aurait peut-être pas avoués dans leur état actuel.

La mise au point du texte définitif a été laborieuse. Il fallait déchiffrer un manuscrit difficile, écrit d'une main nerveuse et comme impatiente; dégager les parties rédigées de la masse des matériaux préparatoires; vérifier ou compléter les références; corriger des inadvertances et uniformiser la présentation; ajouter parfois — toujours entre crochets précédés d'un astérisque — quelques compléments d'information, dans le cas des notices inachevées. Il fallait aussi établir le classement qui faisait défaut: les poèmes ont été répartis en deux grandes catégories, bouddhique et laïque, d'inspiration sensiblement différente malgré des chevauchements. Si l'ouvrage débute par les poèmes bouddhiques, bien qu'ils ne soient pas les plus anciens, c'est afin de rappeler leur priorité dans les préoccupations de l'auteur. Ce sont les poèmes des moines du Tch'an qui ont d'abord retenu son attention au début des années 60. Plus tard il élargit sa recherche, remonta dans le temps jusqu'aux chansons des Han, jusqu'aux propos des philosophes de l'Antiquité, non sans explorer aussi les temps modernes. Dans le livre qu'il préparait sans doute aurait-il introduit, à côté des poèmes, certaines réflexions en prose qui ont laissé des traces dans ses notes. J'ai recueilli ainsi quelques «mots de la fin» pour lesquels il avait rédigé un texte de présentation.

Il fallait enfin choisir un titre. L'auteur en avait retenu plusieurs pour son usage personnel: Belles morts, Poèmes d'avant-mort, Chants du cygne. Il avait intitulé précédemment

Swansong

suiv.
of x
to 9

already

shanzas X
«Stances de la fin» un article sur les poèmes que les moines japonais composaient en chinois au moment de mourir (Mélanges offerts à M. Charles Haguénauer, Paris, 1980, p. 11-29). J'ai préféré pour ce livre un titre plus explicite. Mais ledit article, qui se présente comme un choix de textes commentés, m'a servi de modèle pour l'arrangement matériel du présent recueil.

A ce livre il manque malheureusement une introduction générale. Le manuscrit n'a livré aucun texte qui puisse en tenir lieu. Pour qui se souvient des éblouissantes synthèses dont nous a gratifiés Paul Demiéville sur divers sujets d'ordre littéraire, telles que son Introduction à la poésie chinoise classique ou ses articles sur la montagne dans l'art littéraire et sur le Tch'an et la poésie, cette lacune sera cause de regrets amers. Pour y remédier en partie, je reproduis ici deux passages tirés d'articles antérieurs où l'auteur exposait brièvement ses vues sur la poésie d'avant la mort.

Paul Demiéville, *Commentaires*.

«L'usage de «laisser des instructions», une sorte de testament moral, à ses enfants ou à ses disciples au moment de mourir, est attesté en Chine bien antérieurement au bouddhisme. Celui-ci l'adopta, et le «Sûtra des instructions laissées par le Buddha» (*Fo yi-kiao king*), fondé en partie sur le *Buddha-carita* d'Açvaghosha et qui fut traduit (ou compilé à la demande des Chinois?) par Kumârajîva au début du Ve siècle, connut une diffusion considérable en Chine (et au Japon). Cet usage se répandit parmi les moines chinois, qui se mirent à rédiger leurs dernières instructions soit en prose, soit peu à peu en vers ou *gâthâ* (*yi-kie*). Il finit par s'institutionnaliser dans l'école du Tch'an, dont la règle prescrivait aux supérieurs des monastères de laisser à leur mort, d'une part un testament en prose (*yi-chou*) destiné à assurer leur succession et à régler les affaires du monastère, de l'autre un testament en vers (*yi-kie*) de contenu philosophique ou moral; d'après la «Règle de Pai-tchang» des T'ang (*Pai-tchang ts'ing-kouei*, révisé sous les Song en 1004 et sous les Yuan en

1335), le texte de ces vers devait être collé sur le cercueil avant la crémation. Des quatrains philosophiques rimés, dits « *gāthā* de transmission de la Loi », furent même attribués tardivement à chacun des vingt-huit prétendus patriarches indiens de l'école, ainsi qu'aux sept Buddha du passé ; Tchou Hi se gaussait de ces Indiens experts en prosodie chinoise. »

Annuaire du Collège de France, 61^e année, 1961, p. 295 ; *Choix d'études sinologiques*, 1973, p. 280.

« J'ai recueilli au cours de mes lectures chinoises bon nombre de ces stances qu'il était d'usage en Chine d'écrire ou de réciter à l'article de la mort. En Europe on parle plutôt des « mots de la fin », dont on a fait des recueils, comme ceux de Claude Aveline, *Les mots de la fin* (Hachette, 1957) ou de E.S. Le Comte (*Dictionary of Last Words*, New York, 1955) ; les Romains en étaient férés, et l'on savait mourir aussi dans notre France mystique du XVII^e siècle (Pierre Pascal, *Les belles morts*, Gallimard, 1941). Mais en Chine les lettrés recourent si naturellement à l'expression poétique que ces « mots de la fin » y sont devenus des « vers de la fin ». Ceux-ci remontent aux temps prébouddhiques ; il y a dans l'« Anthologie littéraire » du VI^e siècle, le *Wen-siuan*, nombre de « poèmes à l'approche de la fin » (*lin-tchong che* 臨終詩), de « poèmes d'agonie » (*ming-tsiue che* 命絕詩), de « chants pour tirer (le corbillard) » (*wan-ko* 挽歌), qui n'ont rien de bouddhique. Mais de telles pièces sont devenues d'un usage général et quasi rituel chez les moines bouddhistes, notamment dans l'école du Dhyāna (Tch'an, Zen), où on les appelle plutôt des « adieux au monde » (*t'seu-che* 辭世, jap. *jisei*) ou encore, en termes plus proprement bouddhiques, des « *gāthā* laissées » (ou « léguées », *yi-kie* 遺偈, jap. *yuige*). Ce sont pour la plupart des sortes d'effusions spirituelles rédigées selon la vieille métrique tétrasyllabique des hymnes du « Canon poétique » (*Che-king*) qu'avaient souvent adoptée les traducteurs de stances ou *gāthā* sanscrites, quitte à en simplifier la prosodie en ne tenant compte ni des rimes ni surtout

des tons qui n'existent pas en sanscrit. Toutefois beaucoup des *gāthā* d'avant-mort sont dûment rimées. »

« Stances de la fin », dans *Mélanges Haguenauer*, *op. cit.*, p. 11.

Mises à part les pages rédigées qui ont été rassemblées dans ce volume, les dossiers de l'auteur contenaient des notes abondantes. Je donne en appendice une liste des textes qui avaient attiré son attention et dont il avait parfois commencé l'étude, mais sans pouvoir achever ni traduction ni commentaire.

J.-P. DIÉNY.

POÈMES BOUDDHIQUES

SENG - TCHAO 僧肇

(374-414)

Le premier génie philosophique du bouddhisme chinois, auquel il fut amené par la lecture des grands philosophes taoïstes, puis par celle du *Vimalakīrti-nirdésa* et par les enseignements de Kumārajīva, le traducteur et exégète koutchéen à la rencontre duquel il se rendit à Kou-tsang 姑臧 dans le Kan-sou et dont il fut le principal collaborateur à Tch'ang-ngan. Après la mort de ce maître en 409, Seng-tchao aurait été condamné au suicide par le souverain des Ts'in Postérieurs à Tch'ang-ngan, où l'école de Kumārajīva avait suscité des jalousies et de l'opposition. Avant de mourir il aurait écrit la *gāthā* suivante :

四大之無主
五陰本來空
將頭臨白刃
猶似斬春風

*Les quatre grands éléments matériels n'ont jamais constitué
d'entité autonome ;
Les cinq ensembles fonctionnels ne sont fondamenta-
lement que pure vacuité.*
*Lorsque ma tête approchera la lame nue,
Ce sera comme pour décapiter le vent du printemps.*

Les « quatre grands éléments » (*mahābhūta*) sont ceux qui constituent la matière, et notamment le corps physique. Les « cinq ensembles fonctionnels » (*skandha*) sont les fonctions physico-psychiques qui « épaulent » (sens propre du sanscrit *skandha*) la personnalité humaine (illusoire).

Cette stance et le récit de la condamnation à mort de Seng-tchao ne sont attestés que dans la littérature tardive de l'école du Tch'an, en particulier dans *Taishō*, no. 2076 (XVII, p. 435b), qui date du début des Song du Nord (1004). Dans son ouvrage sur Seng-tchao (*Chao-lun*, 2^e éd. révisée, Hong Kong, 1968, p. 7), W. Liebenthal ne veut y voir que légendes, non sans ajouter toutefois (p. 127, n. 669) qu'elles contiennent peut-être « un grain de vérité », parce que les doctrines de Seng-tchao contre un dieu personnel auraient déplu aux Ts'in (voyez ces bons barbares du Kan-sou épris d'un Dieu à la manière sémitique de Yahvé!). Il n'est pas question de cette *gāthā* dans le grand ouvrage sur le *Tchao-louen* publié par l'Université de Kyōto à la suite de longues séances de séminaire (*Jōron kenkyū*, Kyōto, Hōzōkan, 1955); le dictionnaire de Mochizuki n'en souffle mot non plus dans ses articles sur Seng-tchao (p. 2859c, 3089a) où il cite de nombreuses sources. Le caractère apocryphe de la *gāthā* saute aux yeux : les deux premiers vers sont des platitudes indignes d'un grand esprit comme Seng-tchao. Les deux derniers puent l'impressionnisme littéraire du Tch'an des Song et des Yuan, qui a eu tant de succès au Japon; ils rappellent les vers prononcés au XIII^e siècle par Tsou-yuan (cf. *infra*, p. 90) pour narguer les soldats mongols.

TCHE - K'AI 智愷

(518-568)

aged 50

臨終詩
千月本難滿
三時理易傾
石火無恆燄
電光非久明
遺文空滿筭
徒然昧後生
泉路方幽曠
寒隴向淒清
一隨朝露盡
唯有夜松聲

POÈME À L'APPROCHE DE LA FIN

*Une vie de mille mois, cela est en principe difficile à mener
à terme;*

*La raison naturelle veut que les trois temps facilement
s'écoulent.*

La flamme de la pierre à feu est sans durée;

La lumière de l'éclair ne brille pas longtemps.

Vains sont ces textes que je laisse à pleins paniers ;
 Ils ne font que brouiller ma naissance à venir.
 Voici que s'assombrit la route vers les Sources ;
 Voici pur et glacé le tumulus transi.
 Avec chaque matin la rosée s'évapore ;
 Il n'y a plus que dans la nuit le bruit des pins.

Cité d'après *Taishō*, no. 2103, XXX, p. 356b ; no. 2060, I, p. 431b ; Ting Fou-pao, *Ts'iuian Han San-kouo Tsin Nan-pei tch'ao che*, Pékin, 1959, *Ts'iuian Tch'en che*, IV, p. 1463. Pour une traduction légèrement différente des six derniers vers, cf. *Choix d'études sinologiques*, p. 281.

- v. 1 « Mille mois » (var. « mille automnes ») : quatre-vingt-huit ans. Même expression dans une des *gāthā* de Siao Kang (*infra*, p. 163).
- v. 2 « Les trois temps » : le temps sous ses trois formes, passée, présente, future. Peut aussi désigner les trois saisons de l'année indienne.
- v. 7 « Les Sources » : les « Sources jaunes », l'outre-monde souterrain.
- v. 10 « Le bruit des pins » ou « du pin » : c'est l'arbre qu'on plantait volontiers sur les tombes.

Au premier vers, il y a pour *yue* 月 une variante *ts'ieou* 秋 « automnes » ; au 7^e, les éditions ont *yi* 噎, « gosier obstrué, suffoqué », fautif pour la bonne leçon 暝, « ciel sombre, couvert de nuages », que donne l'édition Ming de *Taishō*, no. 2103 ; au 8^e, *Taishō*, no. 1206, a 凄 ; pour *long* 隴 au sens de « tertre funéraire », on écrit plutôt 壟 ; au dernier vers, la leçon de l'édition coréenne de *Taishō*, no. 2060, I, 431b, 一朝隨露盡, est moins bonne.

Tche-k'ai (*alias* Houei 慧 -k'ai ; les mots *tche* et *houei*, « sagesse », sont synonymes) était un moine des Tch'en qui vécut d'abord à Nankin, puis dès 563 à Canton où il rejoignit le grand traducteur et exégète indien de la scolastique bouddhique, notamment de l'*Abhidharmakośa* et des traités de l'école du Vijñānavāda, Vimsatikā, Mahāyānasamgraha, etc.,

Paramārtha (500-569), dont Tche-k'ai devint le disciple et collaborateur préféré. C'est à Canton que Tche-k'ai mourut de surmenage le 26 septembre 568, quatre ou cinq mois avant Paramārtha lui-même. Se voyant perdu, il demanda du papier et y traça ce poème, puis jeta le pinceau pour serrer les mains de ses confrères et rendit le dernier soupir. Particulièrement émouvant et humain est le troisième distique, dans lequel il proclama la vanité des travaux littéraires et érudits qui avaient occupé sa vie, comme il est arrivé à tant d'autres grands écrivains, notamment à saint Thomas d'Aquin, si semblable à un *abhidarmiste* indien, ou encore au grand savant chinois du XVIII^e siècle, Tai Tchen (1724-1777), qui sur son lit de mort se débattait encore entre la philologie et la pensée philosophique. Voir mon *Choix d'études sinologiques*, p. 103; et sur Tche-k'ai, *ibid.*, p. 196, et *Choix d'études bouddhiques*, p. 11 et n. 2, 20-21.

HOUËI-SSEU 慧思

(515-577)

Passé pour le deuxième patriarche de l'école T'ien-t'ai; maître du patriarche fondateur Tche-yi 智顛 (532-598). Est à l'origine du millénarisme dit de la Loi dernière (*mo-fa* 末法) ou du Troisième degré (*san-kiai* 三階). Avant sa mort, survenue sur le Pic du sud (Heng-chan, au Hou-nan), il réunit ses auditeurs et les exhorta à cultiver la contrition (*tch'an-houei* 懺悔, *kṣama-deśanā*) et les pratiques d'austérité (*k'ou-hing* 苦行, *duṣkara-caryā*). Comme personne ne s'y engageait, il renvoya sa communauté, pour se recueillir lui-même et s'éteindre en paix. Un petit moine éprouva le besoin de pousser un grand cri, ce qui lui attira une semonce du maître: «Tu n'es qu'un mauvais diable! Au moment où je vais m'en aller et où de nombreux saints viennent m'accueillir et discutent où je vais renaître, quelle idée as-tu donc de t'agiter ainsi et venir me déranger?» Le coupable sortit. Houei-sseu rentra en recueillement, restant attentif jusqu'à la fin (*Taishō*, no. 2060, XVII, p. 563c).

N. C. ...
POÈME ANONYME DES TCHEOU DU NORD

*[Pas de notice rédigée sur l'auteur anonyme de ce poème, un moine ; le huitain pentamétrique suivant, qui rime en -ong, fait partie, sous le titre *Sseu-k'ou* 死苦, d'une série intitulée *Wou-k'ou* 五苦. Cf. Ting Fou-pao, *Ts'iuan Pei-Tcheou che*, I, p. 1565.]

死苦

可 惜 凌 雲 氣
 忽 隨 朝 露 終
 長 辭 白 日 下
 獨 入 黃 泉 中
 池 臺 既 已 沒
 墳 隴 向 應 空
 唯 當 松 柏 裏
 千 年 恆 勁 風

Le souffle, hélas ! qui avait pris d'assaut les nues,
Soudain retombe avec la rosée du matin.
A tout jamais adieu, ô soleil qui te couches !
C'est tout seul qu'il faut maintenant descendre aux

Sources jaunes.

*Déjà sur le bord de l'étang disparaît la terrasse ;
Sur la berge le tumulus va rester vide.
Il ne restera plus, parmi les pins et les cyprès,
Qu'un vent impétueux soufflant sans cesse pour mille ans.*

« Le souffle qui fait l'assaut des nuages » (*ling-yun k'i*) se dit de l'aspiration à sortir du monde. Le poète imagine un tombeau situé sur les bords d'un étang, cliché de la poésie de paysage.

LING-YU 靈裕

(518-605)

Moine bouddhiste des Ts'i du Nord et des Souei, originaire du Ho-pei actuel. Vastes lectures et travaux d'exégèse dans sa jeunesse à Ye, capitale des Ts'i Septentrionaux (550-577), dans le nord du Ho-nan actuel. Lors de la persécution du bouddhisme entre 574 et 578, sous la dynastie des Tcheou Septentrionaux, qui régnaient à Tch'ang-ngan, il se cacha dans les villages, où il prêchait la nuit. Les Souei (581-617), qui rétablirent le bouddhisme, le couvrirent de faveurs et l'installèrent à leur capitale, d'où il demanda à rentrer dans son pays natal pour y mourir le 15 février 605, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, laissant une œuvre écrite considérable. Voir sa longue biobibliographie dans *Taishō*, no. 2060, IX, p. 494b-498a. Ses poèmes d'avant-mort n'y sont pas cités; le texte s'en trouve dans Ting Fou-pao (*Ts'iuan Souei che*, IV, p. 1721) qui les cite d'après le *Siu Kao-seng tchouan*.

Ce sont deux quatrains de cinq syllabes, sur des rimes différentes.

哀速終
 今日坐高堂
 明朝臥長棘
 一生聊已竟
 來報將何息

COMPLAINTE DE LA FIN IMMINENTE

*Assis aujourd'hui dans la salle surélevée,
Demain matin je coucherai sur de longues épines.
Voilà une naissance de finie;
A quand la fin des rétributions à venir ?*

La « salle surélevée » (*kao-t'ang*): celle où avait lieu la vie sociale et rituelle.

悲永殞
命斷辭人路
骸送鬼門前
從今一別後
更會幾何年

TRISTESSE DES FUNÉRAILLES POUR TOUJOURS

*La vie tranchée, c'est l'abandon de la route des hommes;
Les ossements sont escortés devant la porte des âmes
mortes.
Depuis notre séparation d'aujourd'hui,
Combien d'années pour nous retrouver ensemble ?*

Tche - ming 智命

Nom de religion d'un fonctionnaire des Souei (589-618) puis des T'ang (618 sq.), nommé Tcheng T'ing 鄭頊, originaire de Ying-yang 滎陽 dans le Ho-nan actuel, et qui abandonna son poste pour aller courir les séances de prédication bouddhique, finissant par se raser les cheveux, revêtir le *kāsāya* et prendre en main le *khakkara* pour aller proclamer à la porte du palais impérial qu'il était sorti de la famille. Il fut condamné à la décapitation, déclarant lorsqu'on le lui annonça que « son vœu était accompli » (吾願滿矣). En se rendant au supplice, il s'inclinait dans les dix directions en récitant un texte de *Prajñā*, et demanda un pinceau pour écrire ce quatrain (pentasyllabique, rimant en -en):

幻生還幻滅
 大幻莫過身
 安心自有處
 求人無有人

Illusoire la naissance, illusoire la mort.

Mais la grande illusion ne survit pas au corps.

Il y a une idée où s'apaise l'esprit :

Si vous cherchez un homme, aucun homme n'existe !

Cité d'après Ting Fou-pao, *Ts'uan Souei che*, IV, p. 1722, d'où sont tirées aussi les indications biographiques.

TAO-SIN 道信

(580-651)

Originaire de Kiang-tcheou (Kieou-kiang) au Kiang-si, ayant résidé au Lou-chan, puis à Houang-mei 黄梅 dans le Hou-pei actuel sur la rive nord du Fleuve, Tao-sin est compté comme quatrième patriarche de l'école du Tch'an. Sa biographie (*Taishō*, no. 2060, XX, p. 606b) rapporte qu'avant sa mort ses disciples lui demandèrent s'il n'allait pas leur laisser des instructions (*fou-tchou* 付囑). « Depuis ma naissance, répliqua-t-il, j'ai laissé force instructions. » Ce mot rappelle celui de Confucius qui, tombé gravement malade, répondit à Tseu-lou qui lui parlait de prières : « Des prières, il y a longtemps que j'en fais ! » (*Louen-yu*, VIII, 34 ; Waley, p. 130), ou encore, entre bien d'autres, celui de l'écrivain triestin Italo Svevo (1861-1928) qui, victime d'un accident d'automobile, dit à sa femme qui le voyait joindre les mains sur son lit d'hôpital et lui demandait s'il voulait prier : « Quand on n'a pas prié toute sa vie, c'est inutile au dernier moment » (Livia Veneziana Svevo, *Vita di mio marito*, Trieste, éd. Zibaldone, 1950). Il y a aussi sous le nom de Tao-sin, parmi les *gāthā* attribuées aux cinq patriarches Tch'an, dans la recension T'ang du « Sūtra de l'estrade » (*Taishō*, no. 2007, p. 344b) une stance pseudo-philosophique d'une remarquable platitude (trad. Ph. B. Yampolsky, *The Platform Sutra of the Sixth Patriarch*, New York and London, 1967, p. 177). Cf. aussi le ms. S. 2144 V^o, *gāthā* syllabiques des derniers patriarches indiens et des six chinois. Les *gāthā* des sept Buddha du passé, des vingt-sept patriarches indiens et des six patriarches

chinois, telles qu'on les trouve dans *Taishō*, no. 2076, I, p. 204c sq., sont traduites par Charles Luk (Lu K'uan-yü) dans *Ch'an and Zen Teaching*, II, Londres, 1961, 1^{re} partie, p. 27-53. Ce sont toujours des quatrains philosophiques rimés; cf. aussi D.T. Suzuki, *Essays in Zen Buddhism*, I, 1927, p. 157-160.

HONG - JEN 弘忍

(601-674)

Compté comme le cinquième des six premiers patriarches de l'école du Tch'an en Chine, Hong-jen fut dès l'âge de sept ans l'élève du quatrième patriarche, Tao-sin (580-651); il devint le maître du sixième, Houei-neng (638-713), avec lequel commence la branche dite du Sud, et aussi de son concurrent Chen-sieou († 706), de la secte du Nord. Une *gāthā* lui est attribuée parmi celles que la version T'ang du «Sūtra de l'estrade» (*T'an-king* 壇經, *Taishō*, no. 2007, p. 344b; trad. Ph. B. Yampolsky, p. 177) assigne aux patriarches 2-6. Elles sont fautives, à peine intelligibles et sans grand intérêt; elles ne seront pas citées ici. Plus curieux est le «mot de la fin» qu'il aurait adressé au moment de mourir, le 28 mars 674, à Hiuan-tsö 玄蹟, qui fut son disciple de 670 à 674 et composa vers 710 un recueil de biographies et de *logia* intitulé «Monographie des hommes et des doctrines de [l'école du Dhyāna qui s'inspire du] *Laṅkā[vatāra]*» (*Leng-k'ie jen-fa tche* 楞伽人法志, cité dans les «Notices sur les maîtres et les disciples de [l'école du] *Laṅkā[vatāra]*», composées vers 720 par le moine Tsing-kiue 淨覺, frère d'une impératrice des T'ang, et retrouvé à Touen-houang, *Leng-k'ie che-tseu ki* 楞伽師資記, éd. *Taishō*, no. 2837, p. 1289c). On y lit qu'au moment de mourir, le 28 mars 674, Hong-jen demanda à son futur biographe: «La connais-tu maintenant, ma pensée?» Le disciple se récusa. Le patriarche, agitant alors la main dans les dix directions, lui dit:

« Tout cela un à un raconte la pensée dont je fais l'expérience »
(一一述所證心己), et il mourut (cf. *Annuaire du Collège de France*, 1956, p. 286, et *Choix d'études sinologiques*, p. 161).

HIANG-MA TSANG 降魔藏.

(† ca. 700)

C'était le surnom, « Tsang le Dompte-Māra » (qui subjugué les démons), d'un moine originaire du Ho-peï actuel et qui passait pour avoir la vision de démons et pour les exorciser ; son vrai nom était Che Tsang-che 釋藏師. Il s'était rallié à la branche dite du Nord de l'école du Tch'an, celle de Chen-sieou 神秀 († 706), où l'on préconisait un quiétisme passif. Le moine Mahāyāna de Touen-houang, qui représenta le Tch'an chinois purement « subitiste » de la branche du Sud au concile sino-indien du Tibet (fin du VIII^e siècle), invoquait Hiang-ma Tsang comme un des maîtres qu'il avait eus dans sa jeunesse en Chine métropolitaine, sans doute avant sa conversion à la branche du Sud ou avant celle de Hiang-ma Tsang à la branche du Nord, c'est-à-dire probablement vers le début du VIII^e siècle. Il mourut au T'ai-chan (Chan-tong), âgé de quatre-vingt-onze ans (comput chinois), sans laisser de *gāthā*, mais en disant à ses disciples : « Il est urgent pour moi, vieux machin pourri que je suis, de faire retour à la vérité correcte » 吾今老朽物，極有歸正，是其時. Cf. *Taishō*, no. 2061 (fin du X^e siècle), IX, p. 760a, et mes « Deux documents de Touen-houang sur le Dhyāna chinois », dans *Mélanges Tsukamoto*, Kyōto, 1961, p. 25-26, et *Choix d'études bouddhiques*, p. 344-345.

MI-LING 米嶺

(VIII^e siècle)

Moine Tch'an, successeur à la deuxième génération de Houai-jang de Nan-yue 南嶽懷讓 (677-744), lui-même disciple de Houei-neng, le sixième patriarche (638-713), et maître de Tao-yi dit Ma-tsou 馬祖道一 (709-788). Il laissa à sa mort la *gāthā* suivante (*Taishō*, no. 2076, VIII, p. 260b):

祖祖「不思議」
不許常住世
大家審思惟
畢竟只遮是

A nul de tant de patriarches admirables

Il ne fut permis de rester pour toujours en ce monde.

Grande communauté, pensez-y bien:

En fin de compte, c'est ça et voilà tout!

« Admirables »: *pou sseu-yi*, « inconcevables », équivalent du sanscrit *acintya*.

« Grande communauté »: il s'adresse à l'assemblée de ses disciples.

« C'est ça »: *tchö che*, où 遮 est employé pour le démonstratif 這 (ou 者).

LING - MO 靈 默

(747-818)

Ling-mo, dit du mont Wou-sie 五洩山 (au Tchö-kiang), disciple et successeur de Tao-yi dit Ma-tsou 馬祖道一 (709-788), le grand maître du Tch'an au VIII^e siècle, laissa avant de mourir les instructions suivantes (*Tsou-t'ang tsi* de 952, IV, éd. Kyôto, fasc. 4, p. 84; quelques variantes dans *Taishō*, no. 2076 de 1004, VII, p. 254b; cf. Ui Hakuju, *Zenshū shi kenkyū*, Tōkyō, 1943, III, p. 142), le poème compte sept (ou six) distiques, dans la métrique tétrasyllabique solennelle de l'hymnologie antique, à peine rimés.

	妙	色	真	常
	本	无	生	滅
	法	身	圓	寂
	寧	有	去	來
5	千	聖	同	源
	万	靈	一	轍
	吾	今	示	滅
	不	假	興	衰
	無	强	勞	形

10 須存正念
 儻遵此命
 真報我恩
 若固違言
 非吾弟子

*La matière physique est permanente en sa vraie transcendance ;
 Elle ne comporte en son être profond ni naissance ni
 extinction.*

*Le Corps de Loi est quiétude parfaite ;
 Comment y aurait-il pour lui allées et venues ?*

*Les mille saintetés dérivent d'une même source ;
 Et les myriades de spiritualités suivent une même ornière.*

*Je vais donc maintenant manifester mon extinction ;
 Il n'y a pas lieu d'en affecter joie ni chagrin.*

*Que l'on ne se force pas à fatiguer son corps ;
 Il faut garder juste pensée.*

*C'est en se conformant à cette instruction
 Que l'on rétribuera dignement mes bontés.*

*Qui s'obstine à la contredire
 N'aura pas été mon disciple.*

v. 1 Le monde phénoménal (*sö, rūpa*) n'est pas impermanent si on l'envisage sous son aspect « merveilleux » (*miao*), transcendant, surnaturel, qui seul est vrai (*tchen*).

v. 9 « Fatiguer son corps » par des rites de deuil et autres manifestations funéraires.

Variante de *Taishō*, no. 2076: v. 1, 2 manquent; v. 4¹⁻²: 示有, «il ne fait que montrer (empiriquement) des allées et venues»; v. 6³⁻⁴: 歸一, «les dix mille essences surnaturelles se ramènent à l'unité»; v. 7³⁻⁴: 漚散, «se disperser comme bulles sur l'eau»; v. 8¹: 胡, «pourquoi faire montre exprès de joie ou de chagrin?»; v. 9²: 自, «que l'on ne fatigue pas son propre corps»; v. 11¹: 若; v. 13¹: 儻; v. 14³⁻⁴: 之子, «ce ne sont pas mes enfants».

Le texte ajoute ensuite :

Quelqu'un lui demanda en quel endroit il allait. Le maître dit: «Je vais où il n'y a point d'endroit.» Un moine dit: «Pourquoi, moi un tel, ne verrai-je plus le maître?» Il répondit: «Je ne serai point visible à l'œil»... Et le maître, assis bien droit, les paumes l'une sur l'autre, [fermant] les deux yeux, dans l'espace d'un instant (*kṣaṇa*) fit retour à la parfaite quiétude.

P'OU-YUAN 普願

(748-836)

P'ou-yuan dit de Nan-ts'iuan 南泉, originaire de Sin-tcheng 新鄭 au Ho-nan, après avoir été le disciple de divers maîtres, devint un des successeurs de Tao-yi dit Ma-tsou 馬祖道一 (709-788). Mais ce maître, un des plus grands de l'école du Tch'an sous les T'ang, le détourna des études doctrinales. En 795 il se construisit un ermitage au mont de la Source du Sud 南泉山, dans le Ngan-houei actuel, d'où il ne redescendit jamais jusqu'à sa mort plus de quarante ans plus tard. Le 25^e jour de la 12^e lune de la 8^e année T'ai-ho (janvier 835), au lever du jour, il dit à ses disciples avant de mourir ce « mot de la fin » : 星翳燈幻亦久矣, 勿謂吾有去來. « Les étoiles se voilaient à mes yeux comme d'une taie, et les lampes s'éteignaient comme autant d'illusions: il y a longtemps qu'il en était ainsi (et que je m'en rendais compte). Ne dites pas qu'il y ait jamais eu pour moi ni allée ni venue ! »

Cf. *Taishō*; no. 2076, VIII, p. 259 b; Isshū Miura et R. Fuller Sasaki, *Zen Dust*, Kyōto, 1966, p. 274. Chang Chung-yuan, *Original Teachings of Zen Buddhism Selected from the Transmission of the Lamp*, New York, 1969, p. 163.

SIUAN - KIEN dit de TÖ - CHAN 德山宣鑒

(780-865)

Titre posthume : Kien-sing ta-che 見性大師. Originaire du Kien-nan 劍南 (région de Tch'eng-tou au Sseu-tch'ouan); s'installa lors de la proscription du bouddhisme en 845 au Tö-chan de Wou-ling, dans le Hou-nan; appartient à la branche du Tch'an remontant au disciple de Houei-neng, Hing-sseu de Ts'ing-yuan 青原行思 († 740). On le comparait pour le maniement du bâton dans l'enseignement du Dhyāna à son contemporain Lin-tsi († 866 ou 867) pour l'usage de l'éruclatation (*ho* 喝). Ces deux maîtres jouissaient alors d'une égale célébrité dans l'école du Tch'an. Avant de mourir, le 25 décembre 865, il adressa ces mots de la fin (en prose) à ses disciples (*Taishō*, no. 2061, XII, p. 778c): 捫空追響, 勞汝神邪. 夢覺, 覺非復有何事. «A vouloir mettre la main sur le vide ou courir après l'écho, vous vous fatiguez l'esprit! Une fois éveillé de rêve, il n'y a plus rien du tout à percevoir.»

*[Autre traduction envisagée par l'auteur:] «Vous vous apercevez qu'il n'y a plus rien du tout.»

Cf. *Taishō*, no. 2076, XV, p. 318a. *Tsou-t'ang tsi*, V, p. 110a.

LIN - TSI 臨濟

(† 866 ou 867)

Dans la conclusion des «Entretiens» (*Yu-lou*) de ce grand maître de la fin des T'ang (*Taishō*, no. 1985, p. 506 c; trad. Demiéville, *Entretiens de Lin-tsi*, 1972, p. 240), le récit de sa mort est précédé d'un bref dialogue avec un de ses disciples, auquel il confie sa succession par cette parole inimitable: 誰知吾正法眼藏, 向這瞎驢邊滅却. «Qui l'eût dit, que mon Trésor de l'Œil de la Vraie Loi s'éteindrait avec cet âne aveugle!» Tout Lin-tsi est dans ce mot; s'il n'est pas authentique, rien ne l'est de ce qui nous est parvenu de ses *logia*. L'injure est le témoignage suprême de la confiance et de l'amour. Cependant dans deux éditions (Song et Yuan) de sa biographie telle qu'on la trouve dans le recueil des Song intitulé «Transmission de la lampe», qui date de 1004 (*Taishō*, no. 2076, XII, p. 291 a), ce dialogue est suivi d'une *gāthā* que Lin-tsi aurait prononcée avant de mourir; c'est là sans doute une variante, peut-être même postérieure à 1004, qui fut introduite à une époque où l'usage des «*gāthā* léguées» était devenu un rite quasi impératif pour les maîtres de Dhyāna. Par son contenu comme par son style la stance reflète du reste assez sensiblement le Tch'an sophistiqué des Song. C'est un quatrain heptasyllabique, rimant en -a :

沿流不止問如何
真照無邊說似他
離相離名如不稟
吹毛用了急須磨

*Quelqu'un demande-t-il ce qu'il en est de suivre un cours
d'eau sans arrêt,
Répondez-lui qu'en vérité c'est là tout comme l'infini.
Tant qu'il ne vous sera pas donné de vous départir des
phénomènes et des mots,
Hâtez-vous, chaque fois que vous l'aurez utilisé, d'aiguiser
votre souffle-poil.*

- v. 2 *Sseu* est comme «à» (yu 與) après le verbe; cf. Tchang Siang, *Che ts'eu k'iu yu-ts'eu houei-che*, Changhai, 1954, I, p. 303 (說似人 égale 說與人). Tour fréquent chez les poètes. Parfois on a 似與; ou 向 comme variante de 似; ou 似 pour 於, «comparé à».
- v. 4 Un «souffle-poil» (*tch'ouei-mao* 吹毛): une épée si bien aiguisée qu'un poil soufflé sur son tranchant se coupe en deux.

Traductions anglaises dans Charles Luk, II, p. 109-110; Chang Chung-yuan, p. 112.

LEANG-KIAI 良价

(807-869)

Un des deux patriarches fondateurs de la secte dite Ts'aotong. Originaire de K'ouei-ki au Tchö-kiang, il finit ses jours au Tong-chan 洞山 du Kiang-si (non loin au sud-ouest de Nan-tch'ang), d'où son surnom usuel de Tong-chan (sur le Tong-chan, voir Ishii Shūdō dans le recueil d'études bouddhiques de l'Université de Komazawa, no. 7, Tōkyō, octobre 1976, p. 103-122); titre posthume: Wou-pen 悟本. Son *yu-lou* (*Taishō*, no. 1986B, p. 526b — cf. aussi *Taishō*, no. 2076, XV, p. 323b) cite les dernières paroles qu'il adressa à sa communauté avant de mourir le 23 avril 869, avec la stance qu'il laissa (celle-ci n'est pas citée dans *Taishō*, no. 2076). C'est un quatrain heptasyllabique rimant en -u.

學者恒沙無一悟
過在尋他舌頭路
欲得忘形泯蹤跡
努力殷勤空裏步

*Si de tant d'apprentis, nombreux comme les grains de sable
du Gange, pas un seul n'a réalisé l'éveil,
La faute en est à ce qu'ils l'ont cherché par la voie de la
langue d'un autre.*

*Si l'on veut obtenir l'oubli des formes sensibles, toute trace
étant effacée,
Qu'avec ardeur on fasse effort pour marcher dans le vide !*

« Par la voie de la langue d'un autre » : le Tch'an condamne l'enseignement discursif d'un maître ou de la tradition ; c'est par soi-même et hors de toute parole que l'éveil doit être cherché.

Le texte ajoute qu'après avoir « révélé » cette stance, le maître se fit raser la tête, laver puis revêtir le corps, et qu'aux sons de la cloche il prit congé de sa communauté, pour accomplir la transformation, assis bien droit.

Cf. *Zen Dust*, p. 297-298 (ne cite pas la *gāthā*) ; Charles Luk, II, 1961, p. 155-157 ; Chang Chung-yuan, p. 69-70.

YUAN-CHAO 圓紹

(811-895)

Moine Tch'an qui résida au Fong-chan sseu 封禪寺 de Loyang. *Taishō*, no. 2061, XIII, p. 784c, cite les dernières paroles qu'il adressa à sa communauté le 29 juillet 895 (en prose apparemment): 急急自了去, 本為逃生死。若不解玄旨, 何時得脫? 吾景逼崦嵫。

« Vite, vite – qu'il en soit fini! Car il s'agit en fait d'échapper aux naissances et aux morts (à la transmigration, *samsāra*). Si l'on ne comprend pas cette idée mystérieuse, quand donc obtiendra-t-on la délivrance? – Voici tout proche sous mes yeux le Yen-tseu... »

« Ce furent là ses dernières paroles. Sur quoi il mourut dans la quiétude, en sa cellule d'abbé, âgé de quatre-vingt-quatre ans, soixante-deux ans après son ordination. Au bout de cinq ans, on rouvrit son *stūpa*: ses cheveux s'étaient allongés d'un demi-pouce, il avait l'air vivant. On lui offrit un culte pendant sept ans; puis on l'incinéra, et ses reliques furent dispersées en près de mille grains triés... » (Cf. *infra*, p. 74).

Le mont Yen-tseu évoque dans la mythologie antique le coucher du soleil (et la mort). On le situe dans le Kan-sou actuel.

HIUAN - T'AI 玄 泰

今年六十五
四大將離主
其道自玄玄
箇中無佛祖
不用剃頭
不須澡浴
一堆猛火
千足萬足

Cette année, j'ai soixante-cinq ans ;

Mes quatre grands éléments vont se trouver sans maître.

Une telle Voie est le mystère des mystères ;

Il n'y a là Buddha ni patriarches.

Il n'y a pas lieu de me raser la tête ;

Et il ne faut ni me baigner, ni me laver.

Un bûcher de flammes ardentes,

Voilà qui suffira mille et dix mille fois !

Cf. *Taishō*, no. 2076, XVI, p. 330c.

Hiuan-t'ai, dit le doyen (*Chang-tso* 上坐, *sthavira*) du Pic du Sud (Nan-yue 南嶽, le Heng-chan au Hou-nan), fut le disciple tout d'abord du maître de Dhyāna Siuan-kien du Tō-chan (au Hou-nan) 德山宣鑒, célèbre pour son usage de la bastonnade (780-865), puis de K'ing-tchou dit P'ou-houei du mont Che-chouang (aussi au Hou-nan) 石霜普會慶諸 († 888) à T'an-tcheou 潭州 (Tch'ang-cha au Hou-nan); il a dû donc vivre vers la fin des T'ang, aux alentours de l'an 900. Il s'était installé dans un ermitage (*lan-jo* 蘭若, *āraṇya*) sur le Pic du Sud, où il avait fait le serment de ne pas avoir de disciples; on venait lui rendre visite selon les rites propres à des amis. Au moment de mourir, en l'absence de tout moine, il sortit pour en appeler un, auquel il enjoignit de préparer du bois et des brindilles pour sa crémation. Il lui laissa deux *gāthā*, un quatrain pentasyllabique rimant en *-u*, un autre tétrasyllabique rimant en *-iwok*; après quoi il s'assit bien droit et mourut en laissant pendre un de ses pieds. On l'incinéra et ses reliques furent placées sous un petit *stūpa*.

Les quatre «grands» éléments (*māhābhuta*) sont ceux qui constituent le corps.

«Là-dedans»: *ko tchōng*, où *ko* est un démonstratif (cf. Tchang Siang, I, p. 346); ou encore: «celui qui est dedans», c'est-à-dire initié (Sou Che, cité dans Morohashi, p. 8930 a).

«Ni Buddha ni patriarches»: c'est la négation typiquement Tch'an de tout traditionalisme hagiologique.

K'OUANG - JEN 匡仁 (ou KOUANG - JEN 光仁)

(837-909)

Disciple de Leang-kiai dit du Tong-chan (cf. *supra*, p. 39), un des deux fondateurs de la secte Tch'an de Ts'ao-tong. Originaire de la région de Nan-tch'ang (au nord du Kiang-si actuel). Après la mort de son maître, réside et meurt au Chou-chan 疎山 de Fou-tcheou 撫州, toujours dans la même région du Kiang-si. Lors de sa mort, il laissa ce beau quatrain pentasyllabique, rime en *-an*:

我路碧空外
白雲無處閑
世有無根樹
黃葉風送還

*Ma route va hors des espaces azurés,
Tel un nuage blanc qui flâne sans lieu fixe.
Il y eut en ce monde un arbre sans racines,
Dont les feuilles jaunies reviennent dans le vent.*

Cf. *Taishō*, no. 2076, XVII, p. 340a. Traduction anglaise dans *Zen Dust*, p. 287. Cf. aussi Ui Hakuju, III, p. 214.

Lin-tsi, dans ses « Entretiens » (*Taishō*, no. 1985, p. 49 b c; trad. Demiéville, p. 31), compare ce qu'il appelle « l'homme vrai sans situation », le saint désindividualisé, à un tronc sans racines.

« Le vent » : du *karman* (?).

KOUAN-HIEOU 貫休

(832-913)

Kouan-hieou, *alias* « le Grand Maître de la Lune de Dhyāna » (Tch'an-yue ta-che 禪月大師), originaire du Tchö-kiang actuel, se fit connaître à la fin des T'ang comme exégète, poète, calligraphe et peintre. Ses seize portraits d'Arhat, conservés au Japon, sont particulièrement célèbres¹. Vers 902 il s'installa à Tch'eng-tou, dans le Sseu-tch'ouan, où il mourut au cours de la 12^e lune de l'année jen-chen (10 janvier-8 février 913) après avoir convoqué ses disciples et leur avoir adressé une déclaration précédée d'un quatrain de sept syllabes (avec le *hi* prosodique et rime en *-ai*; cité dans la Postface de sa collection littéraire, *Tch'an-yue tsi*, éd. Sseu-pou ts'ong-k'an, p. 2a):

古人有言曰
地為牀兮天為蓋
物何小兮物何大
苟愜心兮自忻泰
聲與名兮何足賴

¹. Voir sur sa biographie Wu Chi-yu dans *JA*, 1959, 3, p. 349-379, et dans *Mélanges de l'IEHC*, t. II, 1960, p. 159-178.

« Les anciens ont eu ces mots :

La terre comme lit — et le ciel comme dais ;

Qu'ils sont petits, les êtres — les êtres, qu'ils sont grands !

Si le cœur est content — on sera bienheureux ;

La gloire et le renom — quel fond faire sur eux ? »

Le premier vers s'inspire du *Tchouang-tseu*, chap. XXXII (Wieger, p. 497 ; Watson, p. 361), où le philosophe invite ses disciples à ne point préparer pour lui des funérailles somptueuses : « Le ciel et la terre comme cercueils interne et externe, le soleil et la lune comme doubles disques de jade, les étoiles et les constellations comme perles rondes ou anguleuses. Tout ce qu'il faut pour mes funérailles n'est-il pas prêt ? » Je ne sais quelle est la source des vers suivants, s'ils en ont une.

« Combien de temps serai-je donc resté en ce monde ? Mais jamais, de la tête aux pieds, je n'ai eu de pensée dont j'aie gardé mauvaise conscience. Inspirez-vous donc des habitudes d'économie que j'ai observées toute ma vie. Vous pourrez donc, hors de la ville royale, me faire une couche de paille et me cacher sous une couverture de papier. Surtout gardez-vous bien de mettre en branle ma communauté pour des funérailles somptueuses ! »

HOUEI-TSI du YANG-CHAN 仰山慧寂

(840-916)

Originaire de Houai-houa en Chao-tcheou 韶州懷化 (près de Canton). Disciple de Ling-yeou au Kouei-chan (Hou-nan) 瀉山靈祐 (771-853); puis s'établit dès 879 au Yang-chan de Yuan-tcheou 袁州仰山 (Kiang-si); leur secte est connue sous le nom de Kouei-yang 偽仰宗. On l'appelait « le petit Śākya » (Siao Che-kia 小釋迦) parce qu'un moine indien venu en Chine pour rendre hommage à Mañjuśrī, le patron du Wou-t'ai chan, lui avait prêté ce surnom. En 916 il s'établit sur le mont Tong-p'ing 東平山 de Chao-tcheou, sa préfecture d'origine, et y mourut après avoir adressé à ses assistants cette *gāthā* (quatre vers pentasyllabiques rimant en -i):

一 二 二 三 子
平 目 復 仰 視
兩 口 一 無 舌
即 是 吾 宗 旨

*Mes un et deux, mes deux et trois enfants,
Tranquillisez vos yeux, puis regardez en haut.
Qu'entre deux bouches il n'y ait point de langue,
Telle est ma conviction.*

A midi, il monta en chaire et prit congé de sa communauté, lui récitant encore cette *gāthā* (quatre vers pentasyllabiques rimant en -iēt):

年滿七十七
無常在今日
日輪正當午
兩手攀屈膝

Soixante-dix-sept ans accomplis:

L'impermanence est pour aujourd'hui.

Le disque du soleil est juste en plein midi;

Des deux mains je m'accroche à mes genoux ployés.

Et il mourut en embrassant ses genoux de ses deux mains. Cf. *Taishō*, no. 1990, p. 588a: son *yu-lou*; *Taishō*, no. 2076, XI, p. 283c: *Transmission de la lampe de King-tō*; *Siu Tsang-king* 2, 乙 11, 2: *Wou-teng houei-yuan*.

Le deuxième vers de la première *gāthā* contient une allusion au « Mont calme » (P'ing-chan), lieu de sa mort, et au Yang-chan (« Mont que l'on regarde vers le haut ») où il avait résidé. — *Taishō*, no. 2076, ne cite que la deuxième *gāthā*, avec au deuxième vers 老去是今日, « Le départ du vieux est pour aujourd'hui », et au troisième 任性自浮沈, « Au gré de ma nature innée, je vais tantôt flotter tantôt couler » [au hasard des fluctuations du *samsāra*], au lieu de l'allusion à midi qui a dû paraître obscure (elle doit servir à illustrer la conscience claire du mourant).

Traduction dans Lu K'uan-yü (Charles Luk), II, p. 81-82, et Chang Chung-yuan, p. 218.

POU-TAI 布袋

(† 916)

Moine qui aurait résidé sur le mont Sseu-ming près de Ning-po au Tchö-kiang et serait mort sous les Leang Postérieurs, à la 3^e lune de 916, assis bien droit sur un rocher du cloître oriental d'un des grands monastères de la capitale dynastique, Pien (K'ai-fong au Ho-nan). Avant sa « transformation », il aurait prononcé la *gāthā* suivante (quatrain pentasyllabique non rimé; cf. *Taishō*, no. 2076 de 1004 ap. J.-C., XXVII, p. 434b):

彌勒真彌勒
分身千百億
時時示時人
時人自不識

Maitreya — le vrai Maitreya!

Il divise son corps en des mille et des cent fois cent mille.

De temps en temps il les fait apparaître aux gens soumis au
temps;

Les gens soumis au temps ne s'en aperçoivent pas.

Sous le nom de « Sac de toile » (Pou-tai), il passait pour une incarnation du messie Maitreya; il est devenu une des figures les plus populaires de l'iconographie bouddhique dans

le monde chinois, avec sa grosse panse, sa mine réjouie de goinfre bien nourri et ses instruments de mendicité, d'où son nom « Sac de toile ». On racontait au début des Song que son corps était conservé intact dans une salle du temple où il était mort. — Cf. H.B. Chapin dans *JAOS*, 53/1, 1933, p. 51.

NAI-CHE 乃鼎 師

Maître Nai («trépied à encens»), dit du mont Yue 越山 (à Tchou-ki hien 諸暨縣 du Tchö-kiang, près de l'actuel Chao-hing), surnom Kien-tchen 鑒真 (ne pas confondre avec l'homonyme des T'ang, 687-763, célèbre missionnaire chinois à Nara), fut le disciple de Yi-ts'ouen du Siue-fong au Fou-kien (822-908) et le commensal du roi de Min 閩王; il dut donc vivre vers les confins des IX^e et X^e siècles. Avant de mourir il réunit sa communauté et lui «révéla» la *gāthā* suivante (quatrain pentasyllabique, rime en -ao; *Taishō*, no. 2076, XIX, p. 356a):

眼光隨色盡
耳識逐聲消
還源無別旨
今日與明朝

La vision s'abolit avec le visible;

L'audition s'annule avec l'audible.

Le retour à la source n'a pas d'autre sens —

Aujourd'hui tout comme demain.

«Le retour (à la source)», comme partout, c'est la mort.

«La vision»: littéralement la «lumière des yeux»; on s'imaginait que les yeux éclairaient leurs objets.

TS'UAN-FOU 全付

(882-947)

Moine Tch'an, originaire de K'ouen-chan 崑山, près de Chang-hai au Kiang-sou; surnommé Tch'ouen-yi tch'an-che 純一禪師, «Le Maître de Dhyāna Pure-Unité». Ses dernières paroles (pas en vers!) furent les suivantes (*Taishō*, no. 2061, XIII, 787c): 生也法起, 歿也法滅, 起滅非言論所及也. «Avec la naissance, les *Dharma* se produisent; avec la mort, ils s'éteignent. La production et l'extinction ne sont point du domaine de la parole.»

TCHE-HOUEI 智暉

(877?-956)

d. e. 79

Moine Tch'an originaire de Hien-ts'in 咸秦 au Chen-si, non loin de Tch'ang-ngan; fonda sur le Pic (en forme) de tablette officielle (Kouei-fong 圭峯), au Tchong-nan chan 終南山 dans le Sud du Chen-si (quelque chose comme le Tibur des T'ang), un monastère où il résida quarante-quatre ans. Avant de mourir en position de méditation, il laissa cette *gāthā* à ses disciples (deux quatrains pentasyllabiques, rimant en -ai; *Taishō*, no. 2076, XX, p. 367 a):

我有一間舍
父母為修蓋
住來八十年
近來覺損壞
早擬移住處
事涉有憎愛
待他摧毀時
彼此無相礙

brod.

*Je possède une maison,
Que mes parents m'ont construite;
Voilà quatre-vingts ans que je l'habite;
Elle me semble aujourd'hui s'abîmer.*

*Je voulais tout d'abord déménager ailleurs ;
Mais cela implique des répugnances et des préférences.
Mieux vaudrait attendre qu'elle soit tombée en ruines ;
On ne se gênera plus alors entre voisins.*

Sa biographie (*op. cit.*, p. 366 c) rapporte qu'il avait fondé son monastère sur le site de son ancienne maison de famille. Le choix d'un nouveau site aurait entraîné des disputes avec les voisins, selon les aversions ou les préférences de chacun.

TA-TSOU 大足

(avant 961?)

Au «Maître de la Loi Ta-tsou» est attribuée dans le *Tsong-king lou* 宗鏡錄 (*Taishō*, no. 2016, XXVI, p.566c) la *gāthā* suivante qu'il aurait écrite sur le mur «à l'approche de sa fin»; c'est un quatrain régulier de vers pentasyllabiques, rimant en -uěn:

實相言思取
真如絕見聞
此是安安處
異學但云云

Dans l'aspect réel sont abrogées la parole et la réflexion;

Dans l'identité vraie sont coupées toute vue et toute audition.

Tel est le lieu de la paix paisible;

Toute autre étude n'est que verbeuse verborosité.

«L'aspect réel»: *che-siang*, qui mot à mot correspondait en sanscrit à quelque chose comme *tattva-lakṣaṇa*, mais qui dans les traductions rend parfois *dharmatā*, l'abstrait de *dharma*, est une désignation chinoise de l'absolu, de même que *tchen-jou* qui correspond à *tathatā*, l'«ainsité» (l'absolu dont on ne peut rien dire sinon qu'il est «ainsi», *tathā*).

«Toute autre étude»: *yi hiue* est l'«hétéro-doxie».

Yun-yun est un impressif (*mao*) de la verbosité, fréquent chez les poètes.

Je ne trouve rien sur ce Ta-tsou, « Grand Pied » (ou « Grande Satisfaction »), nom bizarre pour un moine. Il appartient sûrement à l'école Tch'an puisqu'il figure dans le *Tsong-king lou*, « Le Miroir de la secte » (vaste répertoire en 100 k. de données sur cette école); et il a dû vivre sous les T'ang ou les Cinq Dynasties avant 961, puisque ce recueil, œuvre de Yen-cheou 延壽 (*alias* Tchong-hiuan 冲玄, Yong-ming 永明, Tche-kiue tch'an-che 智覺禪師), qui vécut de 904 à 975, fut achevé en 961, la première année des Song du Nord (avant d'être imprimé en 1078 et inclus dans le Canon sous les Yuan; cf. Mochizuki, p. 2233-2234; Ono, *Dictionnaire bibliographique*, VI, p. 268; Nakamura Hajime, *Shin bukkyō jiten*, 1962, p. 308 b).

TCHE - TOUAN 志端

(† 969)

Maître de Tch'an originaire de Fou-tcheou au Fou-kien, qui au cours de la 8^e lune de 968 (août-septembre) laissa à ses disciples cette *gāthā*:

年來二月二
別汝暫相棄
蘇灰散四林
勿占檀那地

L'année prochaine, le deux de la deuxième lune,

Je prendrai congé de vous, nous nous quitterons pour un
temps.

My last ashes

Les cendres de ma crémation, dispersez-les aux quatre coins
de la forêt;

Gardez-vous de choisir pour ma tombe un terrain de
donateur.

Au vers 1, 年來 doit être fautif pour 來年.

«Un terrain de donateur» (*t'an-na*, pour *dāna*, «donation», de *dānapati*, «donateur»): il faut croire que les terrains où l'on ensevelissait les moines étaient offerts par des fidèles à titre de donations pieuses; le don au *saṅgha* (la communauté) était une des *pāramitā* (perfections) cardinales.

Dans *Taishō*, no. 2976, XXII, p. 381 a, sa biographie rapporte que cette stance fut répandue au dehors par les assistants et que les quatre catégories de fidèles la copièrent et la mémorisèrent à l'envi. L'année suivante (969), le 28 de la 1^{re} lune (17 février), tout le peuple de la préfecture vint encore le voir et lui rendre hommage; il n'était pas malade, et on le consulta comme d'habitude. Le 1^{er} de la 2^e lune (19 février), le préfet lui-même, avec sa suite de fonctionnaires, pénétra dans la montagne pour passer la nuit à l'observer; la cour du monastère grouillait comme un marché. Le 2 (20 février), après une agape végétarienne, le maître « monta en salle » (de prédication) et prit congé de la communauté. Il y eut alors un ancien nommé Yuan-ying qui s'avança et dit en s'inclinant: « Tristesse comme de sombres nuages, désolation comme de brume, hélas! pauvre communauté! Que le maître veuille bien laisser encore un mot, avant de nous dire adieu! » Le maître laissa pendre une de ses jambes. Yuan-ying dit alors: « Si le miroir de la Loi ne penche plus vers cette terre-ci, quelle région va donc éclairer la lune précieuse? » Le maître dit: « Non pas la vôtre!... »

« Il laissa pendre une de ses jambes »: du haut de la chaire sur laquelle il se tenait accroupi.

« Le miroir de la Loi »: en Chine on s'imaginait que les miroirs (de bronze) émettaient des rayons; il s'agit ici du rayonnement des prédications de Tche-touan, pareil à celui de la lune.

YEN-TCHAO dit de FONG-HIUE 風穴延沼

(896-973)

... / 783

Né à Hang-tcheou (Tchö-kiang); compté comme successeur à la quatrième génération (arrière-petit-fils) de Lin-tsi, mort vers 867, dont il aurait assuré la perpétuation dans le Sud (cf. mes *Entretiens de Lin-tsi*, p. 214); dès ca. 930, il vient cependant dans le Nord, au mont de la Grotte du Vent (Fong-hiue chan), près de Jou-tcheou dans le Ho-nan, non loin de Lo-yang. Quinze jours avant sa mort, il composa ce quatrain (rimé en -ang) en guise d'adieu à ses disciples rassemblés (*Taishō*, no. 2036, XVIII, p. 658a; cf. *Zen Dust*, p. 271):

道在乘時須濟物
遠方來慕自騰騰
他年有叟情相似
日日香烟夜夜燈

*Le Tao, en toute occasion, commande de sauver les êtres;
Car quiconque s'en vient de loin y aspire ardemment.
Et s'il est plus tard un vieillard qui partage ce sentiment,
De jour en jour brûlera pour lui l'encens parfumé, et la
lampe de nuit en nuit.*

(Traduction douteuse.)

TS'ING - KIAO 清皎

(906-993)

Maître de Tch'an originaire de Fou-tcheou au Fou-kien. Disciple de Tche-yuan 志圓, du mont Pai-tchao 白兆山 à Ngan-tcheou 安州 (nord-ouest de Han-k'eu au Hou-pei); puis réside au mont du Quatrième patriarche (Sseu-tsou chan 四祖山) de K'i-tcheou 蘄州, actuellement K'i-tch'ouen hien 蘄春縣, près de Kieou-kiang 九江 au Hou-pei, la montagne où avait résidé Tao-sin (580-651, cf. *supra*, p. 26), aussi très connue sous le nom de Houang-mei chan; c'est de là que fut aussi originaire le cinquième patriarche, Hong-jen (601-674, cf. *supra*, p. 28). La biographie de ce moine (*Taishō*, no. 2076, XXIII, p. 394b) rapporte qu'avant de mourir au début des Song, le 23 de la 8^e lune de 993, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il laissa ces *gāthā* (deux quatrains pentasyllabiques sur la même rime) :

吾年八十八
 滿頭垂白髮
 顯顯鎮雙峯
 明明千江月
 黃梅揚祖教
 白兆承宗訣
 日日告兒孫
 勿令有斷絕

*Je suis âgé de quatre-vingt-huit ans ;
Les cheveux blancs me pendent plein la tête.
Les doubles pics pèsent de leurs grands poids ;
Dans le fleuve miroitent mille reflets de lune.*

*A Houang-mei j'ai prêché la doctrine du patriarche ;
A Pai-tchao, j'ai reçu le secret de la secte.
De jour en jour, j'ai dit à mes enfants, à mes petits-enfants :
Ne laissez pas la tradition se rompre !*

Quatre-vingt-huit ans : quatre-vingt-sept selon notre comput. Au Japon, le quatre-vingt-huitième anniversaire est célébré sous le nom de « longévitité du riz » (*beiju* 米壽), parce que le caractère « riz » 米 est formé des éléments « huit » 八, « dix » 十 et « huit » 八. Je ne sais si cet usage existe en Chine ; Morohashi n'en cite pas d'exemple.

« Les doubles pics » : autre nom du Houang-mei chan, formé de deux pics, et par métonymie du quatrième patriarche qui y résida. On dit en Chine qu'une montagne « régite » une région (*tchen* 鎮), pèse sur elle comme pour la stabiliser ; ainsi s'exerce aussi l'influence d'un patriarche.

Le rayonnement d'un Buddha (ou d'un saint) est comparé à celui de la lune et de ses mille reflets.

Houang-mei, métonymie pour Tao-sin, le quatrième patriarche ; Pai-tchao, pour Tche-yuan, le maître de l'auteur.

« Enfants et petits enfants » : disciples et successeurs, dont la lignée est si importante dans les sectes de l'école Tch'an (où « patriarche » se dit *tsou*, « ancêtre », comme dans le culte ancestral).

TS'ING - HO 清豁

(fin X^e siècle)

Maître de Tch'an originaire de Yong-t'ai 永泰, au sud-ouest de Fou-tcheou, chef-lieu du Fou-kien. Fut ordonné au Kou-chan 鼓山, une montagne qui domine Fou-tcheou; résida à Ts'iuan-tcheou 泉州 (Zayton, non loin d'Amoy), puis au Pao-fou yuan 保福院 de Tchang-tcheou 漳州, dans l'arrière-pays d'Amoy. Aux approches de la mort, il quitta sa communauté pour se retirer à la montagne et y «attendre son extinction». En passant un pont de pierre sur le Torrent aux ramies (Tchou-k'i 苧谿 : la ramie est une sorte d'ortie textile, *Boehmeria nivea* — ce pont marquait évidemment l'«entrée en montagne»), il laissa cette *gāthā* (quatrain de sept syllabes, rimant en -*ān*; *Taishō*, no. 2076, XXII, p. 384b):

世人休說路行難
鳥道羊腸咫尺間
珍重苧谿谿畔水
汝歸滄海我歸山

*Cessez de dire, ô gens du monde, que ce chemin est difficile,
Avec ses sentes pour oiseaux et ses méandres qui se tordent
tels des intestins de mouton!*

Adieu, eau de la berge du Torrent aux ramies !

Tu fais retour à la mer bleue ; moi, je retourne à la montagne.

« Difficile est la marche sur la route » (*Lou hing nan* ou *Hing lou nan* 行路難) est le titre d'un célèbre motif de poème à chanter (*yue-fou* 樂府) sur lequel ont brodé de nombreux poètes ; il y en a notamment des exemples de Li Pai (cf. *infra*, p. 175) dont la longue ballade sur « Les difficultés du chemin de Chou » (voir « La montagne dans l'art littéraire chinois », *France-Asie*, 1965, p. 25 ; et *Choix d'études sinologiques*, p. 382).

Les méandres comme « intestins de mouton », serrés les uns au-dessus des autres comme « dans l'espace d'une palme ou d'un pied » (*tche-tch'e kien*), soit les lacets, zigzags et raccourcis des sentes de montagne. Les deux expressions sont stéréotypées.

Aux derniers vers, le « retour », *kouei*, c'est comme souvent la mort, identifiée comme la réintégration au cosmos naturel, représenté ici par ce monde sauvage et libre qu'est la montagne.

Après avoir prononcé cette *gāthā*, poursuit sa biographie, il se rendit auprès d'un lac (de montagne, *hou* 湖) ou d'un torrent (*k'i* 谿谷), apparemment dans les environs de Ts'iuantcheou, où il s'établit dans une cabane à l'altitude (*tchououngan* 卓庵). Bientôt il dit à ses disciples : « Après ma mort, prenez mes os et donnez-les aux vers et aux fourmis. Ne m'installez ni tombe ni *stūpa* ! » De là il s'enfonça pour s'y cacher dans la montagne qui dominait le lac, s'assit sur un rocher et y resta longtemps immobile. Les disciples montèrent la garde afin que personne ne pénétrât dans la montagne pour le chercher et le voir, selon ses instructions. On attendit sept jours ; comme on n'apercevait vers ni fourmis qui vinssent le dévorer, on procéda finalement à sa crémation ; ses cendres furent dispersées dans la forêt et la campagne. Sa biographie rapporte qu'au début du XI^e siècle on en conservait encore dans la Salle des images (*ying-t'ang* 影堂) de la chapelle de la Terre Pure (Tsing-t'ou yuan 淨土院), au grand monastère fondé à Ts'iuantcheou sous les T'ang, le

K'ai-yuan sseu 開元寺, auquel furent ajoutés à peu près deux siècles plus tard (1218-1250) deux grands *stūpas* sculptés étudiés par feu G. Ecke et par moi-même alors que nous étions tous deux (seuls professeurs étrangers) à l'Université d'Amoy, non loin de Ts'iuan-tcheou; mais d'après nos observations (*The Twin Pagodas of Zayton*, Harvard, 1935), vieilles d'un demi-siècle, rien ne subsiste dans ce monastère des locaux en question ni des centres de Ts'ing-ho.

CHAN - TCHAO 善昭

(947-1024)

Chan-tchao, dit de Fen-yang 汾陽, moine appartenant à la secte de Lin-tsi, originaire de T'ai-yuan au Chan-si, passa la fin de sa vie et mourut à Fen-yang, dans sa province natale. Sa biographie se termine par une saynète qui vaut bien un poème (*Taishō*, no. 2077, I, p. 470b; trad. dans *Zen Dust*, p. 158-159). Un préfet, y lit-on, l'avait à trois reprises invité à s'installer dans un monastère de sa juridiction; trois fois il lui avait en vain envoyé un messenger. Celui-ci avait été puni; il revint auprès du moine et lui dit qu'il lui fallait absolument aller avec lui cette fois-ci, sinon il n'aurait plus qu'à mourir. «La vieillesse et la maladie, dit le moine, m'ont empêché de sortir de ma montagne. Je veux prendre mon temps; pourquoi devrais-je absolument aller avec vous? — Pourvu que vous consentiez, maître, vous êtes libre de choisir le moment.» Chan-tchao fit alors servir un repas d'adieu et préparer son bagage, disant à sa communauté: «Le vieux moine s'en va! Qui pourra le suivre?» Un moine s'avança et dit qu'il pourrait le suivre. «Combien de stades (*li*) peux-tu marcher par jour?» lui demanda le maître. «Cinquante stades. — Tu ne saurais me suivre.» A un autre qui se disait capable de marcher soixante-dix stades, il fit la même objection. Le messenger sortit alors devant le maître et lui dit: «Moi, un tel, je pourrais vous suivre; où que vous alliez, maître, j'irai aussi. — Tu es donc capable de suivre le vieux moine», dit Chan-tchao. Et s'adressant au messenger: «Voilà, je vais m'avancer.» Sur quoi il déposa ses bâtonnets [du repas] et trépassa.

WEN-YUE 文悦

(998-1062)

Maître de Tch'an des Song du Nord, originaire de Nantch'ang au Kiang-si, qui résida au Pic des nuages du Mont du Sud (Heng-chan au Hou-nan), d'où son nom complet : Nan-yue Yun-fong Wen-yue 南嶽雲峯文悦. Comme il allait mourir à la 7^e lune de 1062, il « monta en salle » (de prédication) et récita cette *gāthā* (en vers de six syllabes, non rimés) :

住世六十五年
為僧五十七年
玄徒休問指歸
鼻孔大頭向下

Je suis resté au monde soixante-cinq ans ;

Et je suis moine depuis cinquante-sept ans.

*Adeptes au froc sombre, ne m'interrogez pas sur le sens et
le but ;*

Les narines [...] sont tournées vers le bas.

Cf. *Kou-tsouen-sou yu-lou* 古尊宿語錄, XLI, p. 349a, dans *Siu Tsang King*, 2.23.4.

« Adeptes aux vêtements sombres » : le froc bouddhique était brun, alors que les laïcs (lettrés) se vêtaient de blanc.

« Le sens et le but » : traduction approximative de *tche-kouei*, littéralement « la direction » (« le sens ») et le « point de retour » (à quoi tout « se ramène »). C'est le texte notamment d'un célèbre commentaire du *Lao-tseu* attribué à Yen Tsouen 嚴遵 des Han Antérieurs, le maître de Yang Hiong (cf. I. Robinet, *Les commentaires du Tao-tö king jusqu'au VII^e siècle*, Paris, 1977, p. 210-214).

« Les narines sont tournées vers le bas » : expression consacrée pour désigner ce qui échappe à la vue et à la connaissance, notamment dans l'école du Tch'an cet « absolu » indéfinissable qu'est l'« homme vrai », l'« homme avant sa naissance », le « vrai soi », le « visage originel », etc. Mujaku Dōchū, dans son *Kattō gosen* de 1744 (éd. Tōkyō, Université Komazawa, 1959, p. 121), cite un texte presque identique à celui de Wen-yue.

CHEOU-SIUN 守珣

(† 1134)

Originaire du Nord-Est de la province actuelle du Tchö-kiang, grand centre du Tch'an sous les Song, Cheou-siun (surnom Fo-teng 佛燈), qui appartenait à cette école, s'y retira pour y finir ses jours. En 1134 il rencontra un laïc auquel il dit que le 26 octobre était le jour anniversaire de la mort de feu son maître nommé Fo-kien 佛鑑, et qu'il demandait à regagner le Sud de Tchang 障(鄴)南. Le 22 octobre, le laïc envoya un moine prendre de ses nouvelles. Cheou-siun dit : « Dans ma vie j'aurai été de la même branche (*t'ong-t'iao* 同條) que Fo-kien ; mais pour mourir, en fin de compte, je ne serai pas de la même branche. Demain matin, qu'on me cherche et m'amène un petit bateau, haut de quelque cinq pieds. » Trois jours plus tard (donc le 26 octobre, anniversaire de la mort du maître), il se tenait assis bien droit, comme d'ordinaire ; ses assistants lui demandèrent une *gāthā* : « Je n'ai point fait de *gāthā* », dit-il ; et sur ces mots il mourut. Lorsqu'on l'incinéra, sa langue ne fut pas abîmée (*Taishō*, no. 2062, VI, p. 921a). Sans doute le manque à laisser une *gāthā* d'avant-mort est-il prôné ici comme contraire à un rite établi, conformément à l'antiritualisme du Tch'an.

miracle

K'O-K'IN 克勤

(1063-1135)

Appellation (*tseu*) Wou-tchou 無著, surnoms (*hao*) Yuan-wou 圓 (ou 圓) 悟, Fo-kouo 佛國, titre posthume Tchen-kiue 真覺. Moine Tch'an, secte Lin-tsi, né au Sseu-tch'ouan, où après force pérégrinations il revint en 1130 pour y mourir. Compileur des parties secondaires du *Pi-yen lou* 碧巖錄 ou *tsi* 集 (*Taishō*, no. 2003, achevé en 1125), dont les 100 articles (則) et stances (頌) primaires sont de Tch'ong-hien de Siue-teou 雪竇重顯 (980-1052). Ayant pris froid pendant l'été de 1135, il annonça que sa vie tirait à sa fin. On lui demanda une *gāthā*; il sourit et l'écrivit, puis posa le pinceau, retint fortement son souffle et mourut. Le texte de la *gāthā* (quatrain tétrasyllabique, rimant en *-ong*) est cité dans Mochizuki, II, p. 1142a, et traduit, tout de travers, par W. Gundert dans *Bi-yän-lu*, München, 1960, I, p. 20.

已徹無功
不必留頌
聊爾應緣
珍重珍重

Me voici parvenu à l'état sans effort;

Pourquoi faudrait-il donc que je laisse une stance?

*Il ne me reste qu'à m'accommoder des conditions causales;
Salut à vous tous ! Salut !*

« Sans effort », *wou-kong*, correspond au sanscrit *anābhoga*, « sans inflexion », l'état d'automatisme où parvient le saint qui accède au « non agir » (*wou-wei*), comme disent les Chinois.

Les « conditions causales » (*yuan, pratyaya*) sont celles qui commandent au *karman* qui va produire des fruits dans son existence à venir.

« Salut ! » : *tchen-tchong*, au propre « veillez sur vous-mêmes », sur votre santé (physique et religieuse, *salus*), expression vulgaire très courante.

MIAO - P'OU 妙普

(1071-1142)

Miao-p'ou («Merveilleuse universalité»), *alias* Sing-k'ong 性空 («Vide par nature innée»), originaire de Han-tch'ouan 漢川 (près Han-k'ou au Hou-pei), résida à Houa-t'ing 華亭 (l'actuel Song-kiang, non loin de Chang-hai). Moine Tch'an, il fut disciple de Sseu-sin 死心 («Pensée morte») du Houang-long (montagne proche de Nan-tch'ang au Kiang-si). Puis il s'éprit de la manière de vivre des bateliers, et s'établit dans un ermitage de la plaine de Ts'ing-long 青龍 sur les bords de la Sieou 秀水, une rivière du Tchö-kiang qui va se jeter au nord dans le Grand Canal. Il n'y possédait qu'une flûte de fer, et y composait des poèmes. Lors de l'invasion des Jurchen (Kin, 1115-1234) au début des Song du Sud, ceux-ci passèrent, vers 1127, par la ville voisine de Woutchen 烏鎮, près de Wou-hing au Tchö-kiang, s'y livrant au pillage et au massacre. La population prit la fuite; mais Miao-p'ou se présenta aux «bandits», écrivant sa propre oraison funèbre et les invitant à lui couper la tête; ils le laissèrent aller, la population fut sauvée. En 1142, pendant l'hiver, il fabriqua une grande bassine percée de trous qu'il boucha; et il écrivit à un confrère du Mont à la Gorge de neige (Siue-teou 雪竇, près de Ning-po sur la côte du Tchö-kiang) qu'il allait se faire ensevelir dans les eaux (*chouei-tsang* 水葬). Le confrère lui adressa cette *gāthā* (quatrain de cinq syllabes, rimant en -ät. *Taishō*, no. 2062, VII, p. 926b):

咄哉老性空
剛要鏹魚鱉
胡不索性去
祇管向人說

Fi donc, vieux Vide de nature !

Tu veux nourrir les poissons et tortues ?

Pourquoi ne pas plutôt rechercher ta « nature »,

Au lieu de ne penser qu'à parler aux gens ?

Miao-p'ou dit en riant : « J'attends seulement, vieux frère, que tu aies compris ! » Et il convoqua sa communauté, tous au loin et au près, et leur enseigna l'essentiel de sa Loi par ces *gāthā* :

坐脫立亡
不若水葬
一省柴燒
二兔開壙
撒手便行
不妨快暢
是誰知音
船子和尚
高風難繼
一曲漁歌
百千年
少人唱

Assis pour se délivrer, debout pour disparaître :

Rien ne vaut l'ensevelissement dans l'eau.

*D'une part on économise le bois à brûler ;
Et de l'autre, on s'épargne de creuser une fosse.*

*Laissez-moi donc lâcher les mains pour m'en aller ;
Pourquoi n'y prendrais-je plaisir ?
Car qui donc connaît la musique ?
Les bateliers, voilà mes maîtres !*

*Il n'est certes pas facile de se maintenir à des hauteurs
sublimes durant des cent et des mille ans ;
Mais bien peu savent chanter la chanson du pêcheur !*

« Assis pour se délivrer » : il va, dans sa bassine, se tenir accroupi comme on le fait pour méditer en vue de la délivrance ; mais pour mourir, il y sera debout (?) .

« Le bois à brûler » : en cas de crémation ; « la fosse » : en cas d'inhumation. Les moines bouddhistes observaient en principe l'usage indien de l'incinération ; mais souvent, surtout à partir des T'ang, ils préféraient se faire inhumer à la chinoise.

« Qui connaît la musique ? » *Tche-yin* se dit de personnes qui se comprennent parfaitement.

« Voilà mes maîtres » : « mes *ho-chang* », terme dérivé du sanscrit *upādhyāya*, qui s'applique dans la terminologie bouddhique aux moines faisant office de précepteurs pour les novices.

Sur quoi il s'accroupit dans sa bassine en attitude de méditation et, jouant de sa flûte de fer, se mit à descendre avec la marée. La communauté se pressait pour l'entourer, regardant l'eau dont pas une goutte ne pénétrait dans la bassine. Puis, profitant (d'un remous) du courant, il s'arrêta et fredonna cette chanson :

六十餘年返故鄉
沒踪跡處妙難量
真風遍寄知音者
鐵笛橫吹作散場

Après plus de soixante années, me voilà de retour au pays ;
Merveilleux, incommensurable, est cet endroit où ma trace
s'enfonce.

Ma vraie manière, je la confie à quiconque connaît la musique :
Souffler dans ma flûte traversière pour mettre fin à la pièce.

« Ma vraie manière » : *tchen fong*, ma vraie manière d'être ; « connaître la musique », voir plus haut.

« Mettre fin à la pièce » : *san-tch'ang*, « disperser la scène », se dit de la fin d'une pièce de théâtre.

Les gens le regardèrent qui s'éloignait, entendant jusqu'au moment où ils ne le virent plus sa flûte dont les sons s'étouffaient dans l'immensité bleue. Puis ils le virent au loin qui jetait sa flûte en l'air et s'enfonçait ; tout le monde cria et pleura. Trois jours plus tard, on trouva son corps sur le sable, accroupi comme vivant. Religieux et laïcs le recueillirent et le gardèrent cinq jours, après quoi on l'incinéra (*chö-wei*, 闍維, *jhāpita*) ; il laissa des reliques grosses comme des fèves. Deux grues ne cessèrent de voler au-dessus du bûcher. Son *stūpa* fut élevé auprès de son ermitage de Ts'ing-long.

« Des reliques » : on comptait par « graines » les ossements et autres reliques de la crémation.

TAO-HING 道行

(1089-1151?)

D'après *Taishō*, no. 2062, VI, p. 920c, ce moine, dont le surnom était Siue-t'ang 雪堂, aurait été un disciple de Fo-yen 佛眼, c'est-à-dire sans doute de Ts'ing-yuan 清遠, dit Fo-yen (1068-1121); dans son grand répertoire biographique des moines Tch'an (*Chūgoku no sōden*, Tōkyō, 1962, p. 110), Shinohara Hisao le fait vivre de 1089 à 1151. A un disciple laïc venu lui rendre visite alors qu'il était malade, il aurait confié sa succession et adressé la *gāthā* suivante, énigmatique à souhait (quatrain de six syllabes, rimant en *-ing*):

識則識自本心
見則見自本性
識得本心本性
正是宗門大病

*Si la connaissance, c'est connaître notre propre pensée
foncière,*

*Et si la vue, c'est voir notre propre nature innée,
Alors le pouvoir de connaître notre propre pensée et notre
propre nature,*

C'est là tout juste, selon notre secte, un grand défaut.

Et il y ajouta ce commentaire : « Dans la boue purulente, il y a une épine (anguille sous roche ?) ; ne dites pas qu'il soit bon de ne pas se méfier ! »

Le sens doit être qu'il est vain et dangereux de se livrer à des recherches d'ordre métaphysique (?).

FA-YI 法一

(1084-1158)

Surnom Siue-tch'ao 雪巢 («Nid de neige»). Originaire de Siang-fou 祥符縣, sous-préfecture relevant de K'ai-fong (Ho-nan), capitale des Song du Nord; arrière-petit-fils de Li Tsouen-hiu, prince de Siang-yang, gendre de l'empereur Tchen-tsong des Song du Nord (998-1022). Après de nombreuses pérégrinations, au cours desquelles il eut entre autres maîtres K'o-k'in (cf. *supra*, p. 69), mort au Sseu-tch'ouan en 1135, il était en 1137 l'hôte d'un magistrat au Chen-si. Il s'installa, pour y finir ses jours, au mont T'ien-t'ai du Tchö-kiang, dans une chapelle de Kouan-yin 觀音院 où, «couché sur les nuées et sifflant longuement, il oubliait le monde». Tombé malade, il écrivit cette *gāthā* (quatrain pentamétrique rimant en -u; *Taishō*, no. 2062, VII, p. 927a):

今年七十五
歸作菴中主
珍重觀世音
泥蛇吞石虎

Âgé maintenant de soixante-quinze ans,
Je suis revenu comme maître d'un ermitage.
Ô Kouan-che-yin, adieu!
Le serpent de boue avale le(s) tigre(s) de pierre.

« Kouan-che-yin » est Kouan-yin, Avalokitesvara, le Boddhisattva vénéré dans son ermitage.

Le sens du dernier vers m'échappe ; la boue (*ni*) peut être du mortier. Le « serpent de boue » (*ni-chö*) est le nom d'un serpent venimeux qui vit dans des trous boueux. Les « tigres de pierre » peuvent être ceux qu'on plaçait près des tombeaux (?).

TSONG-KAO 宗杲

(1089-1163)

Célèbre Maître de Tch'an, connu aussi sous son appellation de Ta-houei 大慧, ses titres ou surnoms de Fo-je 佛日 et de Miao-hi 妙喜 et son titre posthume de P'ou-kiue 普覺. Originaire du Ngan-houei, il mena une vie vagabonde, appartenant à la secte de Lin-tsi, et fut notamment le disciple de K'ou-k'in (1063-1135, cf. *supra*, p. 69), un des compilateurs du *Pi-yen lou*, auquel il succéda comme abbé. Il défendit sous les Song du Sud la méthode de Dhyāna dite d'«examiner des paroles» (*k'an-houa* 看話), c'est-à-dire d'étudier des «cas» (*kong-ngan* 公案), des *detective stories* énigmatiques, contre celle du Dhyāna de la «contemplation muette» (*mokushō* 默照), préconisée par Tch'eng-kiue, dit Hong-tche 宏智正覺 (1091-1157), de la secte Ts'ao-Tong, et qui consistait en méditation passive (*tso-tch'an* 坐禪). La biographie de Tsong-kaio, dans son «Recueil de logia» (*Yu-lou*, *Taishō*, no. 1998, XII, p. 863 a), rapporte qu'aux approches de la «quiétude», après avoir écrit lui-même ses instructions dernières, et comme ses assistants lui demandaient de leur laisser une stance, il leur répondit d'une voix sévère: «Est-ce donc qu'on ne peut mourir sans stance?» Et il écrivit en grands caractères ce quatrain (pentasyllabique):

生也只恁麼
死也只恁麼
有偈與無偈
是甚麼熱大

*La vie, c'est simplement comme ça;
Et simplement comme ça, la mort.
Qu'il y ait une gāthā ou qu'il n'y en ait pas,
Qu'est-ce donc là de si brûlant ?*

« De si brûlant » : *jo-ta*, d'une importance si brûlante.

HOUËI-YUAN 慧遠

du Ling-yin sseu 靈隱寺 de Lin-ngan 臨安
(le plus important monastère de Hang-tcheou ou Tchö-kiang)

(† 1175)

Moine Tch'an originaire du Sseu-tch'ouan, qui par décret impérial, dès 1170, résida au Ling-yin sseu. En 1171 et 1172, il eut des dialogues avec l'empereur Hiao-tsong des Song du Sud (1163-1189), qui lui conféra un titre honorifique. Il mourut le 8 février 1175 après avoir prononcé cette *gāthā* (quatrain tétramétrique rimant en - u ; *Taishō*, no. 2062, V, p. 918a):

拗折秤鎰
掀翻露布
突出機先
鴉飛不度

Brisés les poids de la balance ;

Renversée toute proclamation.

Soudain c'est la sortie dans le préexistant ;

Le corbeau vole sans mesure.

« Proclamation » (*lou-pou*, « écriteau en plein air », à l'usage du public) : se dit dans le Tch'an de tout enseignement discursif et langagier (cf. *Mujaku Dōchū*, p. 266).

« Le préexistant » : *ki-sien*, « ce qui vient avant le mobile », avant toute actualisation du langage, de la pensée, des faits empiriques... : la mort nous y ramène.

TcHE-TS'Ö 智策

(1117-1192)

Originaire de T'ien-t'ai 天台, sous-préfecture du Tchö-kiang, proche de la montagne homonyme qui a donné son nom à la secte dont ce moine était un adepte; résida d'abord auprès de Ta-yeou 大遊 dit Tien-nieou 典牛 à Yu-tchang du Kiang-si (Nan-tch'an actuel), puis au King-chan 徑山 *alias* Chouang-king 雙徑, dans la région de Yu-hang (Hang-tcheou) au Tchö-kiang.

Au moment de mourir, il composa un texte sacrificiel et s'assit bien droit pour l'écouter: lorsqu'on arriva à l'expression «que cette offrande soit agréée» (*chang-hiang* 尚饗), il partit d'un éclat de rire. Deux jours plus tard, il se baigna, changea de vêtements et réunit sa communauté à laquelle il récita cette *gāthā* (*Taishō*, no. 2062, VII, p. 929b; quatrain pentasyllabique rimant en *-jwei*):

四大既分飛
煙雲任意歸
秋天霜夜月
萬里轉光輝

*Les quatre éléments matériels s'étant dispersés en volant,
Nuages et vapeurs peuvent faire retour à leur gré.
Ciel d'automne, lune nocturne sur le givre;
Et sur dix mille stades des clartés qui tournoient...*

« Les quatre éléments (*mahābhūta*) sont ceux du corps physique.

« Faire retour » se dit de la mort qui libère les êtres de leurs liens charnels pour les ramener dans le grand tout cosmique où tout est indéterminé comme le sont nuages ou vapeurs.

JO-YU 若愚

Jo-yu (« Comme crétin »), dit Fa-king (« Miroir-de-la-Loi ») 法鏡若愚, dont la biographie me reste inconnue, a vécu sans doute sous les Song du Sud, antérieurement à 1200, date à laquelle fut achevé par Tsong-hiao 宗曉 (1151-1214) le recueil de textes sur la Terre pure intitulé « Répertoire par genres de textes sur le Pays Bienheureux » (*Sukhāvātī*), *Lo-pang wen-lei* 樂邦文類, quarante-six morceaux en prose et en vers, dont six *gāthā* en vingt pièces hymniques (*song* 頌); cet ouvrage passa aussitôt au Japon, où il est cité par Shinran (1174-1268). L'« Éloge hymnique d'adieu au monde » de Jo-yu y est classé à la suite d'« Éloges hymniques de la Terre pure » (*Taishō*, no. 1969 A, V, p. 220c). L'auteur est qualifié de « prédicateur » (*kiang-tchou* 講主).

Quatrain heptasyllabique rimant en *-i*.

辭世頌
本是無家何處歸
雲邊一路正誰知
溪光搖落西山月
正是仙潭夢斷時

HYMNE D'ADIEU AU MONDE

Lorsqu'on n'a point de home, où ferait-on retour ?

*S'il est une route au bord des nues, qui vraiment la connaît ?
Tombant de la montagne à l'ouest, le clair de lune ondoie
sur le torrent ;*

*La voici, l'heure où s'interrompt le rêve d'un gouffre aux
immortels.*

Le « retour », comme partout c'est la mort.

La « route au bord des nues » : celle de l'infini.

Le « gouffre aux immortels » doit être un trou d'eau sans fond,
inépuisable. Une pointe contre les taoïstes fêrus d'immortalité.

JOU-TSING 如淨

(1163-1228)

Moine Tch'an originaire du Tchö-kiang; fut le disciple de Tche-kien 智鑑 au Mont de la Gorge neigeuse (Siue-teou chan 雪竇山) de Ming-tcheou 明州 (près de Ning-po) et le maître en Chine, entre 1223 et 1227, du grand Dôgen 道元 (Kigen 希玄, 1200-1253), introducteur de la secte Ts'ao-Tong au Japon, dont la *gāthā* d'avant-mort s'inspire de celle de Jou-tsing (voir « Stances de la fin », dans *Mélanges Haguenauer*, p. 12 sq.). Son *Yu-lou* (*Taishō*, no. 2002, II, p. 133a) rapporte que, lorsque approcha sa fin, il prit de l'encens entre ses doigts et déclara : « Ayant pérégriné plus de quarante ans, lorsque j'arrivai au Pic des Mamelles (Jou-fong, autre nom du Mont de la Gorge neigeuse, où se trouvait une double cascade pareille à deux mamelles, dont les eaux tombaient dans une gorge profonde), je perdis pied et tombai dans une fosse servant de trappe (image de son illumination). Cet encens, maintenant, que sans faute on le prenne entre mes doigts et qu'on le mette en temps voulu devant mon grand maître (Tche-kien, celui de) l'Ermitage de la suffisance (Tsou-ngan), au Mont de la Gorge neigeuse, où je résidai naguère. » Après quoi il écrivit cet « Hymne d'adieu au monde » (*Ts'eu-che song* 辭世頌), un quatrain de vers irréguliers, plus ou moins rimés, comme le veut la prosodie du genre « hymnique » :

六十六年罪犯
彌天打箇踣跳

活陷黃泉
嗚從來生死不相干

Soixante-six ans de vie pécheresse!

Et voici que le ciel entier fait la culbute...

Je vais tomber tout vif aux Sources jaunes.

Yi! moi qui jamais n'avais eu cure des naissances ni des
...se about *morts!*

Les « Sources jaunes » sont le monde souterrain des enfers.

« Les naissances et les morts », c'est le *samsāra*, la transmigration.

*[Stance et notice, avec des variantes, dans *Mélanges Haguenauer*, p. 14.]

TCHE - YU 智愚 («Stupide par sagesse!»)

Surnoms Hiu-t'ang 虛堂 et King-chan 徑山

(1185-1269)

mar

Moine de l'école du Tch'an, établi au Tchö-kiang (les monts King sont proches de Hang-tcheou), comme tant de maîtres de cette école sous les Song du Sud (1127-1276). Sa «Stance d'adieu au monde» (*Ts'eu-che song* 辭世頌) est citée dans son recueil de *logia* (*Hiu-t'ang ho-chang yu-lou*, *Taishō*, no. 2000, X, p. 1063 b):

八十五年
佛祖不識
掉臂便行
大虛絕跡

A quatre-vingt-cinq ans,

Je ne connais Buddha ni patriarches...

Et je m'en vais, les bras ballants,

Toute trace coupée, dans le grand vide!

«Les bras ballants»: attitude de promenade insouciante, comme dans le vers de Chao Yong 邵雍 que cite le *T'seu hai*, *mao*, p. 128 d.

«Je ne connais Buddha ni patriarches»: c'est le boycottage des saints prôné par Lin-tsi. Cf. la *gāthā* de Hiuan-t'ai des T'ang (*supra*, p. 42).

*[Stance déjà traduite, avec quelques variantes, dans *Mélanges Haguenauer*, p. 16.]

TSOU-YUAN 祖元

(1226-1286)

Moine Tch'an originaire de la région de Ning-po au Tchö-kiang; appellation Tseu-yuan 子元, surnom Wou-hiue 無學, titre posthume (conféré au Japon) Bukkoku Kokushi 佛國國師. Il se trouvait dans sa province natale lorsque en 1275 pénétrèrent les troupes mongoles. L'année suivante, il passe pour avoir affronté calmement, resté seul dans son monastère à pratiquer le Dhyāna, un chef barbare qui le menaçait de son épée; il tendit le cou et prononça une *gāthā* restée fameuse.

乾坤無地卓孤筇
喜得人空法亦空
珍重大元三尺劍
電光影裏斬春風

*Dans l'univers entier, il n'y a plus d'endroit où je puisse
planter mon bambou solitaire;*

*Je m'en réjouis, car l'homme est vide comme le sont les
choses.*

Salut, ô sabre de trois pieds des grands (Mongols) Yuan!

*Ce que tu veux décapiter dans ton reflet d'éclair, c'est le
vent du printemps...*

Cf. *Taishō*, no. 2549, IX, p. 238c.

Le bambou *k'iong*, espèce carrée et solide qui pousse au Sseu-tch'ouan (cf. BEFEO, LXIII, 1976, p. 454), servait à faire les bâtons qu'utilisaient les moines itinérants. « Planter le bambou », c'était pour eux interrompre leurs pérégrinations (« planter le khakkhara », *tchouo si* 卓錫, Morohashi, p. 1640a).

Le dernier vers s'inspire de la stance composée avant son suicide, selon la légende qui a cours dans l'école du Tch'an, par Seng-tcháo, le disciple de Kumārajīva (374-414; cf. *supra*, p. 15).

En 1279, comme tant de ses confrères du Tchō-kiang, Tsou-yuan émigra au Japon. Il y avait été mandé par Hōjō Tokimune, régent de Kamakura, qui le chargea notamment d'officier en 1282 comme fondateur, *kaisan* 開山, du principal monastère de Kamakura, le Engakuji 圓覺寺, qui relève de la secte Zen de Rinzai (Lin-tsi) et reste un des plus beaux édifices de Kamakura; sa statue en bois y est conservée dans un *stūpa* placé derrière la salle des reliques (Shari-ten, illustration dans Mochizuki, I, fig. 120). Il mourut le 22 septembre 1286, après avoir écrit cette *gāthā* (*Taishō*, *ibid.*, p. 238c et 248c):

來亦不前去亦不後
 百億毛頭獅子現
 百億毛頭獅子吼

*Pour venir je n'avancerai plus, ni ne reculerai pour m'en aller.
 Il est apparu un lion à cent millions de poils;
 Il rugit, le lion à cent millions de poils!*

La prédication du Buddha est couramment assimilée à un rugissement de lion (*siṃha-nāda*).

Mochizuki, p. 3148, cite une autre pièce qu'il aurait écrite avant sa mort :

諸佛凡夫同是幻
若求實相眼中埃
老僧舍利包天地
莫向空山撥冷灰

Les Buddha, les profanes, tout cela n'est qu'illusion.

Taies dans l'œil pour qui cherche le vrai aspect des choses.

Le corps laissé par ce vieux moine embrassera tout l'univers;

N'éparpillez donc pas sur la colline vide des cendres refroidies.

« Le corps »: *chō-li, śarīra*, le corps que laisse un mort et dont les ossements ou les cendres deviennent des reliques. Sa relique corporelle, dit-il, ce sera le cosmos tout entier, auquel la mort l'incorpore.

« La colline vide » est le cimetière, terrain privé de culture.

On trouvera une illustration de la calligraphie de Tsou-yuan dans le Dictionnaire de Mochizuki, vol. 4, fig. 964.

*[Sur Tsou-yuan et ses poèmes d'avant-mort, cf. *Mélanges Haguenauer*, p. 14-15.]

TCH'OU-TSIUN 楚俊

(1262-1336)

Tch'ou-tsiun, moine Tch'an de la secte de Lin-tsi, appellation Ming-ki 明極, était originaire du Tchö-kiang (de l'actuel Yin-hien 鄞縣, près de Ning-po), comme tant de moines chinois qui émigrèrent au Japon à l'époque mongole, et y introduisirent la dernière mode du Tch'an. Il y fut invité en 1330 et couvert d'honneurs tant à Kyōto qu'à Kamakura et ailleurs. Il mourut à Kyōto le 8 octobre 1336; ses ossements furent partagés entre les deux centres les plus importants de la secte de Lin-tsi (Rinzai-shū) au Japon, le Nanzen-ji de Kyōto et le Kenchō-ji de Kamakura. Il laissait cette *gāthā* assez énigmatique (quatrain tétrasyllabique rimant en -et. Voir mes « Stances de la fin », dans *Mélanges Haguenauer*, p. 17):

七十五年
一條生鐵
大地粉碎
虛空迸裂

*Soixante-quinze années –
Un bout de fer brut...
La terre réduite en poudre,
L'espace mis en pièces!*

Le « fer brut » est une image de la solidité, de la résistance. Il a résisté à une longue vie; c'est pour voir l'univers s'écrouler dans la mort (?).

HIU SIUAN 許宣

(Ming?)

Ce personnage est le protagoniste du «Serpent blanc» (*Pai-chö* 白蛇), *alias* «Madame Blanche qui à jamais stabilise le *Stüpa* du Pic du Tonnerre» (à Hang-tcheou: 白娘子永鎮雷峯塔), conte (anonyme) des Ming, inclus dans le recueil de Fong Mong-long, «Paroles courantes pour mettre en garde le monde» *King-che t'ong-yen* (paru en 1624; éd. Hong-Kong, 1958, k. XXVIII). Il joue dans ce conte le rôle d'un boutiquier de Hang-tcheou qui serait mort accroupi, jambes croisées, dans l'attitude de la méditation bouddhique, après avoir prononcé un huitain heptasyllabique (*ibid.*, p. 445; mal rimé):

祖師度我出紅塵
鐵樹開花始見春
化化輪迴重化化
生生轉變再生生
欲知有色還無色
須識無形卻有形
色即是空空即色
空空色色要分明

Je dois mon salut au maître-patriarche, qui m'a tiré de la
rouge poussière;
L'arbre de fer a ouvert ses fleurs, et alors j'ai vu le printemps.
Cycle des transformations – transformations et
transformations;
Roulement des naissances – naissances et renaissances.
Qui veut savoir que ce qui est matière c'est encore le sans
Doit reconnaître que le sans forme n'est autre que le qui
a forme.
La matière, c'est le vide; et le vide, c'est la matière;
Il faut discriminer vide et vide, et matière et matière.

Le « maître-patriarche » est le moine Fa-hai 法海, qui joue un grand rôle dans le conte (c'est lui qui exorcise la femme-serpent) où il est qualifié de « maître de Dhyāna (tch'an-che 禪師).

La « rouge poussière » est celle du monde impur, aux couleurs vives, souillé de la poussière (sanskrit *rajas*) des objets des sens.

« L'arbre de fer » qui produit des fleurs est l'image du miracle bouddhique en vertu duquel la « substance » métaphysique (*t'i* 體) produit des effets, des « fonctions » phénoménales (*yong* 用). La matière phénoménale est désignée ici sous son nom bouddhique de « couleur » (*sö*), du sanscrit *rūpa*; « vide » (*k'ong*) traduit *sūnya*.

Le poème (et le conte) sont traduits par H.C. Chang (張心滄) dans *Chinese Literature: Popular Fiction and Drama*, Edinburgh, 1973, p. 261.

Library of Congress
No.

POÈMES LAÏQUES

I think it is possible
to love you without
loving you at all times
because these things
are the passions
of the world of
flesh and
not the world of
spirit and death
poems

HIANG TSI 項籍

(232-202 av. J.-C.)

垓下歌

力拔山兮氣蓋世
時不利兮騅不逝
騅不逝兮可奈何
虞兮虞兮奈若何

CHANSON DE KAI-HIA

*J'étais de force à déraciner les montagnes – mon énergie
n'avait pas son égale au monde.*

*Les temps me sont défavorables – mon cheval Pie ne s'en
Pieqald va pas.*

Cheval Pie, tu ne t'en vas pas – que puis-je donc y faire ?

Ô Yu, ô Yu ! – qu'allez-vous devenir ?

Le « cheval (de couleur) Pie (*Tchouei*): d'après le contexte, c'était son nom.

« Yu » : c'était le nom d'une jolie fille.

Hiang Tsi, plus connu sous son *tseu* de Hiang Yu 項羽, était entré en guerre pour la succession des Ts'in avec Lieou Pang, qui, en 206 av. J.-C. avait fondé la dynastie des Han. Celui-ci l'accula en un lieu dit Kai-hia (« Sous la frontière » ? « Sous la falaise » ?), dans le Ngan-houei actuel, où se trouvait

une falaise à pic, haute d'une centaine de mètres; le siège fut défavorable à Hiang Tsi, qui s'enfuit à Wou-kiang 烏江 où il se coupa la gorge. Dans sa campagne contre Lieou Pang, il s'était fait accompagner d'une jolie fille nommée Yu, sa favorite. Au cours du siège de Kai-hia, son cheval refusa de bouger (pour aller au combat ou pour s'enfuir en forçant le siège); pendant la nuit on entendit les troupes des Han qui se levaient pour boire dans leurs tentes en chantant des chansons de Tch'ou. C'est alors que Hiang Tsi improvisa le poème ci-dessus, que la belle Yu reprit «en chœur» après l'avoir entendu le chanter plusieurs fois. Tous deux réussirent ensuite à s'enfuir; mais Hiang Tsi fut bientôt écrasé sous le nombre et il se tua après une défense héroïque (janvier 202 av. J.-C.). Cette chanson est à l'origine d'un ou deux airs avec accompagnement de cithare mentionnés dans le «Recueil de cithare» (*Kin-tsi* 琴集) et dans le «Recueil de poèmes du Bureau de la musique» (*Yue-fou che-tsi* 樂府詩集): ces textes sont cités dans le *Ts'eu-hai, tseu*, p. 416b. Cf. *Che-ki*, Annales de Hiang Yu, VII, p. 333 (Chavannes, II, p. 316); *Han-chou*, Biographie de Hiang Tsi, XXXI, p. 1817; traduction par Ronald C. Miao, dans *Sunflower Splendor*, New York, 1975, p. 29¹.

¹*[Pour les Histoires dynastiques, les références de l'auteur aux éditions qu'il utilisait ont été remplacées par des références à la collection publiée à Pékin (Tchong-houa chou-kiu) depuis la fin des années 50.]

No. LI YEN-NIEN 李延年
 Attribution wrong.
 (II^e-I^{er} s. av. J.-C.)

Frère aîné d'une favorite de l'empereur Wou des Han (r. 140-87), poète et musicien, préposé à l'harmonisation des tuyaux sonores (*hie-liu tou-wei* 協律都尉), auteur de chansons. C'est à lui qu'est attribuée la division en deux parties, sur des airs différents, de la chanson funéraire qu'on fait remonter à la mort de T'ien Heng 田橫, roi de Ts'i 齊王, qui s'était suicidé lors de l'avènement de Han Kao-tsou en 206 av. J.-C. Ses gens déplorèrent sa mort en une chanson qu'on met à l'origine du genre dit des «Chansons à tirer», *wan-ko* 挽 (ou 輓) 歌, qui se chantaient en tirant le corbillard jusqu'à la tombe. Li Yen-nien aurait divisé cette chanson en deux parties, sur des airs différents; la première, Hao-li, «La commune inculte» (nom d'une montagne au sud du T'ai-chan, dans le Chan-tong actuel, où étaient censées se réunir les âmes des morts), fut réservée aux aristocrates; la seconde, Hie-lou, «La rosée sur les échalotes», aux gens du commun. En voici le texte (*Kou-kin tchou* 古今註, attribué à Ts'ouei Pao 崔豹 des Tsin, III^e-IV^e s., éd. *Ts'ong-chou tsi-tch'eng tch'ou-pien*, B, p. 10; voir aussi *Kou yue-fou*, cité dans Morohashi, p. 10195 d).

I. Un pentamètre et trois heptamètres; rime en *-iu* aux 2^e et 4^e vers.

蒿里誰家地

Hsieh lu = for royalty
Hao li nobility

聚斂魂魄無賢愚
鬼伯一何相催促
人命不得少踟躕

La commune inculte, de qui est-elle la maison ?

*C'est là que sont recueillies les âmes des morts, sans
distinction des sages et des sots.*

Le Comte des âmes, comme il les presse toutes !

La vie humaine ne souffre pas la moindre hésitation.

II. Trois heptamètres; rime en -ei aux vers 1 et 3.

薤上朝露/何易晞
露晞明朝/還復滋
人死一去/何時歸

La rosée du matin sur les échalotes, qu'elle sèche aisément !

La rosée a séché; demain matin, elle reviendra.

Mais l'homme, une fois parti, quand donc reviendra-t-il ?

Nombreux sont les *wan-ko*, dont certains passent pour avoir été composés, avant leur mort, par ceux-là même auxquels ils étaient destinés; dans le cas du célèbre T'ao Ts'ien (365?-427), une telle attribution a été discutée, cf. *infra*, p. 132). On ne trouvera dans le présent recueil qu'un petit nombre de ces pièces.

Cf. traductions de A. Waley, *170 Chinese Poems* (1918; rééd. 1928, p. 38); J.R. Hightower, *The Poetry of T'ao Ch'ien*, Oxford, 1970, p. 25; J.D. Frodsham et Ch'eng Hsi, *Anthology of Chinese Verse*, Oxford, 1967, p. 2-3. Houang Tsie 黃節, *Han-Wei yue-fou fong-kien*, Hong Kong, 1961, p. 82, attribue ces deux pièces aux gens de T'ien Heng.

LIEOU TAN 劉旦

suicide († 80 av. J.-C.)

Lieou Tan, prince de Yen 燕 (région du Ho-peï) depuis 117 av. J.-C (titre posthume Ts'eu-wang 刺王), était le quatrième fils de l'empereur Wou des Han, qui régna de 140 à 87, et l'aîné de Lieou Siu (cf. *infra*, p. 105). Lors de la mort de Wou-ti, son plus jeune fils, [Lieou] Fou-ling 弗陵, âgé de sept ans, devint l'empereur Tchao-ti (86-49) sous la régence du généralissime Ho Kouang 霍光 et la garde de sa demi-sœur, la princesse de Ngo-yi 鄂邑. Lieou Tan ne tarda pas à comploter contre le régent avec cette princesse et le général Chang-kouan Kie 上官桀, dont la petite-fille était devenue impératrice en 83, en vue de s'emparer du trône impérial. Le complot fut éventé; Chang-kouan Kie et d'autres furent exécutés, Lieou Tan et la princesse condamnés au suicide. Ho Kouang, un demi-frère du célèbre général Ho K'iu-ping 霍去病, qui l'avait introduit au palais, resta tout puissant jusqu'à la mort de Tchao-ti en 74; il devait mourir en 68 au début du règne de son successeur. Avant son suicide, en novembre-décembre 80, Lieou Tan donna au palais une grande réception où l'on servit à boire aux courtisans et aux concubines (*Han-chou*, Biographie de Yen Ts'eu-wang, LXIII, p. 2757).

C'est alors qu'il entonna la chanson (*ko* 歌) suivante (en vers irréguliers et non rimés) :

歸空城兮
狗不吠雞不鳴

橫術何廣廣兮
固知國中之無人

Retour dans la ville vide —

*Pas un chien qui aboie, et pas un coq qui chante ;
Comme elles sont désertes, les grandes avenues...*

*On sait assurément que dans la capitale il n'y a plus un
homme!*

« Retour » implique l'idée de mort.

« La ville vide » : d'après le commentaire de Yen Che-kou, il veut dire qu'après sa mort il n'y aura plus personne dans la capitale. Il serait tout à fait anachronique de voir dans ce vide le *sūnya* bouddhique.

Kouang 廣, « vaste », doit se lire *k'ouang* 曠, « désert », d'après une glose du *Han-chou* admise par Wang Sien-kien ; mais Yen Che-kou n'admet pas cette interprétation.

Heng chou : les avenues transversales qui quadrillent la capitale.

Kouo, « le royaume, l'État », se dit souvent de la capitale qui en est le siège.

Au cours de ce banquet funèbre arriva un décret d'amnistie, que le prince lut en disant : « Hélas ! je suis seul amnistié ; le personnel administratif et le peuple ne m'amnistient point ! » Et il s'étrangla avec le cordon de son cachet. Plus de vingt personnes se suicidèrent à sa suite.

x Yes. The correlation
between the two native
concepts + expressions
made after Chen.
applicable to B. ideas

LIEOU SIU 劉胥

(† 54 av. J.-C.)

Lieou Siu, nom posthume Li 厲, fieffé dès l'an 117 prince de Kouang-ling 廣陵王 (Yang-tcheou au Kiang-sou), était le cinquième fils du grand Wou-ti des Han, qui régna de 140 à 87 av. J.-C. D'après le *Han-chou* (LXIII, p. 2759; cf. aussi Ting Fou-pao, *Ts'iuhan Han che*, I, p. 7), c'était un homme grand et athlétique, qui aimait la chasse, la musique et les divertissements; il était fort à soulever un trépied de bronze, capturait à mains nues les ours et autres bêtes féroces. Sous le règne de Tchao-ti (86-74), voyant que l'empereur était jeune et sans fils, il fut pris d'ambition et se mit en relation avec une chamane (*wou*) de Tch'ou, nommée Li Niu-siu 李女須 («Li la fille d'honneur»), à qui il faisait «descendre les esprits» et pratiquer des prières et des imprécations. Elle déclara en pleurant que l'empereur Wou «descendait en elle» et lui disait vouloir que son fils Lieou Siu devînt Fils du Ciel. Lieou Siu lui donnait de l'argent et lui faisait faire des prières au Mont aux Chamanes (Wou-chan, dans le pays de Tch'ou d'après le commentaire). En 74, lors de la mort de Tchao-ti, Lieou Siu déclara qu'elle était une bonne chamane, parce que l'empereur était mort du fait de ses prières et imprécations. Dénoncé pour de telles pratiques sous le règne de Siuan-ti (74-49), Lieou Siu fit empoisonner sa chamane et une vingtaine d'autres femmes du palais, «afin de leur fermer la bouche», et après enquête il fut condamné, au début de 54 av. J.-C., à s'étrangler lui-même avec le cordon du cachet officiel qu'il portait attaché

à sa ceinture. Avant son suicide, il offrit une grande réception au prince héritier et aux femmes du palais; on passa la nuit à boire, avec tambours et cithares, chansons et danses. C'est alors que Lieou Siu chanta ce qui suit (en vers irréguliers scandés de *hi*, partiellement rimés):

欲久生兮無終
 長不樂兮安窮
 奉天期兮不得須臾
 千里馬兮駐待路
 5 黃泉下兮幽深
 人生要死何為苦心
 何用為樂心所喜
 出入無怦為樂亟
 萬里召兮郭門闕
 10 死不得取代庸身自逝

On voudrait bien vivre longtemps – sans fin.

Mais toujours on est malheureux – quelle limite ?

Le terme est fixé par le Ciel – pas de répit !

Le bon cheval de mille stades – attend arrêté sur la route.

5 *En bas, aux Sources jaunes, – profondes sont les ténèbres.*

Il faut que l'homme meure – pourquoi s'en tourmenter ?

Pourquoi se réjouir – de ce qui plaît au cœur ?

*Il n'y a point de plaisir ni à sortir ni à entrer – car cela ne
 dure point.*

La tombe appelle – la porte du faubourg est ouverte ;

10 *Pour mourir, on ne peut se faire remplacer – c'est en
 personne qu'on s'en va.*

v. 3 Ou ici: par le Fils du Ciel (?).

- v. 4. Bon à courir mille *li* par jour, expression courante. Il attend au relais l'ordre d'être appelé (commentaire).
- v. 8 Ou encore, en prenant 極 pour 極 : « Ne point trouver plaisir ni à sortir ni à entrer — c'est là le comble du plaisir » (?).
- v. 9 « Ouverte » : *yue*, prête à ce qu'on y passe. Les cimetières se trouvaient dans les faubourgs.
- v. 10 « Se faire remplacer » par quelque stipendié ou corvéable : ainsi l'entend le commentaire. Mais Wang Nien-souen pense qu'il faut couper après *tai* et que 庸 est pour 用 .

LIEOU PIEN 劉辯

(173-190)

悲歌一首

天道易兮我何艱
棄萬乘兮退守蕃
逆臣見迫兮命不延
逝將去汝兮適幽玄

CHANSON TRISTE

*La Voie du Ciel est à mutations – oh ! quelle est ma tristesse !
Privé des dix mille équipages – je fus banni pour garder la
frontière.
Victime d'un sujet infidèle – point de prolongation pour
mon mandat de vie.
Je vous quitte pour m'en aller – dans le mystère des ténèbres
de l'autre monde.*

Deux vers de deux fois trois syllabes, deux autres de quatre et trois, avec au milieu de chaque vers le *hi* prosodique. Rime(s)? en *-en, -an*. Cf. Ting Fou-pao, *Ts'üan Han che*, I, p. 5.

Lieou Pien est un des personnages de l'époque troublée de la fin des Han Postérieurs. C'était un fils de l'empereur Ling-ti,

né Lieou, qui régna de 168 à 189 et auquel il succéda à sa mort, à la 4^e lune de 189, mais pour être déposé dès la 9^e lune par le redoutable Tong Tchouo 董卓, qui l'abaisse au rang de prince et le fit empoisonner l'année suivante, avant d'être lui-même assassiné en 192. Lieou Pien est connu dans l'histoire sous le titre de Chao-ti 少帝, le «Jeune empereur». Il eut pour successeur son frère Lieou Hong 劉宏, qui fut le dernier empereur des Han (Hien-ti, 189-220). Lorsqu'un envoyé de Tong Tchouo lui présenta le poison, il offrit un banquet d'adieu à son épouse et aux «dames du palais», et c'est alors qu'il improvisa cette «chanson triste», que sa femme chanta en dansant; sur quoi il la mit en garde contre un remariage avec un homme du commun, puis il prit congé d'elle pour toujours.

«A mutations»: inconstant, instable; *yi* comme dans *Yi-king*, le «Canon des Mutations».

«Dix mille équipages», chiffre traditionnel des équipages du Fils du Ciel. «Banni»: *t'ouei*, peut-être plutôt destitué, dégradé. «Garder la frontière»: *cheou fan*, ou 藩 est pour 藩, «faire écran, protéger». *Fan kouo* 藩國 se disait des seigneurs féodaux (*tchou-heou* 諸侯) qui étaient fieffés dans les «marches frontières», pour «faire écran» (*fan-p'ing* 藩屏) entre les barbares et le pouvoir central et protéger celui-ci (*Ts'eu-hai, chen*, p. 97b). Lieou Pien avait été fieffé prince (ou roi) de Hong-nong 弘農王 après son abandon forcé du trône impérial: il n'était plus qu'un *tchou-heou*. Hong-nong était le nom d'une commanderie (et d'une préfecture) dont le territoire s'étendait du Ho-nan au Chen-si.

«Un sujet infidèle»: un courtisan traître à son maître; il s'agit de Tong Tchouo.

K'ONG JONG 孔融

(153-208)

Tseu Wen-kiu 文舉, *hao Pei-hai* 北海. Originaire de Lou 魯, descendant de Confucius. Vécut sous le dernier empereur des Han, Hien-ti (189-220); fut ministre du «royaume» de Pei-hai 北海國相, dans la région du Chan-tong actuel, où il se montra bon administrateur, créant des écoles et promouvant les études confucianistes. Lors des troubles de la fin de la dynastie, il s'attira l'inimitié de Ts'ao Ts'ao 曹操, qui le fit jeter en prison et exécuter. Son «Poème aux approches de la fin» figure dans le recueil de Ting Fou-pao (*Ts'iu'an Han che*, II, p. 44), qui selon son habitude n'indique pas sa source. Il ne se trouve ni dans la biographie du *Heou-Han-chou*, C, ni dans le *Wen-siuan*; je n'ai pas accès à sa collection littéraire *K'ong Pei-hai tsi* 孔北海集¹. Il comprend 16 vers de cinq syllabes rimant en *-et*.

言多令事敗
 器漏苦不密
 河潰蟻孔端
 山壞由猿穴
 5 涓涓江漢流
 天窗通冥室

¹.*[Ce poème est cité au chapitre VIII du *Kou-wen yuan* 古文苑.]

	讒	邪	害	公	正
	浮	雲	翳	白	日
	靡	辭	無	忠	誠
10	華	繁	竟	不	實
	人	有	兩	三	心
	安	能	合	為	一
	三	人	成	市	虎
	浸	漬	解	膠	漆
15	生	存	多	所	慮
	長	寢	萬	事	畢

Qui trop parle perd son affaire ;

Un vase qui coule pâtit de n'être pas compact.

La rivière déborde en raison d'un creux à fourmis ;

La montagne s'écroule du fait d'un trou de singe.

*Par le glouglou de filets d'eau se mettent à couler le Fleuve
et la Han ;*

*Par une lucarne sous le ciel passe le jour dans une chambre
obscur.*

*La calomnie et la dépravation nuisent à la justice et à
l'honnêteté,*

Tels des nuages flottants voilant le blanc soleil.

Dans les propos oiseux, point de sincérité ;

Dans le verbiage fleuri, aucune vérité.

Un homme dont la pensée est toute duplicité

Se pourrait-il ramener à la simplicité ?

Trois hommes voient entre eux un tigre sur le marché.

*C'est en le trempant dans l'eau qu'on détache le vernis
collé.*

Il y a tant à réfléchir en cette vie ;

Dans l'éternel sommeil, toutes affaires cessent !

- v. 3 «Un creux à fourmis»: une fourmilière souterraine qui peut déclencher une inondation.
- v. 11 «Toute duplicité»: mot à mot «deux ou trois pensées»; «à la simplicité»: à l'«unité» (*yi*), sans dissimulation hypocrite.
- v. 13 Anecdote de trois hommes qui reviennent du marché et se racontent qu'il y ont vu un tigre: ils finissent par y croire, étant plusieurs à le dire (cf. *Tchan-kouo ts'ö, Wei ts'ö*).
- Je ne sais d'où est tirée l'allusion au « vernis collé ».

MIAO SI 繆襲

(186-245)

Auteur né sous les Han, mais qui soutint les Wei sous lesquels il fit une brillante carrière. Sa « Chanson à tirer » (*wan-ko*) est à la première personne (cf. vers 8). Faut-il la traduire au passé, comme le font von Zach (*Die chinesische Anthologie*, rééd. 1958, p. 507), Waley (*170 Chinese Poems*, p. 68-69), Frodsham et Ch'eng (*Anthology*, p. 78), Hightower (*T'ao Ch'ien*, p. 250), ce qui exclut l'attribution à l'auteur putatif, ou au futur comme s'il écrivait avant sa mort? La langue chinoise ignore les temps; je me risque à employer le présent. Le texte est expressément à la première personne, mais il s'agit d'un genre littéraire plutôt que d'une expérience personnelle. Ce poème est dans le *Wen-siuan*, éd. Sseu-pou ts'ong-k'an, XXVIII, p. 32 a-b, et dans Ting Fou-pao, *Ts'uian San-kouo che*, I, p. 193. Six distiques pentasyllabiques rimant en -a.

生	時	遊	國	都
死	沒	棄	中	野
朝	發	高	堂	上
暮	宿	黃	泉	下
白	日	入	虞	淵
懸	車	息	駟	馬
造	化	雖	神	明

安能復存我
 形容稍歇滅
 齒髮行當墮
 自古皆有然
 誰能離此者

Vivant, je me promenais à la capitale ;

On m'abandonne, mort, au milieu de la plaine inculte.

Le matin, je suis parti du haut des marches de mon hall ;

Le soir, je passe la nuit en bas, aux Sources jaunes.

5 *Le blanc soleil s'est enfoncé dans le gouffre de Yu ;*

Et l'on suspend le char pour faire reposer le quadrigé.

La transformation créatrice, toute divine soit-elle,

Comment donc pourrait-elle me (wo) conserver encore ?

L'apparence corporelle s'épuise et se détruit ;

10 *Les dents et les cheveux tombent comme il se doit.*

Toujours il en fut ainsi depuis l'Antiquité ;

Qui donc y pourrait échapper ?

v. 5 Le « gouffre de Yu » est le lieu où le soleil se couche.

v. 6 « Suspendre le char » : se dit d'un fonctionnaire arrivé dans son poste (et aussi du crépuscule et de la retraite).

JOUAN TSI 阮籍

et la mort

(210-263)

Lors de la mort de sa mère, le grand poète Jouan Tsi, « au moment où on allait l'ensevelir, mangea un pâté farci cuit à la vapeur et but deux cuillerées d'alcool: après quoi il s'approcha pour prononcer les paroles d'adieu qu'on adresse aux morts » (*Tsin-chou*, XLIX, p. 1361. Cf. D. Holzman, *La vie et la pensée de Hi K'ang*, Leiden, 1957, p. 77-79). Jouan Tsi violait ainsi à la fois le rite funéraire orthodoxe et la piété filiale. Il s'inspirait évidemment de l'antiritualisme taoïste, comme dans le *Tchouang-tseu*, chap. VI (Wieger, 6 H, p. 260-261; Watson, p. 88), où l'on voit Yen-houei interroger Confucius sur un personnage qui, lors de la mort de sa mère, poussa le *vocero* rituel, manifestation purement extérieure, conforme à l'usage du vulgaire, mais sans verser une larme et sans ressentir intérieurement aucune tristesse ni à ce moment-là, ni au cours de son deuil: car il savait que la mort n'est qu'une transformation dont il n'y a pas à s'attrister.

only a vocal
no pain

HI K'ANG 嵇康

(223-262)

幽憤詩

采薇山阿
散髮巖岫
永嘯長吟
頤性養壽

TRISTESSE À L'OMBRE

... Cueillir la vesce au versant des montagnes,
Cheveux épars dans les falaises et leurs cavernes;
Toujours siffler, longuement fredonner,
Réserver sa nature innée et nourrir sa longévité.

Derniers vers du dernier poème de Hi K'ang (*tseu* Chou-ye 叔夜), un des Sept Sages du Bosquet de bambous, écrit en prison avant sa mort et dans lequel il récapitule sa conception de la vie, d'inspiration essentiellement taoïste. Il laissa aussi une « Mise en garde familiale » (*Kia-kiai* 家誡) exhortant son fils, Hi Chao 嵇紹, à se comporter avec modestie et prudence, mais sans renoncer pour autant à défendre ses idéaux (*tche* 志); et de fait ce fils devait mourir en héros pour défendre son prince. Cf. D. Holzman, p. 48-49. Le poème est édité dans le *Wen-siuan*, XXIII (trad. von Zach, I,

p. 364), et chez Holzman, p. 148; la « Mise en garde », dans l'œuvre de Hi K'ang, *Hi Tchong-san tsi* 嵇中散集, éd. *Sseu-pou ts'ong-k'an*, X, p. 2a-5a.

« A l'ombre »: le mot *yeou*, « obscur », peut s'entendre de la prison (*yeou-hi* 幽繫, « emprisonner »), comme nous disons « mettre à l'ombre ».

« Siffler »: *siao*, défini tantôt comme un art du sifflement, tantôt comme une façon de chanter.

Les deux premiers vers (et d'autres de ce poème) ont inspiré bien des imitateurs, par exemple le grand écrivain taoïste des Wei du Nord et des Leang, T'ao Hong-king 陶弘景 (452-536), dans son poème « A la recherche de la montagne » (*Siun chan che* 尋山詩, cité par Morohashi, p. 3725 b). Proverbiale est devenue aussi l'attitude que Hi K'ang observa en se rendant à son exécution, jouant de la cithare et regardant son ombre pour affronter sa mortalité, vu que les immortels n'ont point d'ombre (Holzman, p. 50).

NGEOU-YANG KIEN 歐陽建

(† 300 ap. J.-C.)

Cet éminent lettré (*tseu* Kien-che 堅石) appartenait à une grande famille du Nord-Est, qui fut mêlée à une intrigue dynastique vers la fin des Tsin Occidentaux (265-316, clan Sseu-ma, capitale Lo-yang). Sseu-ma Louen 司馬倫, prince de Tchao 趙王, qui appartenait à la famille impériale des Tsin, mit le désordre dans la région de l'«Intérieur des passes» (Chen-si, etc.) où il exerçait le gouvernement militaire, y provoquant par sa sévérité et par ses exactions une rébellion des populations aborigènes. Ngeou-yang Kien, préfet dans cette région, intervint pour tenter de le réformer, mais en vain: sur quoi, avec l'appui de son oncle, Ngeou-yang Che-tch'ong 歐陽石崇, il conspira pour mettre sur le trône un fils du fondateur des Tsin (Wou-ti, 265-290), Sseu-ma Wei 瑋 (ou 偉), prince de Tch'ou 楚王. L'oncle complota pour mettre à mort Sseu-ma Louen, de connivence avec un autre fils de Wou-ti, Yun prince de Houai-nan 淮南王(司馬允). Mais l'affaire s'ébruita et le prince de Tch'ou, Sseu-ma Wei, fit exécuter l'oncle et le neveu avec leurs mères, leurs épouses et leurs familles sans distinction d'âge (voir le *Tsin-chou* 晉書, «Livre des Tsin» (Occidentaux) de Wang Yin 王隱, historiographe de l'époque, cité dans le commentaire du *Wen-siuan*, XXIII, p. 13a). C'est en se rendant à son exécution que Ngeou-yang Kien, lettré réputé, composa le poème recueilli et commenté dans le *Wen-siuan* (XXIII, p. 13a-14b. Voir aussi Ting Fou-pao, *Ts'iuan Tsin che*, IV, p. 410); il a été traduit en allemand par von Zach (*Anthologie*, I, p. 360-361) et en japonais par divers savants dans

leurs versions annotées du *Wen-siuan* (Okada Masayuki et Saku Takashi, 1922; Shiba Rokurō et Hanabusa Hideki, 1963; Uchida Sennosuke et Ami Yūji, 1963). L'année suivante (301 ap. J.-C.), Sseu-ma Louen devait faire jeter en prison l'empereur régnant, Houei-ti, et usurpa le trône (301), pour être presque aussitôt mis par les autres princes en demeure de se suicider (d'après le *Tseu-tche t'ong-kien*, Pékin, 1956, LXXXIV, p. 2660, son suicide eut lieu au printemps de 301). Ce morceau, qui est un véritable centon d'allusions et de citations littéraires, à la mode de l'époque, témoigne en même temps d'une qualité d'émotion et d'une humanité exceptionnelles.

臨終詩

	伯	陽	適	西	戎
	孔	子	欲	居	蠻
	苟	懷	四	方	志
	所	在	可	遊	盤
5	况	乃	遭	屯	蹇
	顛	沛	遇	災	患
	古	人	達	機	兆
	策	馬	遊	近	關
	咨	余	沖	且	暗
10	抱	責	守	微	官
	潛	圖	密	已	構
	成	此	禍	福	端
	恢	恢	六	合	間
	四	海	一	何	寬
15	天	網	布	紘	綱

	安	獲	不	足	投
	悴	冬	隆	柏	松
	寒	歲	知	後	然
	險	行	太	涉	不
20	難	路	斯	知	誰
	顯	事	因	偽	真
	觀	豫	難	情	人
	分	定	有	達	窮
	歎	何	復	慨	慷
25	恩	母	慈	負	上
	肝	心	摧	酷	痛
	女	憐	所	顧	下
	酸	中	心	惻	惻
	遺	若	棄	子	二
30	殘	凶	構	皆	念
	死	身	一	惜	不
	環	循	如	此	惟
	塞	情	五	紙	執
	瀾	洑	涕	筆	揮

AUX APPROCHES DE LA FIN

*Lao-tseu est parti chez les barbares de l'Ouest ;
 Confucius voulait s'installer chez ceux du Sud.
 Pour peu qu'on ait l'idée de connaître le monde,
 Où qu'on soit en voyage on y trouve plaisir.*

*Et c'est plus vrai encore en cas de malheur,
Alors qu'on trébuche dans les calamités.
Les anciens, quand leur apparaissait un présage néfaste,
Fouettaient leur cheval vers la plus proche passe.*

*Ô que je fus aussi sot qu'un enfant
De me cramponner aux devoirs de ma fonction infime !
Un plan secret avait été ourdi,
C'est ce qui fut à l'origine de mon sort.*

*Qu'il est vaste, le sextuple univers !
Qu'elles sont immenses, les quatre mers !
Mais partout le filet du Ciel étend ses corâs ;
Où qu'on mette le pied, on n'y échappe pas.*

*Désolés sont pins et cyprès au plus fort de l'hiver ;
Et l'on connaît par eux les grands froids de l'année.
Qui n'a pas affronté les dangers de la Grande Chaîne,
Comment connaîtrait-il les difficultés de cette route ?*

*Véracité et fausseté se révèlent par les faits ;
Il est difficile de reconnaître à l'avance les sentiments
des hommes.*

*Pour l'échec et pour le succès, il y a un lot fixé ;
Pourquoi donc tant de soupirs et tant de passion ?*

*En haut je manque à m'acquitter de tout ce que je dois aux
bontés de ma mère,
Ce qui me brise le cœur et les entrailles ;
Et en bas, lorsque je considère ma fille pitoyable,
J'en ressens en mon cœur un désespoir aussi.*

*Mes deux fils j'en fais abandon comme pour m'en défaire ;
Et quand je pense qu'ils sont tous exposés à une fin atroce,
Je ne déplore pas ma mort à moi ;
Nous sommes liés comme les anneaux d'un cercle.*

*Quand j'ai pris le papier, mes sentiments étaient comme
bloqués;
C'est en maniant le pinceau que les larmes m'inondent.*

Quinze distiques pentasyllabiques, rimant en *-an* d'un bout à l'autre.

- v. 1 Po-yang était l'appellation de Lao-tseu.
- v. 2 Le texte de *Louen-yu*, IX, 131 (Couvreur, p. 108) dit plutôt : « chez les barbares de l'Est » *Kieou yi* 九夷 ; Li Chan avait une leçon *Tseu yu k'iu Kieou man* 子欲去九蠻 : *man* est pour la rime.
- v. 3 *Sseu-fang tche* est tiré du *Tso-tchouan*, XXIII^e année de Hi, 637 av. J.-C. (Couvreur, p. 343 : « l'intention de voyager de tous côtés »).
- v. 4 *P'an* au sens de « plaisir » est tiré du *Chou-king*, II, III (« Chants des cinq fils »), 1 (Couvreur, p. 92), où il est question d'un souverain qui était parti chasser au loin et ne s'en revenait pas au bout de cent jours : « Il trouvait à cette excursion un plaisir sans mesure » 盤遊無度 .
- v. 6 *Tien-p'ei*, « se renverser », « tomber », expression du *Louen-yu* (IV, 6, Couvreur, p. 102).
- v. 11 Contre Sseu-ma Louen.
- v. 13 « L'espace entre les six jointures » (les six points cardinaux).
- v. 14 Les quatre mers sont celles qui entourent l'univers.
- v. 16 *Lao-tseu*, 73.
- v. 17 *Ts'ouei* 悴, var. 瘁, « malades, abîmés, caducs ».
- v. 18 Les arbres toujours verts sont eux-mêmes atteints par la rigueur d'un froid intense. De même, explique le commentaire *[de Tch'ang Sien des T'ang], une époque troublée pourrait nuire au loyalisme et à la moralité les plus inaltérables. Leur déclin est à la mesure de la décadence des mœurs. Cf. *Louen-yu*, IX, XXVI (interprétation de Ngeou-yang Kien) : « C'est seulement lorsque l'année est froide qu'on sait que les pins et les cyprès (eux-mêmes) dépérissent » (*tiao* 凋, clé de la glace).
- v. 19 *T'ai-hang* : grande chaîne de montagnes du Nord-Est, haute et abrupte.

- v. 20 L'expérience de son malheur lui fait connaître l'horreur des circonstances qui en sont responsables.
- v. 22 Il pense avoir été trompé par ceux qui l'ont entraîné dans le complot contre Sseu-ma Louen, en particulier par Souen Sieou 孫秀, un descendant de la famille impériale de Wou, devenu un favori de Sseu-ma Louen, qui l'incita à usurper le trône des Tsin, sans doute à l'insu de Ngeou-yang Kien qu'il calomnia auprès du prince de Tchao.
- v. 23 La doctrine fataliste du lot (*fen*) fixé par la destinée et duquel découlent les devoirs de chacun (*yi*) était alors en plein essor ; voir mon *Choix d'études sinologiques*, 1973, p. 89-91.
- v. 27 Pour *so lien niu*, « la fille dont j'ai pitié », le *Wen-siuan* a une variante *kiao* 嬌 *lien niu*, « ma fille choyée et pitoyable ».
- v. 28 Pour *sin tchong*, il y a une variante *tchong sin*.
- v. 29 Tiré d'un vers du *Che-king*, II, V, 7 (Couvreur, p. 261 ; Karlgren, no. 201).
- v. 32 Cette image est tirée du « Grand commentaire du *Chou-king* » des Han (*Chang-chou ta-tchouan*), où elle est appliquée aux Trois Rois de la haute Antiquité¹.
- v. 33 Les « cinq Sentiments » sont la joie, la colère, la tristesse, le plaisir et la rancune. Toute sa sensibilité était refoulée par l'excès de chagrin.

¹. *[Selon les commentaires des T'ang, il faut comprendre : « Je pense à eux comme on tourne en rond. »]

LOU KI 陸機

(261-303)

*[En guise d'introduction, l'auteur n'a rédigé que les lignes suivantes sur la fin de Lou Ki. Le poète, originaire du pays de Wou, s'était rallié aux Tsin en 289. Entré au service du prince de Tch'eng-tou, il participa à la campagne malheureuse lancée par celui-ci contre le prince de Tch'ang-cha. C'est à la suite de cette défaite qu'il fut mis à mort.]

Sa biographie rapporte qu'il fut mis à mort « aux armées » (*yu kiun-tchong* 於軍中) et qu'il eut auparavant un entretien avec l'officier chargé par le prince de Tch'eng-tou de l'arrêter et de l'exécuter et adressa à ce prince un message écrit (*tsien* 箋). Ses deux fils furent tués en même temps que lui. Il est évident qu'en de telles circonstances il ne saurait avoir composé son propre *wan-ko* avant sa mort.

*[Lou ki a laissé une série de trois pièces intitulées *Wan-ko*. P. Demiéville n'a traduit que les deuxième et troisième, telles que les donne le *Lieou-tch'en tchou Wen-siuan* (chap. XXVIII). A noter que l'ordre de ces deux pièces 2 et 3 est interverti dans l'édition du *Wen-siuan* commentée par Li Chan. Cf. aussi Ting Fou-pao, *Ts'iuan Tsin che*, III, p. 324. Traduction allemande des trois pièces par E. von Zach, I, p. 507-509.]

Quatorze vers rimant en -ai.

No. 286 流離親友思
惆悵神不泰

	素	驂	佇	輻	軒
	玄	駟	驚	飛	蓋
5	哀	鳴	興	殞	宮
	迴	遲	悲	野	外
	魂	輿	寂	無	響
	但	見	冠	與	帶
	備	物	象	平	生
10	長	旌	誰	為	旆
	悲	風	鼓	行	軌
	傾	雲	結	流	藹
	振	策	指	靈	丘
	駕	言	從	此	逝

T.V. 1111

*Parmi des flots de larmes, parents et amis pensent à lui,
Et le regret trouble leur âme.*

Des chevaux blancs attendent le corbillard;

Un quadrigé noir fera voler le dais au galop.

5 *Au milieu des cris de douleur, on élève le palais du mort;*

*Autour de lui, jusque dans la campagne inculte, le triste
cortège reste à tourner.*

L'âme sur sa voiture reste tranquille et ne fait point de bruit;

On n'en voit rien que le bonnet et la ceinture.

Tout y est disposé comme pour la vie courante;

0 *Mais pour qui donc cette longue bannière?*

Sur la trace souffle un vent triste;

Les nuages s'abaissent, coulant en masses sombres.

On brandit le fouet pour arriver au tumulus sacré;

Avec cette équipée s'achève le départ.

- v. 7 Un char (ou un palanquin) spécial était réservé à l'âme du mort. D'après les commentaires, on y mettait ses vêtements, comme pour un départ en voyage.
- v. 9 D'après les commentaires, il s'agit de ces imitations en terre cuite (ou autre matière) d'objets de la vie courante dits *ming-k'i* 明器, «ustensiles de lumière» (sacralisés), qu'on enterrait avec le mort et que l'archéologie a restitués en si grand nombre.
- v. 10 La «bannière inscrite», *ming-tsing* 銘旌, qui portait le nom du défunt aux funérailles.
- v. 11 Au lieu de *kou*, frapper, «souffler sur» (le convoi funèbre), il y a une variante *houei* 徽, «arrêter» (?).
- v. 14 «Cette équipée»: au propre «équipage», le grand départ, *che*, synonyme de la mort.

Ce deuxième poème, comme on le voit, est absolument impersonnel. Et il en va de même évidemment du troisième, bien que celui-ci soit rédigé à la première personne: simple figure poétique. Ce dernier morceau a été traduit (à l'exception des vers 3-6) par Hightower dans son livre sur T'ao Ts'ien, qui le désigne comme le deuxième des *Wan-ko* de Lou Ki.

Douze distiques rimant en *-iěŋ* (ou *-an*, ou *-iwen*).

	重	阜	何	崔	嵬
	玄	廬	竄	其	間
	旁	薄	立	四	極
	穹	隆	放	蒼	天
5	側	聽	陰	溝	涌
	卧	觀	天	井	懸
	廣	宵	何	寥	廓
	大	暮	安	可	晨
	人	往	有	反	歲

10	我	行	無	歸	年
	昔	居	四	民	宅
	今	託	萬	鬼	隣
	昔	為	七	尺	軀
	今	成	灰	與	塵
15	金	玉	素	所	佩
	鴻	毛	今	不	振
	豐	肌	饗	螻	蟻
	妍	骸	永	夷	泯
	壽	堂	延	螭	魅
20	虛	無	自	相	賓
	螻	蟻	爾	何	怨
	螭	魅	我	何	親
	拊	心	痛	荼	毒
	永	歎	莫	為	陳

Toutes ces collines, qu'elles sont hautes!
Et cachées parmi elles, les huttes sombres...
Vaste est la terre jusqu'à ses quatre extrémités.
La voûte céleste abrite le firmament d'azur.
Penché, je tendrai l'oreille au jaillissement des canaux
souterrains.
Et je contemplerai, couché, le plafond suspendu du ciel.
Ô quel silence et quel désert dans ces vastes ténèbres!
Quand donc le grand soir pourrait-il redevenir matin?
Lorsqu'un vivant s'en est allé, il y a une année pour le retour;
Mais pour moi, une fois parti, plus jamais de retour.
Naguère j'habitais parmi le peuple des quatre clans;
Maintenant j'ai pour voisines les âmes des morts par
myriades.

*Naguère j'étais un corps haut de sept pieds ;
 Maintenant je suis devenu cendre et poussière.*
 15 *A ma ceinture je portais l'or et le jade ;
 Je ne puis soulever maintenant fût-ce une plume d'oie.
 Ma chair copieuse sert à nourrir les fourmis ;
 Ma gracieuse carcasse est à jamais défunte.
 Les goules qui s'inviteront dans ma salle de longévité*
 20 *N'y trouveront personne pour les traiter en hôtes.
 Fourmis, pourquoi m'en voulez-vous ?
 Goules, vous suis-je apparenté ?
 Je me presse le cœur de la main, tant je souffre ;
 Ce sont des soupirs sans fin, sans personne pour m'épancher.*

- v. 1 D'après le commentaire, il ne s'agit pas ici de tertre funéraire, mais de collines *kang-fou* 岡阜. Les cimetières se trouvaient souvent sur des hauteurs, qui dans la Chine ancienne n'étaient guère cultivées.
- v. 2 Ou « mystérieuses, obscures ». Il doit s'agir des cabanes qu'on élevait auprès des tombes.
- v. 4 Le ciel et la terre sont symboliquement présents dans les quatre parois et le plafond de la tombe (souterraine).
- v. 6 Il s'agit du mort. Dans le tombeau monumental du Premier Empereur des Ts'in, près de Si-ngan, les cours d'eau terrestres et la mer étaient représentés par des machines de mercure, et en haut étaient figurés « tous les signes du ciel » (*Che-ki*, VI; Chavannes, II, p. 194). J'ai traduit ici à la première personne, bien qu'elle ne soit pas spécifiée dans le texte; elle l'est un peu plus bas, aux vers 10 et suivants. Le futur n'est naturellement pas non plus exprimé en chinois: peut-être le présent serait-il préférable ici, car ce n'est sans doute pas de l'auteur lui-même qu'il s'agit, mais de l'homme en général.
- v. 7 Variante: dans les ténèbres de la fosse (*k'ouang* 壙).
- v. 11 Lettrés, agriculteurs, artisans, marchands.
- v. 18 Variante: apparence, mine (*tseu* 姿).
- v. 19 D'après le commentaire, il s'agit du sanctuaire où la parenté présentait des offrandes à l'âme du mort.

FOU LANG 符朗

Fou Lang (tseu Yuan-ta 元達) était un neveu de Fou Kien 符堅 (337-384), souverain entre 357 et 384 de la puissante dynastie des barbares sinisés qui occupa de 351 à 384 le nord de la Chine, avec sa capitale Tch'ang-ngan, sous le nom de Ts'in des Fou 符秦 ou de Ts'in Antérieurs 前秦, alors que régnaient dans le Sud, à Nankin, les Tsin dits Orientaux 東晉 (317-420). Fou Lang, excellent lettré, fit sous son oncle une bonne carrière administrative, notamment comme gouverneur du Ts'ing-tcheou 青州 au Chan-tong; il fut même fiefé baron de sous-préfecture. Mais bientôt le voici transfuge chez les Tsin, ennemis héréditaires de sa famille. Il leur offrit sa soumission entre les mains d'un des plus illustres personnages du régime de Nankin, le duc Sie Hiuan 謝玄 (343-388), vainqueur du Ts'in de Fou Kien à la célèbre bataille de la Fei 淝水 (383). Sie Hiuan était le grand-père de Sie Ling-yun 謝靈運 (385-433), le plus grand poète de son temps (cf. *infra*, p. 140), dont la parenté accueillit Fou Lang et lui fit partager la vie de luxe et de haute culture qui était alors celle des grandes familles émigrées dans le Sud. Nommé dignitaire à la cour des Tsin, il fréquenta des moines bouddhistes et devint un adepte du néo-taoïsme à la mode, ce qu'on appelait l'école de Lao-tseu et de Tchouang-tseu 老莊. Mais Fou Lang dut sa perte à un parent par alliance des Sie, un nommé Wang Kouo-pao 王國寶, réputé pour ses mauvaises mœurs qui le conduisirent au suicide. Ce personnage accusa Fou Lang d'arrogance et

s'arrangea pour le faire mettre à mort (*Tsin-chou*, Biographie de Fou Lang, CXIV, p. 2937). On rapporte qu'à l'approche du supplice il se montra imperturbable d'esprit comme de mine et composa le poème suivant (douze vers de cinq syllabes sur une rime en -i) :

四 大 起 何 因
 聚 散 無 窮 已
 既 過 一 生 中
 又 入 一 死 理
 冥 心 乘 和 暢
 未 覺 有 終 始
 如 何 箕 山 夫
 奄 焉 處 東 市
 曠 此 百 年 期
 遠 同 嵇 叔 子
 命 也 歸 自 天
 委 化 任 冥 紀

Les quatre grands éléments (qui constituent le corps et la matière), quelle est la cause qui les produit ?

Sans fin en ont été les conglomérations et les dissolutions.

S'étant trouvé fortuitement au cours d'une naissance,

Voici qu'on entre maintenant dans sa mort.

La pensée des ténèbres ne me procure que plaisir ;

Je n'ai point conscience qu'il y ait ni fin ni commencement.

Comment un homme [digne] du Mont du Van

Se trouve-t-il soudain condamné au Marché de l'Est ?

C'est bien de loin qu'en ce laps de cent ans
J'aurai ressemblé à maître Chou de Hi.
Le mandat de vie nous vient du Ciel;
Pour se soumettre à la Transformation, on s'en remet
aux ténébreux registres.

Les « quatre grands éléments » (*sseu-ta*, du sanscrit *mahābhūta*) sont la terre (solide), l'eau (liquide), le feu (chaleur) et le vent (mobile).

Le « Mont du Van » (*Ki-chan*), que l'on localise au Ho-nan, avait été dans l'antiquité légendaire le refuge de sages comme Hiu Yeou et Tch'ao-fou (le Père au Nid) du temps de Yao, et plus tard de Po Yi qui s'y était retiré.

Le « Marché de l'Est » (*tong-che*) était le site des exécutions capitales.

Maître Chou de Hi: le poète Hi K'ang 嵇康, *tseu Chou-ye* 叔夜 (223-262), victime lui aussi des intrigues d'un courtisan, qu'il supporta avec une équanimité exemplaire (cf. *supra*, p. 116).

La « Transformation » (*houa*) est un autre nom de la mort, d'inspiration taoïste. Les « ténébreux registres » sont ceux du monde souterrain des enfers, où sont inscrites les morts avec leurs dates.

T'AO TSIEN 陶潛

(365?-427)

Il y a dans l'œuvre de ce célèbre poète des Tsin Occidentaux et des Song, plus connu sous son appellation de Yuan-ming 淵明, à peu près contemporain de Sie Ling-yun (385-433, cf. *infra*, p. 140), qu'il ne semble du reste pas avoir connu, deux longues pièces qui se présentent plus ou moins comme des poèmes d'avant-mort : une « Imitation de Chanson à tirer » (*Ni Wan-ko che* 擬挽歌詩, tel est le titre dans l'édition des Song) et un « Texte de sacrifice à soi-même » (*Tseu-tsi wen* 自祭文).

La première de ces pièces est formée de trois morceaux, comprenant respectivement sept distiques pentasyllabiques rimant en *-iwok(uk)*, six rimant en *-ang* et neuf rimant en *-au* puis en *-a*. Seul le troisième est inclus dans le *Wen-siuan*, XXVIII, p. 36b-37a. Tous trois sont rédigés à la première personne ; mais M. Hightower, qui les a traduits et abondamment annotés (*Poetry of T'ao Ch'ien*, p. 248-249 et 252-254), remarque qu'il y parle de sa mort prématurée (早終), alors qu'il a vécu plus d'une soixantaine d'années ; il est vrai que toute mort peut être dite prématurée... D'autre part il se plaint de ne jamais avoir eu assez à boire de son vivant (但恨在世時, 飲酒不得足), ce qui ne convient pas mal à l'ivrognerie invétérée dont sa poésie donne tant de témoignages (plutôt exaspérants à mon goût). Le convoi funèbre est censé avoir eu lieu en octobre (au neuvième mois lunaire, soit à peu près octobre), de même que le sacrifice dont il est question dans l'autre pièce ; mais l'automne est

une saison du déclin de l'année qui en littérature se prête particulièrement à la mort et aux funérailles.

Je ne crois pas devoir traduire cette « Chanson à tirer » de T'ao Ts'ien, qui ressemble d'assez près à celle de Lou Ki (cf. *supra*, p. 124) et dont nous devons à M. Hightower une excellente version anglaise. En revanche le « Texte de sacrifice à soi-même », lui aussi traduit par le même savant, mais sans annotations (*ibid.*, p. 5-6), me semble mériter de figurer dans le présent recueil. C'est une pièce d'une trentaine de distiques, précédés d'une introduction en prose, et dont on trouvera le texte dans les œuvres du poète (*T'ao Yuan-ming che wen houei-p'ing*, édition annotée de l'Université de Pékin, 1961, p. 376-377. Voir sur cette édition Hightower, p. 8). Elle est datée de l'année même de sa mort, à l'occasion d'un banquet offert par ses amis aux approches de celle-ci. L'introduction est rédigée par les amis; le texte lui-même est à la première personne: c'est le poète qui parle, en trente-et-un distique tétrasyllabiques (mètre archaïque, usuel dans ce genre de textes) rimant en *-iĕn* (v. 1-24), puis en *-i* (v. 25-36), en *-uən* (*ən*, etc., v. 37-54), enfin en *-a* (v. 55-63), ces changements de rimes correspondant à des sections sémantiques. 歲惟丁卯，律中無射，天寒夜長，風氣蕭索。陶子將辭逆旅之館，永歸於本宅。故人懷其相悲，同祖行於今夕。羞以嘉蔬，薦以清酌。候顏已冥，聆音愈漠。嗚呼哀哉！

« L'année étant en *ting-mao* (427) et le mois en *wou-yi* (9^e lune, septembre-octobre) (1), lorsque le temps est froid et que les nuits sont longues, que le vent ulule et que les oies émigrent, que plantes et arbres sont jaunes et caducs, maître T'ao s'apprête à quitter son auberge de voyage pour à jamais faire retour à sa propre maison (2). Ses anciens amis, s'attristant de son chagrin, ce soir lui offrent ensemble un sacrifice pour son voyage (3); ils présentent des légumes de choix et

servent du vin clair. Ils observent son visage, qui déjà s'assombrît; ils écoutent sa voix, de plus en plus distante. *Wou-hou*, hélas!»

(1) La «chanson à tirer» de T'ao Yuan-ming est également datée du 9^e mois lunaire (de 427. Troisième pièce, vers 3-4: « Au 9^e mois, par une gelée sévère, on m'escortera dans la banlieue lointaine... »).

(2) *Pen-chö*, sa maison «originelle»: toujours la mort conçue comme un «retour».

souvent

(3) *Tsou* 祖 se dit d'un sacrifice offert au dieu des routes (*lou-chen* 路神, *tao-chen* 道神) avant un voyage. On dit aussi *tsou-chen* 祖神, *tsou-tao* 祖道.

	塊	大	茫	茫
	是	高	悠	悠
	物	萬	是	生
	人	為	余	得
5	人	為	自	余
	貧	之	逢	運
	罄	屢	單	瓢
	陳	冬	絺	綌
	汲	谷	含	歡
10	薪	負	行	歌
	門	柴	翳	翳
	晨	宵	事	我
	謝	代	春	秋
	園	中	有	務
15	耘	載	載	耘

迺育迺繁
 欣以素牘
 和以七絃
 冬曝其日
 20 夏濯其泉
 勤靡餘勞
 心有天常
 樂委分年
 以致百年

Qu'elle est vaste, la Grande Motte;

Le haut Ciel d'automne, qu'il est triste!

Ils ont fait naître les dix mille êtres;

Et moi, j'ai obtenu d'être homme.

5 Depuis que j'ai obtenu d'être homme,

J'ai eu pour sort la pauvreté.

Corbeille à riz et louche à vin bien souvent se sont trouvées

vides;

Et l'hiver j'ai dû m'accouttrer de puénaire mince et grossière.

Mais avec quel plaisir avide j'allais au vallon puiser l'eau!

10 Et, portant le bois sur mon dos, je chantonnais tout en

marchant.

Dans la pénombre de ma chaumière aux clôtures de ronces,

Le soir et le matin je vaquais à mes affaires.

Et, selon l'alternance des printemps et automnes,

Toujours j'avais à m'occuper dans mon jardin,

15 Portant de quoi sarcler les plantes et les buter de terre,

Tantôt plantant, tantôt soignant.

Je me délectais à la lecture de mes simples tablettes;

Je m'accordais dans l'harmonie de mes sept cordes.

Je me chauffais au soleil en hiver ;
 20 *Je me baignais dans la source en été.*
Tous mes travaux ne me donnaient pas trop de peine ;
Mon cœur restait toujours oisif et disponible.
J'étais content du lot que le Ciel m'avait alloué
Pour parvenir ainsi à mes cent ans.

- v. 3 Le Ciel et la Terre sont à l'origine des êtres vivants.
 v. 8 Fibres de *Pueraria hirsuta*, une sorte de chanvre sauvage.
 v. 17 Tablettes à écrire en bois de bambou, qui ont précédé l'usage du papier ; « simples » : non ornées, sans appareil calligraphique.
 v. 18 La cithare à sept cordes, instrument qui a toujours été en Chine celui des élites lettrées.
 v. 23 Sur la doctrine du lot (*fen*), voir p. 123.
 v. 24 Cent ans représentent traditionnellement l'âge maximal idéal que l'homme peut atteindre.

25 惟此百年
 夫人愛之
 懼彼無成
 愒日惜時
 存為世珍
 30 沒亦見思
 嗟我獨邁
 曾是異茲
 寵非己榮
 湮豈吾緇
 35 粹兀窮廬
 酣飲賦詩

- 5 Ces cent ans, cependant,
 Les gens en sont avares.
 Ils craignent tous de ne pouvoir les accomplir ;
 Ils s'attachent aux jours et regrettent le temps.
 S'ils sont, vivants, prisés dans le monde,
 0 Après leur mort, se disent-ils, on pensera aussi à eux.
 Eh ! ma démarche à moi fut différente ;
 Elle ne fut point comme la leur.
 Je n'ai point tiré gloire de la faveur du monde ;
 Ni ne me suis laissé noircir par son contact.
 5 J'ai vécu seul dans ma chaumière misérable,
 Buvant mon saouùl, faisant des vers.

v.28 En chinois comme en français, « regretter » (si) peut prendre le sens de thésauriser avarement.

v.34 Expression tirée du *Louen-yu*, XVII, 7 (Couvreur, p. 264): un objet vraiment blanc ne se noircit point lorsqu'on le plonge dans un liquide noir.

	識	運	知	命
	疇	能	罔	眷
	余	今	斯	化
40	可	以	無	恨
	壽	涉	百	齡
	身	慕	肥	遯
	從	老	得	終
	奚	所	復	戀
45	寒	暑	逾	邁
	亡	既	異	存
	外	姻	晨	來
	良	友	宵	奔

50 葬 之 中 野
 以 安 其 魂
 窳 窳 我 行
 蕭 蕭 墓 門
 奢 恥 宋 臣
 儉 笑 王 孫

Qui donc, connaissant le destin et le mandat de vie,
 Pourrait ne pas être attaché aux siens ?
 Mais maintenant, cette transformation,
 40 Je puis vraiment ne m'en point affecter.
 Mon âge avance vers les cent ans ;
 Je n'ai jamais aimé que la retraite.
 Par la vieillesse j'atteins ma fin ;
 A quoi m'attacherais-je encore ?
 45 Le froid, le chaud vont de l'avant sans cesse ;
 Déjà le mort diffère du vivant.
 Les parents par alliance s'en viendront le matin ;
 Et le soir accourront les bons amis.
 On m'ensevelira dans la campagne inculte,
 50 Pour assurer le repos de mon âme.
 Morne sera la marche de mon convoi ;
 Un vent froid sifflera sur la porte du tombeau.
 Honteuse serait la prodigalité du ministre de Song ;
 Mais ridicule la parcimonie du petit-fils de prince.

v. 37 La brièveté de la vie dont l'homme est mandaté par le Ciel.

v. 49 Ni la première personne ni le futur ne sont spécifiés dans le texte.

v. 50 De son âme, dit le texte (*k'i houen*).

v. 54 Allusion à deux personnages de l'Antiquité dont l'un se distingua par la prodigalité de ses frais funéraires (il consacra trois années à la préparation de son cercueil de pierre), l'autre par sa parcimonie (il se fit enterrer tout nu) ; cf. Hightower, p. 6.

55 廓兮已滅
 慨然已遐
 不封不樹
 日月遂過
 匪貴前譽
 60 孰重後歌
 人生實難
 死如之何
 嗚呼哀哉

Déjà tout est détruit et vide ;

Et toute récrimination s'éloigne.

Point de tertre pour moi, point d'arbre sur le tertre ;

Qu'on laisse donc passer le soleil et la lune !

Je n'ai point, jusqu'ici, attaché de prix aux louanges ;

Pourquoi, après ma mort, tiendrais-je aux chants d'éloge ?

Difficile est en vérité la vie de l'homme ;

Qu'en est-il alors de la mort ?

Wou-hou, hélas !

v. 58 Ou : les jours et les mois. Qu'on laisse le temps faire son œuvre !

SIE LING-YUN 謝靈運

(385-433)

On l'appelait Sie K'ang-lo 謝康樂, du titre nobiliaire de K'ang-lo kong 康樂公, «Duc Heureux», qu'il avait hérité de son grand-père Sie Hiuan 玄, lequel l'avait reçu après sa victoire en 383, à la bataille de la Fei 淝水, sur les envahisseurs barbares des Ts'in (313-376) venus menacer, après Nankin, la capitale de la dynastie légitime des Tsin Orientaux (317-420).

Né d'une famille de haute noblesse, à une époque de régime essentiellement aristocratique, qui avait émigré du Nord à la suite du sac de Lo-yang par les Hiong-nou en 311 et s'était installée dans un grand domaine rural du Tchö-kiang actuel, à Che-ning, 始寧, dans les environs de K'ouei-ki, le Chao-hing actuel, site dont Sie Ling-yun a célébré «les monts et les eaux» dans les plus beaux poèmes qu'on ait écrits en Chine à l'époque médiévale (entre les Han et les T'ang, III^e-VII^e s.). Sa carrière fut essentiellement tragique; il ne cessa d'être déchiré entre son allégeance profonde aux Tsin et la tentation de se rallier au parti de Lieou Yu, un ambitieux d'origine plébéienne qui fonda la dynastie des Song (420-478). Sie Ling-yun se trouva mêlé aux intrigues politiques de son temps, tout en rêvant d'y échapper pour faire retraite dans la nature. Sa carrière fut un perpétuel conflit entre son loyalisme à l'égard de la dynastie à laquelle avaient appartenu ses ancêtres et son ambition de servir l'État sous un nouveau régime, conflit qui n'a cessé de tourmenter les élites chinoises lors des changements de dynasties, comme l'ont fait chez

nous les révolutions politiques. Peu avant sa mort, en 430, la cour des Song, qui avait toutes raisons de se méfier de sa fidélité, le relégua dans un poste de préfet provincial où il se signala par son incurie et ses extravagances. Les autorités locales le dénoncèrent au pouvoir central, qui dépêcha un émissaire pour l'arrêter : ce fut le poète qui arrêta l'émissaire et prit le large en levant des troupes. C'est alors qu'il improvisa le quatrain véritablement suicidaire qui mérite d'être cité ici, car il équivalait à une préméditation irrémédiable de sa propre mort :

韓 亡 子 房 奮
 秦 帝 魯 連 恥
 本 自 江 海 人
 忠 義 感 君 子

Lorsque Han fut perdu, Tseu-fang se souleva ;

Si Ts'in avait régné, Lou-lien aurait eu honte.

Je ne suis qu'un ^{homme} flâneur des fleuves et des mers ;

Mais tout gentilhomme est sensible au loyalisme et à

l'honneur.

Cf. *Song-chou*, LXVII, p. 1777 ; *Nan-che*, XIX, p. 541 ; Houang Tsie, *Sie K'ang-lo che tchou*, p. 114 ; trad. Frodsham, I, p. 76 ; ma traduction : *Choix d'études sinologiques*, p. 351.

v. 1 Tseu-fang était l'appellation de Tchang Leang 張良, mort vers 187 av. J.-C. ; originaire du royaume de Han, où ses ancêtres avaient occupé héréditairement une haute situation, comme ceux de Sie Ling-yun dans leur commanderie du Nord avant l'émigration dans le Sud, il conçut le projet d'assassiner l'« empereur » des Ts'in pour venger les rois de Han. L'affaire échoua ; il s'enfuit et vécut sous un faux nom. Par la suite il se rallia à Lieou Pang, qu'il

- aida à fonder la dynastie des Han en 207 av. J.-C., et qui lui conféra un marquisat. Cf. *Che-ki*, VII-VIII, Chavannes, II, p. 275 sq.; biographie *Han-chou*, LV; Watson, *Records*, p. 134 sq.
- v. 2 Lou-lien, *alias* Lou Tchong-lien 魯仲連, originaire de Ts'i, prit lui aussi parti contre le roi de Ts'in, déclarant que si celui-ci devenait empereur (*ti* 帝) il se retirerait dans la Mer orientale pour y mourir, ce qu'il fit après l'avènement de Ts'in Che houang-ti en 221 (voir sa biographie dans le *Che-ki*, LXXXIII, p. 2459).
- v. 3 Expression tirée du *Tchouang-tseu*, XV (éd. Harvard-Yenching, p. 40, l. 4) où elle s'applique aux gens qui — tel Sie Ling-yun dans son poste de préfet — «se retirent du monde» pour vivre dans l'oisiveté et l'inactivité (cf. aussi XXVIII, p. 79, l. 56).
- v. 4 Pour 忠義, il y a une variante 志義 (Frodsham, II, p. 73, n. 56). Pour le dernier vers, Houang Tsie cite deux vers de Ts'ao Tche 曹植, le grand poète des Wei (192-232): 功名不可為, 忠義我所安. «Je ne saurais rien faire pour le mérite ou pour la gloire; c'est dans le loyalisme et le sens de l'honneur que je trouve ma paix»; le commentaire de ces vers par Li Chan des T'ang note que le loyalisme intégral consiste à mourir pour son souverain et que le sens de l'honneur doit l'emporter sur l'attachement à la vie.

Cette terrible explosion s'exprime par le détour d'allusions historiques auxquelles les Chinois ne manquent jamais de se référer pour justifier leurs décisions les plus graves. Le loyalisme qu'il invoque, c'est celui qu'il avait toujours gardé au cœur, il l'avoue enfin, à l'égard de la dynastie déchue des Tsin; les personnages des deux premiers vers s'étaient refusés à reconnaître l'usurpateur des Ts'in. Le gouvernement des Song se voyait ainsi taxé d'usurpation: le délit de rébellion était patent. Il eut pour effet la déportation de Sie Ling-yun dans le Far West, «au-delà des passes», où il fut en 433 décapité (c'était une pénalité particulièrement grave) sur le marché public de Canton. Avant sa mort, selon l'usage, il composa un poème dont le texte, en corrigeant quelques fautes, peut se rendre ainsi:

		臨	終	詩	
	龔	勝	無	遺	生
	李	業	有	窮	盡
	嵇	叟	理	既	迫
	霍	子	命	亦	殞
5	悽	悽	陵	霜	柏
	納	納	衝	風	菌
	解	迨	竟	幾	何
	修	短	非	所	愍
9	恨	我	君	子	志
	不	得	巖	上	泯
	送	心	正	覺	前
	斯	痛	久	已	忍
13	唯	願	乘	來	生
	怨	親	同	心	朕

Trois quatrains pentasyllabiques suivis d'un distique, structure fréquente chez Sie Ling-yun; rimes en -*ĕn* (-*iĕn*) au ton montant. Texte dans *Song-chou* (SC), LXVII, p. 1777; *Nanche* (NC), XIX, p. 541 (1^{er} quatrain seul); *Kouang hong-ming tsi* (KH), *Taishō*, no. 2103, XXX, p. 356a; nombreuses variantes. N'est pas dans le *Wen-siuan*. Commentaire de Houang Tsie, *Sie K'ang-lo che tchou*, Pékin, 1958, p. 115-116; trad. de B. Mather, «The Landscape Buddhism of the Fifth-Century Poet Hsieh Ling-yün», *JAS*, XVIII, 1, 1958, p. 73; trad. de Frodsham, *The Murmuring Stream*, Kuala Lumpur, 1967, I, p. 78-79; trad. partielle de H.C. Chang dans *Chinese Literature*, 2, «Nature Poetry», 1977, p. 43; ma

traduction dans *Annuaire du Collège de France, 1964 (Choix d'études sinologiques, p. 352)*.

- v. 1 遺, SC et NC 餘.
v. 2 季, KH 季; 窮, SC et NC 終.
v. 3 叟, SC et NC 公.
v. 4 子, SC 生.
v. 5 悽, KH 萋; 凌, KH 後 (var. éd. Ming 陵); 柏, SC 葉.
v. 6 衲衲, SC 網網 (fautif pour 惘惘, «désemparé»?); 街, KH var. 街.
v. 7 幾何, sic SC et var. indiquée dans KH éd. Ming; KH trois éd. 無時; KH 既時.
v. 8 慙, KH var. 慙, fautif.
v. 9 - 12 Dans SC les distiques 9-10 et 11-12 sont intervertis.
v.10 得, SC 復; 上, Houang Tsie relève une variante 下.
L'expression 巖下, «au pied d'une falaise», se retrouve dans d'autres poèmes de Sie Ling-yun (Morohashi, no. 3723d; Yen K'o-kiun, *Ts'iu'an Song wen*, XXXIII, p. 3a-b), mais on ne voit pas qu'il y ait là une justification pour une telle variante. *Min* 泯, «détruire, disparaître», doit être fautif pour *min* 珉, «belle pierre dure» (Morohashi, no. 20916; cf. *tcheng-min* 貞珉 «stèle, 11142c), qui s'écrit aussi 璣 (*ibid.*, 21104), 砥 (24163), 磻 (24322), etc.; cf. aussi 剗, défini par 削, «racler, couper».
v. 11 正, SC 自.
v. 13-14 Ce distique manque dans SC.

*Tel Kong Cheng, il ne me reste plus de vie;
Tel Li Ye, me voici acculé à la fin.
Hi l'ancien a été victime de la justice;
Et maître Houo fut lui aussi sacrifié.*

political
poet.
literary
hermit

- 5 *Piteux est le cyprès que le givre a mordu;
Défait, le mousseron que l'orage a frappé.
L'existence, après tout, combien donc dure-t-elle?
Ce n'est pas sa brièveté qui me désole.*

Mon grief, c'est que mon idéal de gentilhomme
Ne puisse être gravé au pied d'une falaise.
Congédier mon esprit avant l'éveil suprême,
C'est là ce qui depuis longtemps m'a tourmenté.

Voici mon vœu : c'est que, dans la vie à venir,
Amis et ennemis aient même cœur.

v. 1 «Kong Cheng» : comme dans le quatrain lors de son arrestation, il invoque des précédents illustres. Kong Cheng, qui vécut de 79 av. J.-C. à 9 ap. J.-C, avait servi les Han, lorsqu'il se vit offrir un poste de ministre par Wang Mang, qui usurpa leur trône de 7 à 22 ap. J.-C. Il dit alors à ses familiers : « J'ai reçu de grandes faveurs de la maison des Han, et je n'ai pas de quoi l'en rétribuer. Cette année je suis vieux (il avait quatre-vingts ans) ; je puis entrer sous terre entre le matin et le soir. Serait-il décent que ma seule personne servît deux familles (*eul sing* = 二姓) ? Et si là en bas je voyais mon ancien souverain ! » Et il ordonna qu'on lui fit des funérailles avec un cercueil et un suaire ; que celui-ci enveloppât bien son corps, et que le cercueil entourât bien le suaire ; qu'on ne remuât pas sa tombe (après sa mort), comme le voulait la coutume, pour planter un (ou des) cyprès ou construire une chapelle ! Ce qu'ayant dit, il n'ouvrit plus la bouche pour boire ni manger ; au bout de quatorze jours accomplis, il mourut (d'inanition) » (Biographie, *Han-chou*, LXXII, p. 3085).

v. 2 Li Ye fut, lui aussi, une victime de Wang Mang, qu'il refusa de servir. L'usurpateur l'avait nommé contrôleur de l'alcool (chargé de contrôler la vente de l'alcool pour le compte de l'État, fonction créée par Wang Mang) ; il refusa ce poste sous prétexte de maladie, puis se cacha dans des vallées de montagne, faisant disparaître toute trace de son nom. A la fin du règne de Wang Mang, Kong-souen Chou 公孫述 (mort en 36 ap. J.-C), gouverneur du Sseu-tch'ouan, s'y proclama empereur de Chou et, comme il avait entendu parler de Li Ye, il le convoqua et voulut le nommer docteur (*po-che*) ; Li Ye refusa, invoquant de nouveau la maladie. Au bout de quelques années, humilié de ce refus, Kong-souen Chou lui envoya un délégué chargé de lui offrir un titre nobiliaire s'il consentait à répondre à son appel, ou du vin empoisonné s'il

continuait à refuser. Li Ye invoqua des principes confucéens (*Louen-yu*, VIII, 13, XIV, 13 et XVII, 7) pour ne pas servir un homme immoral, et but le poison.

v. 3 Il doit s'agir du grand écrivain des Tsin, Hi K'ang 康 (223-262 ; cf. *supra*, p. 116) qui fut en effet condamné à mort par la justice (*li*, sens juridique ; le juge se disait *ta-li* 大理 à l'époque) du régime des Sseu-ma ; ou encore, selon le commentaire de Houang Tsie (p. 116, n. 4), de son fils Hi Chao 紹 (253-304), qui servit le premier souverain des Tsin Occidentaux, Wou-ti (265-290), puis son successeur Houei-ti (290-306), auquel il sauva la vie lors d'une bataille contre des rebelles ; il aurait dit à cette occasion (*Tsin-chou*, LXXXIX, p. 2300) que, lorsque l'empereur participe personnellement à une campagne corrective (*tcheng* 征), la raison (*li*) veut qu'il ne participe pas aux batailles (理必有征無戰). Cet emploi du mot *li* ne semble pas justifier l'application du vers de Sie Ling-yun à Hi Chao plutôt qu'à son père Hi K'ang, beaucoup plus connu (en particulier de Sie Ling-yun). Je traduis « victime de la justice » plutôt que « du juge », parce que *li* fait parallèle avec *ming*, « la vie, le destin ».

v. 4 Houo Yuan 霍原 vécut, lui aussi, sous le règne de Houei-ti des Tsin Occidentaux (290-306). Il résida plusieurs années dans la montagne, où il eut de nombreux disciples. Pendant l'ère Yuan-k'ang (291-300) eut lieu un complot de Wang Tsiun 王浚 avec l'impératrice Kia 賈后, qui fit tuer par un eunuque le prince héritier Sseu-ma Yi 司馬懿, fils aîné de l'empereur par une première femme. Wang Tsiun, marié à une femme barbare (*Sien-pi*), devint un puissant généralissime. Il voulut mettre Houo Yuan dans son jeu ; mais celui-ci ne répondit pas, ce qui indisposa l'intrigant. Des bandits du Leao-tong (Mandchourie) voulurent eux aussi enlever Houo Yuan pour en faire leur souverain. L'affaire échoua également. A l'époque circula ce slogan :

Où donc se trouve le Fils du Ciel ?

Tout près, dans un champ de haricots.

C'était un jeu de mots sur le mot *houo* 藿, qui signifie des pousses de haricots. Wang Tsiun arrêta Houo Yuan et le fit décapiter (*Tsin-chou*, XCIV, p. 2435). En somme, dans ce cas encore, il s'agit d'un solitaire qui se refuse à servir un prétendant à l'usurpation.

v. 5 - 6 « Le cyprès » (*po*) me paraît préférable à la variante « la

feuille» (*ye*), parce que cet arbre fait parallèle avec «le mousseron» (*kiun*) du vers suivant. Le cyprès représente en principe l'arbre «toujours vert» qui résiste à l'hiver, mais que parfois le gel peut attaquer (*ling*, écrit 陵 ou 凌, «violer, endommager»). Le mousseron d'un matin «qui ne connaît pas (à la fois) le dernier et le premier jour du mois» (朝菌不知晦朔, *Tchouang-tseu*, I, éd. Harvard-Yenching, p. 1, l. 10-11; ou encore *Lie-tseu*, V, éd. Sseu-pou ts'ong-k'an, V, 2b: 有菌芝者, 生於朝死於晦, «qui naît le matin et meurt le soir») est le type même de ce qui ne dure pas.

- v. 8 «Sa brièveté»: plus littéralement «sa durée» («longueur et brièveté»).
- v. 9 Le *Yi-king* (*Siang* de l'hexagramme 47) définit le gentilhomme (l'homme supérieur) comme allant jusqu'à sacrifier sa vie pour atteindre son idéal, 君子以致命遂志.
- v. 10 Var. «au pied d'une falaise». La population de Che-ning, où se trouvait la propriété familiale des Sie, avait incisé sur un rocher poli trois grands caractères glorifiant le triomphe de Sie Hiuan, grand-père de Sie Ling-yun, lorsqu'il rentra au pays après sa victoire à la bataille de la Fei en 383 (cf. *Chouei-king tchou* et son commentaire, cités dans *Tsin-chou kiao-tchou*, LXXIX, 25a, 5-6). Le poète vénérât la mémoire de l'illustre général, ainsi qu'en témoignent ses écrits (Frodsham, I, p. 112-113; II, p. 103, etc.).
- v. 11 Ardent bouddhiste et «subitiste» convaincu, Sie Ling-yun se rongeaît de n'avoir pu réaliser de son vivant l'état d'«Éveillé parfait» (*Samyak-sambuddhā*).
- v. 13 - 14 Ce distique final, comme Sie Ling-yun aimait à en ajouter un après une suite de quatrains, manque dans le *Song-chou*, sans doute choqué d'une telle profession de foi en l'égalité de tous les êtres, leur «identité» foncière (*p'ing-teng* 平等, *samatā*: «sameness») et la vanité de leurs conflits. — Le dernier mot, *tchen*, peut s'entendre au sens de «placés sous le signe» (*tchao* 兆) d'un même cœur.

Hiuan
Hiuan

FAN YE 范曄

(398-445)

*[La notice liminaire n'a pas été rédigée. Fan Ye, *tseu Weitsong* 蔚宗, est surtout connu comme l'auteur d'un *Heou-Han-chou* (Histoire des Han Postérieurs) compilé à partir d'ouvrages antérieurs, qui devait être classé sous les Ts'ing comme une des Vingt-quatre Histoires. Il fut exécuté sur la place du marché lorsque eut été découvert un complot auquel il avait participé. Il avait composé dans sa prison le poème suivant (*Song-chou*, LXIX, p. 1827; *Nan-che*, XXXIII, p. 852; *Ting Fou-pao*, *Ts'iuan Song che*, V, p. 712).]

	禍	福	本	無	兆
	性	命	歸	有	極
	必	至	定	前	期
	誰	能	延	一	息
5	在	生	已	可	知
	來	緣	懂	無	識
	好	醜	共	一	丘
	何	足	異	枉	直
	豈	論	東	陵	上
10.	寧	辨	首	山	側
	雖	無	絺	生	琴

庶同夏侯色
 寄言生存子
 此路行復卽

Imprévisibles sont le malheur et le bonheur ;

*Mais pour s'en retourner il y a un point ultime à notre
 destin de vie.*

On parvient fatalement au terme fixé d'avance ;

Qui donc pourrait le différer d'un souffle ?

Ce que nous avons vécu, déjà nous le savons ;

Mais nos conditions futures nous sont, elles, inconnaisables.

Le bon et le mauvais finissent sur un même tertre ;

A quoi bon distinguer entre perversion et rectitude ?

Pourquoi discuter du brigand enseveli sur la Colline de l'Est ?

*Diffère-t-il de l'homme de bien mort près du Mont de la
 Tête ?*

Je ne saurais prétendre à la cithare de Hi K'ang ;

Mais j'aspire à faire bonne mine comme le fit Hia-heou.

Je vous le dis, enfants, vous qui resterez en vie :

Cette route, vous devrez l'aborder à votre tour.

v. 2 « S'en retourner », *kouei* : mourir.

v. 3 « Le terme fixé » : en lisant *ts'ien ting* pour *ting ts'ien*.

v. 9 Le « brigand enseveli sur la Colline de l'Est » est Tche-le-Brigand (Tao Tche 盜頭), enseveli sur la Colline de l'Est (Tong ling) que l'on situe au Hou-nan, près du lac Tong-t'ing ; l'« homme de bien » (*kiun-tseu*, le gentilhomme) est Po Yi 伯夷, modèle d'intégrité et de désintéressement, qui céda la place à son frère Chou Ts'i 叔齊 et se retira avec lui lors de l'avènement des Tcheou sur le mont Cheou-chan (ou Çheou-yang chan 首陽山), où ils se laissèrent mourir d'inanition par fidélité à la dynastie des Chang — on a proposé pour cette montagne toutes sortes de localisations. Po Yi et Tao Tche font l'objet d'un paragraphe du *Tchouang-tseu* (VIII, trad. Wiegier, p. 271 ; Watson, p. 102), où ils

sont cités comme exemples de personnages ayant sacrifié leur vie l'un à la vertu confucianiste de bienveillance et au sens du devoir (*jen-yi*), l'autre à l'appât du gain; le vulgaire voit en eux un homme de bien (*kiun-tseu*) et un homme de rien (*siao-jen*), alors qu'en réalité ils ont attenté l'un comme l'autre à la vie et à la nature innée (*ts'an-cheng souen-sing* 殘生損性), ce qui les met sur le même pied aux yeux de Tchouang-tseu (et ici de Fan Ye).

- v. 11 « La cithare de Hi K'ang »: le célèbre poète de ce nom (233-262) serait allé à son exécution en jouant de la cithare. Cf. *supra*, p. 117.
- v. 12 « La mine de Hia-heou »: il doit s'agir de Hia-heou Hiuan 玄 (209-254), qui après une brillante carrière sous les Wei des Trois Royaumes (dynastie des Ts'ao, 220-264) fut impliqué dans un complot contre Sseu-ma Yi 司馬懿 et condamné à mort avec tout son clan.

KIANG TCHE-YUAN 江智淵

(418-463)

(Graphie du *Song-chou*, LXI, p. 1609; le *Nan-che*, XXXVI, p. 947, écrit Kiang Tche-chen 深.)

Excellent lettré, fort bien vu de l'empereur Hiao-wou des Lieou-Song, qui régna de 454 à 464. Mais celui-ci le prit en grippe pour avoir critiqué un titre posthume qu'il avait conféré à sa concubine Yin-fei 殷妃. Kiang Tche-yuan en mourut de chagrin. Il laissait une collection littéraire en 10 *kiuan*, où se trouvait une «Chanson à tirer pour l'insigne concubine, Siuan» 宣貴妃挽歌, destinée à être chantée par ceux qui «tireraient» (*wan*) son corbillard jusqu'au tombeau, et que reproduit le recueil de Ting Fou-pao (*Ts'iuan Song che*, V, p. 723).

桂槿來塵寂
筵俎竟虛存
雲松方靄露
風草已聲原

Robe et linceul gisent dans la poussière;

Nattes et escabeaux pour finir restent vides.

Les pins dans les nuages sont mouillés de bruine;

Les herbes sous le vent bruissent par la plaine.

Traduction hasardeuse. Les nattes et les escabeaux sont ce qui sert dans les banquets à s'asseoir et à poser les plats. — « L'insigne concubine »: *Kouei-fei*, titre hiérarchique créé au V^e siècle par l'empereur Hiao-wou lui-même pour la première d'entre les concubines, classée immédiatement après l'impératrice.

KOU HOUAN 顧歡

(420-483)

Kou Houan (tseu King-yi 景怡 et Yuan-p'ing 元平) était originaire de Yen-kouan dans la commanderie de Wou 吳郡鹽官 (l'actuel Hai-ning 海寧 au Tchö-kiang); né d'une famille pauvre, dont il était le seul à aimer l'étude, il écoutait les leçons de l'école en s'appuyant derrière le mur. Il vécut surtout dans la retraite, attirant les élèves. Il se rattachait au mouvement philosophique et religieux à la fois taoïque et bouddhique de son temps, et discutait les «trois doctrines» (confucianisme, taoïsme, bouddhisme). Il mourut sur une montagne de sa région d'origine, le Tchö-kiang. On prétend que son cadavre s'était transformé en immortel à la manière taoïste. Son *Yi-Hia louen* 夷夏論, «Traité des Barbares et de la Chine», touche notamment à la légende de la conversion des barbares par Lao-tseu (cf. E. Zürcher, *The Buddhist Conquest of China*, 1959, p. 301, 305, 405), qui tendait à faire du bouddhisme une religion d'origine chinoise. Son poème d'avant-mort est cité dans sa biographie du *Nan-che*, LXXV, p. 1880, où il est rapporté qu'il fixa lui-même le jour de sa mort et le moment de ses funérailles; deux vers en sont cités dans sa biographie du *Nan-Ts'i-chou*, LIV, p. 930. C'est une pièce de douze vers pentasyllabiques, rimant en -a.

五塗無恒宅
三清有常舍

精氣因天行
 游魂隨物化
 5 鵬鷗適大海
 蜩鳩之桑柘
 達生任去留
 善死均日夜
 委命安所乘
 10 何方不可駕
 翹心企前覺
 融然從此謝

*Sur les cinq routes il n'est point de maison permanente ;
 Mais les Trois Purs ont des demeures éternelles.*

Les énergies génératrices agissent selon le Ciel ;

Les âmes errantes se transforment suivant les êtres.

5 *Le Phénix et le Léviathan gagnent la grande mer ;*

La cigale et la tourterelle n'arrivent qu'au mûrier.

*Qui a pénétré le sens de la vie est prêt à repartir comme à
 rester.*

Pour qui sait bien mourir, le jour et la nuit se valent.

Pour lui confier notre destin de vie, sur quel véhicule compter ?

10 *Où donc ne peut nous mener l'équipage ?*

Elevons nos cœurs vers ceux qui nous ont précédés }

Et quittons ce bas monde avec sérénité.

v. 1 « Les cinq routes » : il doit s'agir des grandes chaussées qui sillonnent l'empire dans les cinq directions.

v. 2 « Les Trois Purs » (*San-ts'ing*) : le Pur de Jade (*Yu-ts'ing*), le Pur suprême (*Chang-ts'ing*) et le Grand Pur (*T'ai-ts'ing*) sont trois grandes divinités du panthéon taoïque.

v. 3 « Les énergies génératrices » (*tsing-k'i*) : expression de l'Appendice

du *Yi-king*, où elle est commentée comme désignant les énergies cosmiques qui produisent tous les êtres (氤氳積聚而為萬物也).

- v. 4 « Les âmes errantes »: les âmes des morts se réincarnent en êtres vivants selon leurs catégories.
- v. 5 « Le Phénix et le Léviathan... la cigale et la tourterelle... »: allusion au célèbre apologue de Tchouang-tseu (le seul passage de ce chef-d'œuvre qu'ait jamais cité le président Mao); il y en a deux variantes, illustrant toutes deux la différence des êtres soit gigantesques soit minuscules; l'idée est ici que l'on peut naître aussi bien dans l'une que dans l'autre de ces conditions.
- v. 7 « Qui a pénétré le sens de la vie »: *ta-cheng*, titre du chapitre XIX du *Tchouang-tseu* (Wieger, p. 355, dont j'adopte la traduction; Watson, p. 197, rend le terme par « mastering life »).
- v. 8 « Qui sait bien mourir » (*chan sseu*): qui excelle à mourir; l'expression s'applique dans le Commentaire de Kou-leang (8^e année de Tchouang, 686 av. J.-C.; cf. Morohashi, p. 2158b) aux soldats qui savent mourir dignement à la guerre, sans fuir devant le danger.
- v. 9 « Sur quel véhicule compter? »: le mot *tch'eng*, « compter sur, tirer avantage, profiter de... », signifie au propre un véhicule, traduction que j'adopte ici (peut-être à tort) en raison du vers suivant où il est question d'un équipage (*kia*) qui mène les morts à des destinations imprévisibles.
- v. 11 « Ceux qui nous ont précédés »: *ts'ien-kiao*, synonyme de *sien-kiao* 先覺, « ceux qui se sont éveillés avant nous », les sages d'autrefois; cf. Mencius (Legge, p. 239 et 246): « Que ceux qui se sont éveillés d'abord éveillent ceux qui s'éveilleront ensuite. » L'expression a passé dans le vocabulaire bouddhique.
- v. 12 *Sie*, « remercier », se dit de prendre congé, quitter. — *Jong-jan*, cf. *jong-jong*, impressif de la sérénité.

SIAO TSEU-LOUEN 蕭子倫

(479-494)

Prince de Pa-ling 巴陵王 (au Hou-nan): troisième fils de Siao Tsö 蕭蹟; celui-ci était devenu de 483 à 493 l'empereur Wou-ti 武帝 de la dynastie des Ts'i, qui régna à Nankin de 479 à 501. Dès l'ère Yong-ming (483-493), Siao Tseu-louen était préfet (*t'ai-cheou* 太守) et général. A la mort de son père, en 493, celui-ci eut pour successeur l'aîné de ses petits-fils, Siao Tchao-ye 昭業 prince de Yu-lin 鬱林王; mais il n'avait pas régné une année qu'il fut déposé et mis à mort par Siao Louan 鸞 un neveu du fondateur de la dynastie, qui monta sur le trône et fut l'empereur Ming-ti 明帝 (r. 494-498). Celui-ci était de nature méfiante et jalouse: il fit mettre à mort presque tous les fils des deux premiers empereurs, Kao-ti 高帝 (r. 478-482) et Wou-ti (r. 483-493). C'est le grand secrétaire impérial (*tchong-chou chö-jen* 中書舍人) Jou Fa-leang 茹法亮 qui fut chargé de faire exécuter Siao Tseu-louen; celui-ci n'avait pas quinze ans (seize *souei*). A l'arrivée du délégué impérial, Siao Tseu-louen rectifia son habillement, se coiffa et sortit pour recevoir le décret de condamnation. Il cita alors ces paroles de Confucius (*Louen-yu*, VIII, 4; Couvreur, p. 155): «Quand l'oiseau va mourir, son chant est plaintif; mais quand l'homme va mourir, ce qu'il dit est excellent»: les mourants sont de bon conseil. Et il rappela au délégué ce qui était arrivé aux personnages qui avaient participé à la révolution de palais qui avait mis fin à la dynastie Lieou des Han (*Nan-Ts'i-chou*, XL, p. 712). Sur la révolution de palais des Siao, cf. Franke, *Geschichte des chinesischen Reiches*, II, p. 159; *Nan-Ts'i-chou*, IV et XL; *Nan-che*, V.

T'O-PA TSEU-YEOU 拓拔子攸

(† 531)

權去生道促
憂來死路長
懷恨出國門
含悲入鬼鄉
隧門一時開
幽庭豈復光
思鳥吟青松
哀風吹白楊
昔來聞死苦
何言身自當

*Le pouvoir m'a quitté, le chemin de la vie se fait pour moi
pressant;*

L'affliction s'en vient, longue est la route de la mort.

Ulcéré de dépit, je suis sorti de ma porte royale;

Recru de chagrin, je vais entrer dans la contrée des mânes.

Une fois fermée la porte du tunnel funéraire,

*Comment la lumière du jour reviendrait-elle en la cour
ténébreuse?*

Un oiseau pensif chantonne sur le pin vert;

Un vent plaintif souffle dans le blanc peuplier.

*Dès longtemps j'entendais parler des transes de la mort ;
Que dire lorsqu'il faut soi-même la subir en son corps ?*

Dix vers pentasyllabiques sur la rime -ang.

Les T'o-pa (Tabgač) étaient une tribu barbare qui fonda dans le Nord un puissant empire (386-534) peu à peu fortement sinisé, avec dès 495 son centre dans la vieille capitale impériale de Lo-yang. La fin de cette dynastie, dite des Wei T'o-pa ou des Wei du Nord fut marquée de querelles et de rébellions, ainsi que d'intrigues de cour dues aux impératrices. Un des derniers empereurs fut Hiao-tchouang-ti 孝莊帝, né T'o-pa Tseu-yeou, dont le règne fut de deux ans à peine (528-530). Il fut arrêté et destitué par un rebelle, lui aussi d'origine barbare, Eul-tchou Tchao 爾朱兆, qui le mit aux fers en plein hiver à l'étage d'une des portes du grand monastère bouddhique de Lo-yang, le Yong-ning sseu 永寧寺, lui refusant même l'aumône d'une cape pour tenir sa tête au chaud, puis le transférant à Tsin-yang (actuellement T'ai-yuan, au Chan-si) où il l'étrangla de ses propres mains dans un autre monastère bouddhique — avant d'être condamné à son tour à s'étrangler lui-même. Un épisode célèbre veut qu'avant de mourir Tseu-yeou se soit prosterné devant le Buddha en émettant le vœu de ne jamais renaître comme roi (ou empereur); après quoi il composa le poème ci-dessus. Deux ans plus tard, au cours de l'hiver de 532, le corps du malheureux souverain fut ramené à Lo-yang dans son « palais de catalpa » (*tseu-kong*; se dit des cercueils d'empereurs) et enseveli dans un tombeau impérial; au cours de ce rapatriement, on chanta ledit poème en manière de « chanson à tirer » (*wan-ko* 挽歌). A la cour comme à la campagne, tous à l'entendre furent émus de tristesse, et le peuple cachait ses larmes (*Lo-yang k'ie-lan ki* de Yang Hiuan-tche, éd. Pékin, 1958, I, p. 11; voir aussi traduction de J.D. Frodsham et Ch'eng Hsi, p. 182).

Au 3^e vers, la « porte royale » (*kouo-men*), au propre « porte du royaume », est celle de la capitale impériale. Au 6^e, le « tunnel funéraire » est le passage souterrain qui conduisait à la chambrette sépulcrale. Au 8^e, le « tremble », au propre le « blanc peuplier », *Populus alba*, ou *tremula*, ou *balsamifera*, dont le moindre souffle de vent fait frissonner les feuilles, devait se planter auprès des tombes avec le pin, qui symbolisait la longévité outre-tombe.

SIAO KANG 蕭綱.

(503-551)

Troisième fils de Siao Yen 蕭衍 (464-549), le premier empereur de la dynastie des Leang, qui régna de 502 à 549 sous le titre ancestral d'empereur Wou (Leang Wou-ti 梁武帝) et se distingua par sa dévotion bouddhique effrénée. A sa mort, Siao Kang lui succéda sous le titre d'empereur Kien-wen (Leang Kien-wen-ti 梁簡文帝). Mais dès le 1^{er} octobre 551 il fut destitué par Heou King 侯景 (502-552). Ce militaire originaire du Nord-Ouest avait d'abord servi les Wei du Nord (386-534) puis était passé au service des Leang, mais les avait trahis en s'emparant de leur capitale, Kien-k'ang (Nankin). Il avait laissé Leang Wou-ti mourir de faim et mis sur le trône des Leang Siao Kang, qu'il avait bientôt destitué et ravalé au rang de prince (ou roi, *wang*), puis mis en prison et fait exécuter le 15 novembre 551, après qu'on l'eut enivré en musique puis étouffé ivre-mort sous un sac de terre. Six de ses fils et une vingtaine de ses petits-fils furent mis à mort avec lui. Heou King prit alors le titre d'Empereur Han 漢帝, mais pour être chassé l'année suivante et mis à mort au Tchö-kiang où il s'était sauvé (*Leang-chou*, IV, p. 108, *Tseu-tche t'ong-kien*, CLXIV, p. 5071 sq. de l'édition ponctuée de Pékin). Cette dernière source qui suit le *Nan-che*, VIII, p. 234, ajoute (p. 5073) que depuis qu'il était en prison Siao Kang n'avait plus d'assistants ni de papier, et qu'il mania lui-même le pinceau pour inscrire ses poèmes de mort sur les murs de la prison et les cloisons de bois de sa cellule. Le texte de ces poèmes se trouve dans le *Kouang hong-ming tsi*, recueil

bouddhique de 664 (*Taishō*, no. 2103, XXX, p. 355c sq.; la préface, seulement dans le *Leang-chou*, IV, p. 108); il ne figure pas dans l'anthologie *Wen-siuan*, dont le compilateur avait été le célèbre lettré Siao T'ong 蕭統, plus connu sous le titre de Prince héritier Tchao-ming 昭明太子 (501-531), frère aîné de Siao Kang, mort jeune encore vingt ans avant celui-ci.

La première pièce est en cinq phrases de huit syllabes (4 + 4), non rimées; elle est qualifiée d'«auto-préface» (*tseu-siu*) dans *Taishō*, no. 2103.

有梁正士蘭陵蕭綱
立身行己終始若一
風雨如晦鷄鳴不已
非欺暗室豈況三光
數至於此命也如何

Il y a un honnête gentilhomme des Leang, Siao Kang de Lan-ling,

Qui depuis ses débuts s'est toujours comporté de même.

Par vent et pluie, ou par temps sombre, le chant du coq pour lui n'a pas cessé.

Jamais il n'a péché dans sa chambre obscure, et bien sûr moins encore au grand jour des Trois Luminaires.

Son sort en étant venu là, que va-t-il advenir de sa vie?

v. 1 Pour *lan*, *Taishō*, no. 2103, a une variante fautive *kien* 簡; Nan Lan-ling était le lieu d'origine de Siao. Pour Siao Kang, le *Leang-chou* a Siao Che-tsouan 世續, qui était l'appellation (*tseu*) de Siao Kang.

v. 2 C'est-à-dire qu'il n'a jamais manqué à ses devoirs. «Depuis ses débuts»: depuis qu'il a «établi sa personnalité» (*li-chen*), qu'il est entré dans sa carrière. L'expression *tchong-che jou-yi* est empruntée au *Siun-tseu* (cité par Morohashi, p. 9163b): *tchong*, c'est la mort, et *che*, la naissance. «L'homme de bien se montre respec-

tueux quant à sa naissance, et prudent pour sa mort : rester le même de la naissance à la mort, c'est la Voie de l'homme de bien» (君子敬始而慎終：終始如一，是君子之道).

v. 3 Cf. *Che-king*, no. 90 : « Par vent et pluie, comme par le froid, les coqs chantent à l'unisson... » Sa vertu est restée invariable comme le chant du coq.

v. 4 Il s'est conduit impeccablement aussi bien dans l'obscurité de son logis, où personne ne le voit, qu'à la lumière des Trois Luminaires, le soleil, la lune et les étoiles. Cf. Morohashi, p. 5556c. Pour *fei* 非, le *Leang-chou* et le *Nan-che* ont *fou* 弗. *K'i*, « se tromper », au sens de « pécher contre », est dans le *Louen-yu*, IX, 11 (*k'i tien* 欺天, « manquer au Ciel »).

Le *Kouang hong-ming tsi*, p. 356a, cite ici deux quatrains de cinq syllabes, rimant en *-iam*, que le *Leang-chou* se borne à mentionner sous le titre de « deux pièces en (style de) perles enfilées », sans les citer. La première décrit les funérailles et la tombe ; la seconde traite de la mort.

恍忽煙霞散
颼颼松柏陰
幽山白楊古
野路黃塵深

終無千月命
安用九丹金
闕里長蕪沒
蒼天空照心

I *Brumes confuses, vapeurs éparées ;*
Bruit du vent dans les pins et cyprès assombris...

*Sur la montagne obscure, les peupliers ont une allure
antique;
Sur la route en terrain inculte, profonde est la poussière
jaune.*

II *En fin de compte, nulle vie ne saurait durer mille mois;
Pourquoi recourrait-on à l'or des neuf cinabres?
K'iue-li a pour toujours disparu sous les herbes;
C'est en vain que l'azur du ciel illumine le cœur.*

«Mille mois»: quatre-vingt-huit ans; voir sous Tche-k'ai, *supra*
p. 18.

Les «neuf cinabres» (*kieou tan*), ou drogues d'immortalité, liées aux neuf cieux, soit ceux des huit orientes et du centre, servent à fabriquer de l'or.

«K'iue-li»: lieu d'origine de Confucius, où se trouve sa tombe. —

«Pour toujours»: var. 常 pour 長.

«Le ciel azuré», *ts'ang-t'ien*, s'applique au beau temps du printemps, saison qui voit renaître les êtres.

Le *Kouang hong-ming tsi* ajoute encore trois pièces qualifiées de «perles enfilées», en quatrains heptasyllabiques dont les rimes ne sont pas les mêmes. Elles sont si obscures que je renonce à les traduire.

TSOU T'ING 祖珽

(† ca. 576)

Tsou T'ing, *tseu* Hiao-tcheng 孝徵, lettré, artiste, médecin sous la dynastie (semi-barbare) des Ts'i du Nord (550-577), fit une brillante carrière mandarinale vers le milieu du VI^e siècle. Ayant fait l'objet de calomnies vers la fin de la dynastie, il fut destitué et banni de la capitale. Sa «chanson à tirer» (le corbillard : *wan-ko*), citée dans le recueil de Ting Fou-pao (*Ts'iuian Pei-Ts'i che*, p. 1512), semble bien s'appliquer à sa propre mort (deux quatrains pentasyllabiques sur la rime -ong).

昔	日	驅	駟	馬
謁	帝	長	楊	宮
旌	懸	白	雲	外
騎	獵	紅	塵	中
今	來	向	漳	浦
素	蓋	轉	悲	風
榮	華	與	歌	笑
萬	事	盡	成	空

*Jadis je prenais les chevaux de mon quadrigé,
Pour mes visites à l'empereur au Palais des Long Saules.*

*Ma bannière pendait au-delà des nuages blancs ;
Je chassais à cheval dans la poussière rouge.*

*Me voici maintenant près de la rive de la Tchang,
Avec un dais sans ornement qui tourne dans le vent triste.
Gloire et luxe, chansons et rires,
Tout cela n'est plus pour moi que du vide.*

Le Palais des Longs Saules était un palais des Han plein de saules pleureurs, à l'ouest de Tch'ang-ngan sur la Wei 渭. Les « nuages blancs » indiquent que le guidon qui lui servait d'insigne flottait bien haut dans le ciel (?); la « poussière rouge », c'est le monde avec ses pompes et son agitation. La Tchang est un affluent de la Wei 衛, aux confins du Hou-nan et du Ho-pei, à moins qu'il ne s'agisse ici d'une autre rivière, voire de Tchang-tcheou 漳州 au Fou-kien. Le « dais » (*kai*) est la partie de la voiture qui abritait le passager.

LA DAME HEOU 侯夫人

Vingt-six vers pentasyllabiques (six quatrains et un distique) rimant en -ang.

自傷

I	初	入	承	明	日
	深	深	報	未	央
	長	門	七	八	載
	無	復	見	君	王
II	春	寒	入	骨	清
	獨	臥	愁	空	房
	颯	履	步	庭	下
	幽	懷	空	感	傷
III	平	日	親	愛	惜
	自	待	卻	非	常
	色	美	反	成	棄
	命	薄	何	可	量
IV	君	恩	實	疎	遠
	妾	意	徒	彷徨	肉
	家	豈	無	骨	

	偏	親	老	北	堂
V	此	身	無	羽	翼
	何	計	出	高	牆
	性	命	誠	所	重
	棄	割	良	可	傷
VI	懸	帛	朱	棟	上
	肝	腸	如	沸	湯
	引	頸	又	自	惜
	有	若	絲	牽	腸
VII	毅	然	就	地	死
	從	此	歸	冥	鄉

AUTO-DOLEANCE

- I Depuis le jour où j'ai accédé aux lumineux appartements,
 Je n'ai pu m'acquitter de ma profonde gratitude.
 Pendant mes sept ou huit années au palais de la Porte
si cruel longue,
 Jamais je n'ai revu le roi mon seigneur.
- II Le froid du printemps me pénètre les os de sa pureté
 glacée;
 Et me voici qui reste là, couchée tristement dans la
 chambre vide; *shy??*
 Ou bien, dans les rafales du vent, je m'en vais faire
 quelques pas dans la cour en bas...
 Sombres pensées, vaines doléances.
- III Tous les jours je suis là à aimer et à regretter;
 Ce n'est pas souvent que je me vois appelée au service
 personnel;

*La beauté ne me sert qu'à me voir rejetée.
Mince est le mandat de vie : à combien peut-on
l'estimer ?*

IV *La faveur du seigneur est bien lointaine en vérité ;
Les désirs de sa concubine restent irrésolus.
N'a-t-elle pas à la maison des parents proches comme os
et chair ?
Et surtout sa vieille mère, dans la salle du Nord...*

V *Mais sur ce corps, point de plumes ni d'ailes :
Qu'inventer pour pouvoir sortir hors des hauts murs ?
La nature innée et la vie sont assurément précieuses ;
Il est certes bien dur de devoir s'en séparer.*

VI. *Je pends une pièce de soie à la poutre maîtresse vernie
au vermillon ;
Mon foie et mes entrailles brûlent comme eau
bouillante.
Tout en tendant la nuque, je suis prise encore de regrets ;
C'est comme si avec un fil on me tirait les boyaux.*

VII *Approchons avec fermeté le lieu de notre mort ;
D'ici nous ferons retour au pays des ténèbres.*

Il s'agit d'une concubine de l'empereur Yang 煬帝 des Souei, qui régna de 605 à 617 et jouit d'une fâcheuse réputation de « souverain de perdition », adonné au luxe, au gaspillage, à la débauche et à la cruauté. Ce poème est cité par Ting Fou-pao (*Ts'iuian Souei che*, IV, p. 1724-1725) d'après le *Mi-leou ki* 迷樓記), un texte sur l'« Édifice d'égarément », c'est-à-dire qui affole, qui ensorcelle, qui tourne la tête à quiconque le visite, fût-il un saint taoïste, un « Homme vrai » (*tchen-jen*) ou un immortel (*sien*). C'est vers la fin de sa vie, c'est-à-dire peu avant la chute des Souei en 617, que Yang-ti aurait éprouvé le besoin de faire construire près de l'actuel

Kiang-tou, dans la province du Kiang-sou, l'édifice auquel il donna ce nom, afin d'y passer ses vieux jours, disait-il, et d'y loger tout un harem de « femmes du palais », concubines officielles et autres odalisques. Cet édifice fut construit à grands frais par un architecte originaire du Tchö-kiang, nommé Hiang Cheng 項昇 ; il y fallut une année entière, et l'emploi de plusieurs myriades de corvéables. On y trouvait des chambrettes retirées, nanties de hautes fenêtres, des cabinets obscurs, des balustrades « de jade » et des rampes « au vermillon ». Les chambres communiquaient entre elles par d'innombrables portes entre lesquelles on se perdait. La décoration était d'un luxe inouï et épuisa les réserves d'or et de jade du trésor impérial, ainsi que les fonds de l'État. Les femmes se comptaient par milliers et bien peu d'entre elles avaient accès au lit impérial. Tel était le cas de la dame Heou, qui finit par se pendre à une poutre faîtière, laissant dans un sacchet attaché à son bras le poème ci-dessus, qu'elle invita les assistants à remettre à l'empereur. Celui-ci le tourna et le retourna à plusieurs reprises (le lut et le relut), et fit ensevelir la malheureuse femme en grande cérémonie. On mit le feu au fâcheux bâtiment qui aurait brûlé pendant plusieurs jours. Le *Mi-leou ki* est un texte romancé (*tch'ouan-k'i* 傳奇) attribué à un auteur des T'ang (Han Wo 韓偓 d'après le dictionnaire de Morohashi, p. 11568).

- I v. 1 Les « lumineux appartements », au propre « le Palais qui reçoit la clarté », c'était sous les Han une désignation des appartements privés de l'empereur, plus précisément de sa chambre à coucher, ainsi nommée parce qu'elle se trouvait derrière la « Salle de lumière » (*ming-t'ang* 明堂) ou « Temple sacré », où l'empereur accomplissait ses rites les plus solennels (cf. *Chouo-yuan* et autres textes cités dans *Ts'eu-hai, yeou*, p. 134 c, et Morohashi, p. 4762).
- I v. 3 La « Porte longue » (*Tch'ang-men* 長門) était le nom d'un Palais des Han où fut reléguée notamment une des femmes de l'empereur Wou (r. 141-87), l'impératrice Tch'en 陳后, tombée en disgrâce en 130 av. J.-C. Elle aurait payé le poète

Sseu-ma Siang-jou pour écrire une « rhapsodie » sur ce palais (*Tch'ang-men fou* 長門賦), qui se trouve dans l'anthologie *Wen-siuan* (trad. von Zach, p. 233-235); mais la pièce et l'anecdote sont plus tardives (Y. Hervouet, *Un poète de cour sous les Han*, 1964, p. 63 et n. 4).

- IV v. 4 La « salle du Nord » (*pei-t'ang*), où résidaient les femmes et en particulier la mère de famille; d'où ce terme pour la désigner.
- VII v. 2 « Faire retour » (*kouei*), mourir. Le « pays des ténèbres » est l'autre monde (l'enfer).

LOU TCHAO-LIN 盧照鄰

(ca. 641-680)¹

Lou Tchao-lin (*tseu* Cheng-tche 昇之), originaire de Fan-yang 范陽, l'actuel Ting-hing 定興 près de Pao-ting au Ho-pei, est classé comme l'un des quatre grands poètes du début des T'ang. Son style reste proche de la terrible rhétorique des Six Dynasties; la traduction proposée ci-dessous reste problématique. Il était atteint d'une maladie chronique, probablement un rhumatisme déformant, aggravé par une drogue au cinabre qu'il avait vomie en poussant les lamentos rituels lors de la mort de son père; impotent, il s'installa dans une chaumière entourée des eaux de la rivière Ying 潁水 qui prend sa source au Ho-nan et se jette dans la Houai au Nganhoui. Il y avait préparé sa tombe, et y resta couché jusqu'au moment où, assez jeune encore, il prit congé de sa famille et se suicida en se noyant dans cette rivière. Une collection de ses œuvres intitulée *Yeou-yeou-tseu tsi* 幽憂子集, «Œuvres du Maître du sombre chagrin», en sept *kiuan* avec un *kiuan* d'appendice, figure dans le *Sseu-pou ts'ong-k'an* d'après une édition Ming. Les poèmes d'avant-mort s'y trouvent au *kiuan* V, précédés d'une auto-préface et d'une petite biographie due à Song K'i 宋祁 des Song (998-1061). Les trois pièces, sans la préface, sont également incluses dans le *Ts'iuian T'ang che* (Pékin, 1960, XLI, p. 520) sous le titre de «Trois chansons

¹. *[Dates données, avec un point d'interrogation dans la marge, d'après le *Tchong-kouo wen-hiue-kia ta-ts'eu-tien*. Les dates de Lou Tchao-lin varient selon les historiens.]

pour se délivrer de la maladie». Le poète rapporte dans sa préface comment depuis dix ans il avait dû rester couché sans pouvoir se lever ni marcher, paralysé par la maladie, sortant parfois en palanquin dans sa cour. Puis viennent les trois «chansons» (*ko*), en vers plus ou moins irréguliers et scandés pour la plupart de la particule *hi*.

- 釋 疾 文 三 歌
- I 歲 將 暮 兮 歡 不 再
 時 已 晚 兮 憂 來 多
 東 郊 絕 此 麒 麟 筆
 西 山 祕 此 鳳 凰 柯
 死 去 死 去 今 如 此
 生 兮 生 兮 奈 汝 何
- II 歲 去 憂 來 兮 東 流 水
 地 久 天 長 兮 人 共 死
 明 鏡 羞 窺 兮 向 十 年
 駿 馬 停 驅 兮 幾 千 里
 麟 兮 鳳 兮
 自 古 吞 恨 無 已
- III 茨 山 有 薇 兮 穎 水 有 漪
 夷 為 柏 兮 秋 有 實
 叔 為 柳 兮 春 何 飛
 條 爾 而 笑
 汎 滄 浪 兮 不 歸

Essai de traduction de

TROIS CHANSONS POUR SE DÉLIVRER DE LA MALADIE

- I *L'année va tirer à sa fin – j'aurais plaisir qu'elle ne revînt
pas;
Déjà s'achève la saison – j'aurais chagrin qu'il en revînt
beaucoup.
Au faubourg de l'Est, qu'on arrête les pinçeaux à la
licorne;
Et du mont de l'Ouest, que l'on cache les feuilles au
phénix.
La mort, la mort – telle elle est maintenant;
La vie, la vie – que te peut-elle faire?*
- II *Les années qui s'en vont, les soucis qui s'en viennent –
ainsi les eaux coulent vers l'Est;
Le ciel est constant et la terre dure – les hommes tant
qu'ils sont n'ont qu'à mourir.
Dans le miroir on s'observe avec honte – encore dix ans
de passés.
Le cheval rapide a cessé de courir – sur combien de
milliers de stades?
Ô licorne – ô phénix!
Depuis l'Antiquité, que de regrets avalés sans fin!*
- III *Sur le mont au Chaume, il y a des vesces – sur la rivière
Ying, courent des rides.
Paisibles sont les cyprès – en automne ils portent pignons;
Déclinants sont les saules – au printemps cela vole
encore.
Et soudain j'éclate de rire:
Flottant sur les eaux azurées – je ne reviendrai pas!*

I v. 4 Traduction littérale de ce distique dont les allusions m'échappent. Il s'agit sans doute de la mort qui met fin à toute activité

littéraire (?). Le Pavillon de la Licorne (*K'i-lin ko* 麒麟) était le bâtiment du palais impérial où l'on conservait les écrits secrets; l'Édifice du Phénix (*Fong-houang tien* 鳳殿) se trouvait dans la partie postérieure du palais, réservé en principe aux concubines.

« Licorne » et « Phénix » peuvent signifier simplement « merveilleux » (?).

- II v. 1 En Chine, les grands fleuves coulent vers l'est, d'où l'idée de l'écoulement du temps et de toutes choses. « Toutes choses depuis toujours sont eaux coulant vers l'est », dit Li Pai dans un vers célèbre (*Ts'eu-hai, tchen*, p. 109 b).
- II v. 3 Un bon cheval qui couvre mille stades par jour est l'image d'un homme actif et méritant.
- II v. 6 La licorne et le phénix, êtres fabuleux et d'heureux augure, évoquent des hommes supérieurs au commun des mortels. Que de regrets « avalés » (*t'ouen*, éprouvés) d'en avoir vu si peu (?), de n'avoir pu en être un lui-même (?).
- III v. 1 La vesce (*wei*) ou osmonde est une sorte de fougère que les taoïstes se plaisaient à aller cueillir sur les montagnes, tel le poète Hi K'ang (cf. *supra*, p. 116).
- III v. 2 La rivière Ying est celle où devait se jeter l'auteur.
- III v. 4 Il doit s'agir des chatons du saule (*lieou siu* 柳絮), image de ce qui est périssable. Pour *hiang fei*, « voler encore », il y a une variante *yu fei*, « voler dans la pluie » (du printemps).
- III v. 6 *Kouei*, le « retour » dans le grand tout, indique en général la mort; ici, au contraire, c'est le retour à la misérable condition d'ici-bas.

LI PAI 李白

(701-763 ?)

Dans son livre *The Poetry and Career of Li Po* (London, 1950, p. 111), Arthur Waley admet l'authenticité d'un poème d'avant-mort, *Lin-tchong che* (ou *ko*) 臨終詩(歌), mentionné dans la préface de l'inscription tombale du poète par Li Houa 李華 (mort vers 766). Cette pièce figure dans l'édition Ming des œuvres du poète que reproduit le *Sseu-pou ts'ong-k'an*, VIII, p. 23 b et dans celle du *Sseu pou pei-yao*, VIII, p. 18a; ce dernier texte est traduit en partie par Waley. Dans le *Sseu-pou ts'ong-k'an*, elle est intitulée *Lin-lou* 路 *ko*, «Chanson aux approches de la route»; il pourrait s'agir de la route mortuaire suivie par le corbillard, comme dans l'expression *lou-tsi* 路祭, désignant les sacrifices offerts le long de cette route par les parents et amis du défunt; ou plutôt, comme le suggère Wang K'i 王琦 des Ts'ing dans son commentaire du *Li T'ai-po wen tsi* 李太白文集 (cité par Tchan Ying 詹瑛 dans sa «Chronologie des vers et proses de Li Po», *Li Po che-wen hi-nien* 李白詩文繫年, Pékin, 1958, p. 153; voir sur cet ouvrage la notice de Waley dans la *Revue bibliographique de sinologie*, 4, no. 668) *lou* 路 est-il simplement dans ce titre une faute pour *tchong* 終, caractère qui s'en approche. Le titre de *Lin-lou ko* se trouve déjà dans l'édition Song des Œuvres de Li Pai, VII, p. 10b-11a (p. 54-55 de la pagination ajoutée en bas de page), reproduite par Hiraoka Takeo dans les publications du Jimbun-kagaku kenkyū-sho, T'ang Civilization Reference Series, no. 9, Kyōto, 1958 (cf. *RBS*, 4, no. 667).

Quatrain heptasyllabique (sauf le 3^e vers qui a six syllabes) avec la particule prosodique *hi*. Les vers 1, 3 et 4 riment exactement, en *-(i)äi* au ton partant.

臨路歌
 大鵬飛兮振八裔
 中天摧兮力不濟
 餘風激兮萬世
 遊扶桑兮掛石袂

CHANSON AUX APPROCHES DE LA ROUTE

*Le grand Phénix a pris son vol — ébranlant l'octuple univers;
 Mais au cœur du ciel il défaille — ses forces ne le
 soutiennent plus.*
*Le vent qu'il laisse stimulera — dix mille générations;
 Naviguant vers le mûrier solaire — il pend sa manche à un
 rocher.*

Le Phénix *p'ong* est le grand oiseau cosmique qu'évoque le début du *Tchouang-tseu*. — « L'octuple univers »: *pa-yi*, « les huit extrémités » (huit orient) de l'univers.

« Le vent qu'il laisse »: *fong* rend la notion de souffle, d'influence, de mode.

Le « mûrier solaire », *fou-sang*, est l'arbre auquel grimpe le soleil lorsqu'il se lève à l'est; la mythologie le situait dans une île de la mer occidentale dont le taoïsme faisait un séjour d'immortalité. — Les derniers mots signifient littéralement « il pend sa manche de roche », allusion obscure qui semble avoir déjà déconcerté les éditeurs des Song, car ils ont imprimé pour 掛 et 袂 les variantes 挂 et 柁 dont la seconde est manifestement fautive.

Le quatrain est suivi dans le texte de la remarque suivante en prose: 後人得之傳此: 仲尼亡兮誰為出涕. «Plus tard on trouvera (cette manche ?) et on transmettra ce (quatrain ?). Lorsque Confucius est mort, qui donc pour lui versa un pleur ?»

L'éditeur Ming du *Sseu-pou ts'ong-k'an* cite ensuite une glose de Siao Che-yun 蕭士贊, commentateur des Yuan (préface de 1274), indiquant que cette pièce est une plainte de Li Pai sur lui-même: 士贊曰: 此詩太白自嘆之辭也. L'allusion à Confucius sur lequel nul ne verse une larme doit se rapporter à la célèbre anecdote d'une licorne (*lin* 麋) tuée à la chasse, qui clôt la chronique des «Printemps et automnes» (*Tch'ouen-ts'ieou*, XIV^e année du duc Ngai, 481 av. J.-C.; Couvreur, III, p. 691) et dont le commentaire de Kong-yang rapporte que cette mort néfaste fit verser des pleurs à Confucius. D'après le commentaire de Li Pai par Wang K'i (cité par Tchan Ying, p. 153), le poète voulait ainsi déplorer que, de son temps, il n'y eût point de Confucius pour pleurer sur la perte de la licorne à laquelle il s'assimilait.

Il n'est pas tenu compte de ce dernier poème de Li Pai, qu'il aurait remis sur son lit de mort à son parent le calligraphe Li Yang-p'ing 李陽冰, sous-préfet de Tang-t'ou 當塗 au Ngan-houei, dont il était l'hôte, dans le grand ouvrage critique sur Li Pai d'Ono Jitsunosuke (1959, p. 211, l. 6); cet auteur estime en effet probable la tradition selon laquelle Li Pai serait mort noyé dans le Fleuve près de Tang-t'ou, pour y attraper le reflet de la lune, et non dans son lit chez le sous-préfet (cf. *RBS*, 5, no. 590).

TS'OUËI HIUAN-LEANG 崔玄亮

*[768-833]¹

Tseu Houei-chou 晦叔 ; originaire de Ts'eu-tcheou 石州 au Ho-pei ; docteur en 795. Décrit dans ses biographies (*Kieou T'ang-chou*, CLXV, p. 4313 ; *T'ang-chou*, CLXIV, p. 5051 ; *T'ang-che tsi-che*, cité dans Morohashi, p. 3680b) comme un homme distingué, tranquille et honnête, épris de culture, peu porté à la compétition. Il entra à la cour en 817 et y fit une carrière assez brillante, en particulier comme censeur, se distinguant notamment par une remontrance qu'il adressa à l'empereur Wen-tsong (826-840). Le *Ts'iuian T'ang che*, CCCCLXVI, p. 5301, cite de lui ce quatrain rimé :

臨終詩
 暫榮暫悴石敲火
 即空即色眼生花
 許時為客今歸去
 大曆元年是我家

¹. *[Le manuscrit donne les dates 766-837. Mais le *Kieou T'ang-chou* fait mourir Ts'ouei Hiuan-leang en 833, et le *T'ang-chou* indique qu'il mourut dans sa 66^e année. Il est à remarquer que ces dates ne s'accordent pas avec l'indication du v. 4.]

AUX APPROCHES DE LA FIN

*Tantôt les honneurs, tantôt les revers – le temps qu'il faut
pour battre le briquet ;
Le visible qui vaut le vide – autant de fleurs qui naissent
de l'œil.
J'ai été l'hôte d'un moment, et maintenant je m'en retourne.
C'est la première année Ta-li qui aura été ma maison.*

« Fleurs nées de l'œil » : les couleurs visibles (*sō: rūpa*), le monde objectif et matériel, ne sont qu'illusions optiques.

« Je m'en retourne » : toujours la mort assimilée à un retour.

La première année Ta-li (766) était celle de sa naissance, marquant le début de son séjour éphémère comme « hôte » de ce monde.

PAI KIU-YI 白居易

(772-846)

L'illustre poète Pai Kiu-yi (appellation Lo-t'ien 樂天, surnom Hiang-chan 香山) passe pour avoir composé son dernier poème peu avant sa mort durant l'automne de 846, à la 8^e lune (26 août - 23 septembre). Malade, âgé de soixante-quatorze ans (selon notre comput), il était alors retiré de la vie publique, ayant renoncé depuis quatre ans aux hautes fonctions qu'il avait occupées dans la hiérarchie impériale: président du ministère de la Justice, second précepteur du prince héritier... C'est une pièce de quatre quatrains pentasyllabiques rimant en *-ien*, adressée à sa famille et dont le style assez familier est bien dans le genre de l'auteur.

Texte dans *Pai-che Tch'ang-k'ing tsi*, éd. Sseu-pou ts'ong-k'an, LXXI, p. 13a; *Haku Rakuten shishū*, dans *Zoku koku-yaku kambun taisei*; Suzuki Torao, *Haku Rakuten shige*, Kyōto, 1928. — Cf. A. Waley, *Life and Times of Po Chü-i*, 1949, II, p. 214-215; Kouo Hiu-tchong 郭虛中, *Pai Kiu-yi p'ing-tchouan* 評傳, Tcheng-tchong chou-kiu, 1936, p. 37-38.

自詠老身示諸家屬

I 壽及七十五
 俸雷五十千
 夫妻偕老日
 甥姪聚居年

II 粥美嘗新米

	袍	溫	換	故	綿
	家	居	雖	獲	落
	眷	屬	幸	團	圓
III	置	榻	素	屏	下
	移	爐	青	帳	前
	書	聽	孫	子	讀
	湯	看	侍	兒	煎
IV	走	筆	還	詩	債
	抽	衣	當	藥	錢
	支	分	閒	事	了
	爬	背	向	陽	眠

RÉCITÉ PAR LE VIEUX LUI-MÊME
POUR LES MEMBRES DE SA FAMILLE

- I Me voilà donc à mes soixante-quinze ans,
Avec des revenus de cinquante fois mille.
Mari et femme en sont tous deux à leurs vieux jours;
Neveux et nièces cohabitent depuis des années.
- II Avec le congee à l'agneau, on goûte au grain nouveau;
Pour la tiédeur de la robe ouatée on change la
cotonnade de l'été passé.
Bien que la maison n'offre guère de confort,
La famille est heureuse de s'y voir réunie.
- III On a dressé le lit sous un dais non orné;
On a déplacé le fourneau devant un linge vert.
Les livres, on les écoute lire par les petits-enfants;
La soupe, on regarde les marmitons qui la font mijoter.
- IV Je fais courir le pinceau pour m'acquitter de ce que je
dois à la poésie;

Et j'extraits de mon vêtement de quoi régler le prix de
mes médicaments.

Payer pour ne rien faire...

M'installant sur le dos, je m'endors face au Sud.

- I v. 2 «Des revenus»: *fong-tchan*, des bénéfiques d'émoluments. Il s'agissait, d'après une lettre reçue de l'éminent historien de l'économie Saeki Tomi 佐伯富 en mars 1978, du traitement que le poète aurait reçu après son abaissement au rang d'administrateur provincial (*sseu-ma* 司馬, à Kiang-tcheou 江州); non pas d'une pension de retraite, institution que la Chine ne connaissait pas. Il continuait en outre à toucher le revenu de son «champ de fonctionnaire» (*tche-fen t'ien* 職分田), et gagnait beaucoup d'argent par ses honoraires de lettré, de calligraphe, etc. La question des ressources financières de Pai Kiu-yi (et de son ami Yuan Tchen 元稹) a fait l'objet de plusieurs travaux japonais et chinois (Tch'en Yin-kiue 陳寅恪, *Wen-che louen-tsi* 文史論集, 下).
«Cinquante fois mille»: il ne peut s'agir que de 50 000 sapèques (*ts'ien* 錢). La réquisition du cuivre dans les établissements bouddhiques lors de la proscription de cette religion en 845 avait permis de récupérer assez de métal pour que les traitements officiels pussent être réglés entièrement en espèces (D.C. Twitchett, *Financial Administration under the T'ang Dynasty*, Cambridge, 1963, p. 82).
- I v. 4 «Neveux et nièces»: Pai Kiu-yi n'avait lui-même pas d'enfants.
- II v. 1 Le «congee» est le gruau de riz non décortiqué qui est le plat de base de l'alimentation chinoise.
Tch'ang 嘗 s'emploie pour 嘗, «goûter» (essayer). On est après la récolte du riz d'automne.
- II v. 3 «Guère de confort»: *houo-lo* (ou *hou-lo* 瓠落, «inutile comme unealebasse vide») se dit d'une chose bonne à rien, pas à la mode.
- II v. 4 La fête dite de réunion de famille, *t'ouan-yuan tsie* 筵, avait lieu à la mi-automne, le 15 de la 8e lune.
- III v. 2 «Un linge vert»: *ts'ing* est la couleur vert-bleu, ou encore grise.
- III v. 3 Petits-enfants et enfants?
- IV v. 3 Traduction hasardeuse: payer (en poésie, en argent) pour ne plus rien faire (dans la mort)?

HIU HOUEN 許渾

王可封臨終
十世為儒少子孫
一生長負信陵恩
今朝埋骨寒山下
為報慈親休倚門

WANG K'O-FONG AUX APPROCHES DE LA FIN

*Dix générations de lettrés, mais peu de fils et peu de
petits-fils;
Et toute sa vie toujours ingrat pour la faveur de Sin-ling.
Ce matin on va enterrer ses os sous la montagne froide ;
Que ses bons parents ne l'attendent plus appuyés à la porte
pour être rétribués!*

Ce poème cité dans le *Ts'iuian T'ang che*, DXXXVIII, p.6142, me reste obscur. Je ne trouve rien sur le Wang K'o-fong du titre (mais je n'ai pas poussé la recherche). L'auteur du poème, Hiu Houen (*tseu Tchong-houei* 仲晦 ou Yong-houei 用晦), était un haut fonctionnaire du milieu du IX^e siècle, docteur en 832, qui occupa divers postes en province, et auquel son ardeur au travail fit contracter une maladie qu'il soignait dans sa villa de Jouen-tcheou 潤州 (l'actuel Tchen-kiang au Kiang-sou).

Sin-ling était le nom d'un territoire du Ho-nan actuel dont le roi Ngan-hi 安釐 de Wei 魏 fieffa son cadet Wou-ki 無忌 vers le milieu du III^e siècle av. J.-C. Celui-ci se montra un allié efficace dans les guerres de Wei et de Tchao 趙 contre Ts'in 秦 ; mais il s'attira la jalousie des seigneurs de Wei, perdit la faveur du roi son frère et sombra dans l'alcoolisme et la débauche, se montrant ainsi ingrat pour le fief de Sin-ling dont l'avait gratifié son frère (?); il mourut en 243 av. J.-C. Au début des Han, en 195-194, l'empereur Kao-tsou assigna dix familles pour garder le tombeau du roi Ngan-hi, et cinq pour celui de Wou-ki, car ils étaient tous deux morts sans héritiers (« Dix générations de lettrés, mais peu de fils et de petits-fils... »). Cf. Chavannes, V, p. 120, 178, 193-194 ; Watson, I, p. 115. Ce poème ne se trouve pas dans la collection de Hiu Houen éditée en 2 k. dans le *Sseu-pou ts'ong-k'an*, sans les 2 k. de sa suite.

« N'attendent plus appuyés à la porte » : se dit d'une mère de l'époque des Royaumes combattants qui toute la journée attendait le retour de son fils, appuyée à la porte du village (ou de la maison).

LA FEMME NÉE WANG 王氏女

臨化絕句

玩水登山無足時。
諸仙頻下聽吟詩。
此心不戀居人世
唯見天邊雙鶴飛

QUATRAIN AUX APPROCHES DE LA TRANSFORMATION

*Jamais je ne me rassasiai de jouer avec les eaux et de grimper
sur les montagnes;
Et bien souvent les immortels sont descendus pour
m'écouter chantonner des poèmes.
Ce cœur-ci ne tient pas à rester dans le monde des hommes;
Je ne vois plus que deux grues qui s'envolent au bord du
ciel.*

Je ne sais pas qui est l'auteur de ce quatrain, recueilli dans le *Ts'iuang T'ang che*, DCCCLXIII, p. 9764 — évidemment une lettrée taoïste¹.

v. 2 On pourrait comprendre aussi: «Et je les entendais chanter des poèmes.»

¹. *[La notice du *Ts'iuang T'ang che* donne cette taoïste pour la nièce de l'Académicien Wang Houei 王徽. Retirée dans la montagne, elle mourut en 874 après avoir composé ce quatrain. Deux grues se posèrent sur les arbres de la cour et son cadavre disparut mystérieusement.]

KIANG WEI 江為

(milieu du X^e siècle)

臨刑詩
街鼓侵人急
西傾日欲斜
黃泉無旅店
今夜宿誰家

À L'APPROCHE DU SUPPLICE

*Les tambours dans les rues pressent les passants qui se hâtent ;
Le soleil infléchi vers l'ouest s'apprête à décliner.
Aux sources jaunes, il n'y a point d'auberge ;
Cette nuit chez qui coucherai-je ?*

Quatrain pentasyllabique rimant en *-ia* ; cité dans le *Ts'iuian T'ang che*, DCCXLI, p. 8448.

Le poète Kiang Wei, originaire de K'ao-tch'eng dans la préfecture de Song 宋州 au Ho-nan, vécut dans la période troublée des Cinq Dynasties. Il s'établit tout d'abord au Fou-kien, qui restait relativement en paix, puis à Nankin chez les T'ang du Sud, dont le dernier empereur Li Yu 李煜, qui régna de 961 à 975, apprécia son talent. Coupable d'arrogance et de mauvaises mœurs, il fut impliqué dans un complot et mis à mort par ordre de cet empereur ; d'après une autre source, ce fut sous Yin-ti des Han Postérieurs, qui

régnèrent à Pien, l'actuel K'ai-fong du Ho-nan, de 947 à 950. Il a une biographie dans le *T'ang ts'ai-tseu tchouan* d'époque mongole.

Les tambours sont ceux des gardes de nuit, qui assuraient la police aux carrefours.

TS'AI TCHEN 蔡振

(† 1149)

* [Pas de notice rédigée sur ce personnage. Voir *Yi-kien tche* 甲 9.13.72. Malade et se sentant mourir, Ts'ai Tchen dicta à son frère cadet le poème suivant.]

生也非贅
死兮何缺
與時俱行
別是一般風月

Rien de trop dans la vie ;

Mais rien non plus qui manque dans la mort.

Il faut marcher avec le temps :

Et voilà, c'est une autre aventure.

MA TENG 馬登

(† 1148)

*[Pas de notice rédigée sur ce personnage, également appelé Ma Souei-leang 遂良. Voir *Yi-kien tche*, 三 壬 6.7. 3a. Il mourut de chagrin l'année qui suivit la mort de son fils, et après avoir dicté le poème suivant.]

戴記編為令
今朝是暮春
燕飛高鴈塞
魚躍過龍門
雨大添泥濘
風清減浪痕
鳥啼花濕濕
江日未騰輪

*Les Tai dans leurs mémoires ont compilé des instructions
(saisonniers);*

*Or ce matin c'est le printemps tardif.
Les hirondelles volent haut, les oies obstruent le ciel;
Les poissons sautent pour passer la Porte du Dragon.*

*Une forte pluie accroît la boue des eaux;
Un vent pur diminue les rides du courant.*

*Les oiseaux crient, les fleurs se mouillent ;
Le soleil sur le fleuve n'élève pas encore son disque.*

*[v. 1 Il s'agit de Tai-le-Grand et de Tai-le-Petit, compilateurs sous les Han de recueils rituels.]

LOU YEOU 陸游

(1125-1210)

Lou Yeou, appellation Wou-kouan 務觀, plus connu sous son surnom de Fang-wong 放翁 («le vieillard sans gêne»), était originaire de Chan-yin 山陰, l'actuel Chao-hing du Tchö-kiang, qui a donné à la Chine tant de ses grands écrivains. Il illustra l'époque des Song du Sud (1127-1279), si troublée par les invasions des barbares septentrionaux (dynastie Kin, 1126-1254), restant fidèle à la dynastie nationale qui s'était repliée à Lin-ngan (Hang-tcheou du Tchö-kiang), non loin de son lieu d'origine. C'est dans cette capitale «temporaire» qu'il passa ses examens et inaugura sa carrière officielle. Après avoir occupé divers postes, notamment au Sseu-tch'ouan, province à laquelle il s'attacha, y consacrant un ouvrage (*Jou Chou ki* 入蜀記, «Entrée au Sseu-tch'ouan»), et où il se lia avec l'illustre Fan Tch'eng-ta 范成大 (1126-1193), il finit par regagner son lieu d'origine pour y mourir au cours de la 12^e lune de la 2^e année de *kia-ting* (29 décembre 1209-27 janvier 1210), âgé de quatre-vingt-cinq ans à la chinoise. C'est alors qu'il laissa un quatrain célèbre dans les fastes du patriotisme chinois (heptasyllabes rimant en *-ong*). Texte dans le volume de Ikkai Tomoyoshi sur Lou Yeou, dans la collection japonaise des poètes chinois dirigée par Yoshikawa Kōjirō et Ogawa Tamaki, 2^e série, VIII, Tōkyō, 1962, p. 159. Cf. C.M. Candlin, *The Rapier of Lu*, Londres, 1946; B. Watson, *The Old Man Who Does As He Pleases* (traduction de Fang-wong), New York et Londres, 1973; R.C. Miao, dans *Sunflower Splendor: Three Thousand Years*

of Chinese Poetry, édité par Wu-chi Liu et Irving Yucheng Lo,
New York, 1975.

示兒
死去元知萬事空
但悲不見九州同
王師北定中原日
家祭無忘告乃翁

À MES ENFANTS

*En mourant, on sait bien que toutes choses sont vides ;
Je m'attriste seulement de ne pas avoir vu la réunification
des Neuf Régions.
Lorsque l'armée royale aura pacifié au Nord la Plaine centrale,
N'oubliez pas, lors des sacrifices familiaux, de l'annoncer à
votre vieil ancêtre !*

La vacuité qui suit la mort est une notion bouddhique.

Les Neuf Régions sont une antique désignation du territoire chinois.

La Plaine centrale est la région du bas Fleuve Jaune, où les Song du Nord avaient eu leur capitale.

KIANG K'OUËI 姜夔

(ca. 1155-ca. 1221)

Célèbre musicologue mort à Sou-tcheou 蘇州 du Kiang-sou, enterré à Si-ma-tch'eng 司馬塍 (*tch'eng*: sentier servant de digue entre les champs). Sou Kiong 蘇洞 et non pas Fan Tch'eng-ta 范成大 (1126-1193) comme on l'a dit, fit alors cette « chanson à tirer »¹.

所幸小紅方嫁了
不然啼損馬塍花

*Petite Rose, par bonheur, venait juste d'être épousée;
Sinon les lamentos eussent abîmé les fleurs du sentier aux
chevaux.*

« Petite Rose » était le nom d'une concubine qu'avait procurée au poète, peu avant sa mort, l'écrivain Fan Tch'eng-ta et qu'il accompagnait sur la flûte de Pan lorsqu'elle chantait ses nouveaux « poèmes à chanter » (*ts'eu*). S'il n'y avait pas eu cette chanteuse pour accompagner le corbillard, les voceros sauvages du convoi funèbre auraient détruit les fleurs de la digue où on allait l'ensevelir (?).

¹. Cf. Hou Che 胡適, *Ts'eu siuan* 詞選, Taipei, 1959.

FANG HIAO-JOU 方孝孺

(tseu Hi-tche 希直 et Hi-kou 希古, 1357-1402)

Originaire de Ning-hai au Tchö-kiang, avait fait une brillante carrière de lettré et de réformateur politique sous le règne de Tchou Yuan-tchang 朱元璋, fondateur de la dynastie des Ming (T'ai-tsou 太祖, ère Hong-wou 洪武, 1368-1398). Après la mort de celui-ci, son petit-fils qui lui succéda sous le titre de Houei-ti 惠帝 (*nien-hao* Kien-wen 建文, 1398-1402) garda sa faveur à Fang Hiao-jou, jusqu'au moment où un des fils de Hong-wou, Tchou Ti 朱棣, que celui-ci avait nommé prince de Yen 燕王 à Pékin (où il devait en 1403 transférer la capitale des Ming), brigua le trône et descendit du Nord en expédition armée. Houei-ti fit rédiger des notes d'appel aux armes (*si* 檄) à Fang Hiao-jou qui était tout acquis à la résistance contre le prétendant. Celui-ci s'empara de Nankin en juillet 1401 et se proclama empereur sous le titre d'ère de Yong-lo 永樂 (1403-1424). On rapporte qu'il voulut faire écrire à Fang Hiao-jou le manuscrit de son décret d'avènement et le fit mander, à cet effet, de la prison au palais, malgré ses cris qui s'entendaient, racontait-on, jusque sur les escaliers du palais. Fang Hiao-jou jeta à terre le pinceau que lui remettait le prétendant, en s'exclamant : « S'il faut mourir, mourons ; mais je ne saurais écrire ce décret ! » Le futur Yong-lo, furieux, le fit dépecer sur le marché et extermina des centaines de ses parents et amis, faisant aussi brûler ses écrits qu'il fut désormais interdit de posséder sous peine de mort (Biographie de Fang, *Ming-che*, CXLI, p. 4017). Sa mémoire ne fut réhabilitée

que sous le règne de Wan-li 萬曆 (Chen-tsong 神宗, 1573-1620). Sur Fang Hiao-jou, voir l'article de F.W. Mote dans L.C. Goodrich, *Dictionary of Ming Biographies*, 1976, p. 426-433. Il avait composé au moment de mourir le poème suivant (*ibid.*, p. 4019, *Ts'iué-ming ts'eu* 絕命詞), cinq distiques tétramétriques rimant en *-ieou*, avec entre les vers de chaque distique la particule prosodique *hi* :

天降亂離兮孰知其由
 奸臣得計兮謀國用猶
 忠臣發憤兮血淚交流
 以此殉君兮抑又何求
 嗚呼哀哉兮庶不我尤

*Le ciel a fait descendre des désordres – Qui sait pourquoi ?
 Des courtisans félon ont forgé un projet – ourdissant un
 complot pour usurper l'État:
 Les courtisans féaux sont entrés en fureur – Leurs larmes et
 leur sang coulent mêlés.
 Je ne veux par ceci que mourir pour mon seigneur – Que
 rechercherais-je d'autre ?
 Wou-hou, hélas! – Il n'y a point là de ma faute!*

Au deuxième vers, *yeou* 猶 est pour l'homophone 猷.

KIN CHENG-T'AN 金聖歎

(1610? - 1661)

Sobriquet sous lequel est connu Kin Jen-jouei 人瑞, né à Sou-tcheou du Kiang-sou, un des représentants typiques de la génération des lettrés excentriques (non orthodoxes, « obliques », *p'ien* 偏) qui vécurent entre la fin des Ming et le début des Ts'ing. Il est connu en particulier pour ses commentaires sur les grands romans de langue vulgaire et sur le théâtre (non sans en tripatouiller le texte), auxquels il assignait un rang égal à celui des classiques et des grands poètes, philosophes et historiens antiques. Il fut impliqué dans une affaire politique et condamné à être décapité en 1661 — car il était porté à critiquer le gouvernement mandchou et avait pris le parti d'étudiants insurgés contre les autorités régionales (cf. A.W. Hummel, *Eminent Chinese of the Ch'ing Period*, 1943, I, p. 165; R.G. Irwin, *The Evolution of a Chinese Novel, Shui-hu-chuan*, Harvard, 1953, p. 87-89; P.D., « Au bord de l'eau », *TP*, XLIV, 1956, p. 258-259). Au moment de mourir, rapporte-t-on (*Ts'eu-hai, siu*, p. 12 b-c), il aurait dit avec un grand soupir : « La décapitation, c'est fort pénible ; la confiscation des biens familiaux, c'est des plus tristes. Mais le plus curieux, c'est que tout cela m'arrive à moi qui étais le dernier à m'y attendre ! » On raconte d'autre part dans la région qu'avant de mourir il avait rédigé pour sa mère ce distique à double sens (information du Père François Houang (Kia-tch'eng) 黃(家城), abbé de Saint-Eustache à Paris, originaire des environs de Sou-tcheou).

蓮子心中苦
梨兒腹內酸

Plein d'amertume est à l'intérieur le cœur des graines de lotus
(entendez : le cœur plein d'amertume de votre fils pitoyable 憐子);

Aigre est à l'intérieur le ventre de la poire
(affligé jusqu'en ses entrailles le fils qui vous quitte 離兒).

TS'IEOU KIN 秋瑾

(1879? - 1907)

Célèbre héroïne de la révolution anti-mandchoue, fille aînée d'une famille de lettrés originaires de Chao-hing 紹興 au Tchö-kiang, mais née à Amoy (Fou-kien) dont son grand-père était préfet. Elle reçut une éducation classique, épousa en 1896 le fils d'un riche marchand du Hou-nan qui l'emmena à Pékin, où elle fréquenta des cercles d'intellectuels réformistes et de féministes, en particulier la Société de Restauration, Kouang-fou houei 光復會. En 1904 elle quitte sa famille pour aller étudier au Japon, où elle fonde des groupes de radicaux et de progressistes féminines. En 1906 elle rentre définitivement en Chine, où elle prend à Chao-hing la direction d'une école normale dont elle fait un centre d'agitation. Avec un de ses cousins, elle prépare un soulèvement au Tchö-kiang et au Ngan-houei; le cousin est exécuté, elle-même est faite prisonnière et décapitée, ayant refusé de se laisser extorquer des aveux. On rapporte qu'au moment de rédiger une déposition qui commençait par son nom Ts'ieou, qui signifie «l'automne», elle en avait fait le premier mot d'un vers resté fameux dans les annales de la révolution chinoise :

秋雨秋風愁殺人

*Pluie de l'automne, vent de l'automne – c'est le chagrin
qui tue!*

« Le chagrin », *tch'ieou*, s'écrit avec le graphème de l'automne agrémenté de la clé du cœur. D'aucuns préfèrent une leçon où ce mot est remplacé par « l'automne », *ts'ieou* :

秋風秋雨秋煞人

Vent de l'automne, pluie de l'automne – c'est l'automne qui tue!

D'après un livre de Takeda Taijun sur ce vers (Tōkyō, 1968, p. 72), la première de ces leçons serait celle qui fut inscrite sur la stèle funéraire dressée au bord du Lac de l'Ouest, à Hang-tcheou, champ d'honneur des héros nationaux ; on la trouve aussi dans le recueil des œuvres de Ts'ieou Kin éditées par sa fille (éd. révisée du Tchong-houa chou-kiu de Chang-hai, 1960, *Ts'ieou Kin tsi*, p. 91) ; la seconde figure dans la biographie de Ts'ieou Kin par Hia Yen 夏衍 (1936), ainsi que dans une lettre du gouverneur du Tchō-kiang, citée dans « L'affaire de la faction de l'école Ta-t'ong ». Le soulèvement préparé par Ts'ieou Kin et ses associés devait avoir lieu le 19 juillet 1907 ; dès le 12, des troupes arrivèrent de Hang-tcheou à Chao-hing. Elle fut arrêtée et incarcérée le 13, décapitée le 15 (ou le 17). On l'ensevelit tout d'abord au pied de la colline de Chao-hing où se trouvait la prison des femmes. En 1909, son corps fut transporté sur les bords du Grand Lac (T'ai-hou, au Kiang-sou), d'où les Mandchous firent rapporter son cercueil à Chao-hing. Plus tard, le corps fut inhumé au Hou-nan auprès de celui de son mari. Après la chute des Mandchous, elle fut définitivement installée sur les bords du Si-hou où on lui consacra une stèle et une chapelle commémorative.

Le « vers » d'avant-mort est parfois attribué à un partisan de l'héroïne. Les journaux de l'époque et la tradition révolutionnaire l'ont célébré inlassablement, en discutant les variantes, la date exacte et l'authenticité, et en faisant un « vers » tantôt de *che* 詩 tantôt de *ts'eu* 詞. — Cf. Fang Chao-ying dans Hummel, *Eminent Chinese*, I, p. 169-171 ; L. Giles, « The Life of Ch'iu Chin », dans *TP*, XIV (1913),

p. 211-227, et «A Chinese Heroine», dans *Asiatic Review*, août 1917, p. 125-146; Mary Backus Rankin, *Early Chinese Revolutionaries: Radical Intellectuals in Shanghai and Chekiang, 1902-1911*, Harvard UP, 1971, p. 40-44, 104-105, 184-185; Catherine Gipoulon, *Qiu Jin, Pierres de l'oiseau Jingwei*, Éditions des femmes, Paris, 1976, traduction des fragments subsistants d'un *t'an-ts'eu* 彈詞, poème narratif à chanter, avec accompagnement de musique «pincée», genre essentiellement féminin (cf. *TP*, LVII, 1971, p. 138); celui-ci fut composé par Ts'ieou Kin entre 1904 et 1906; le titre est une allusion au mythe d'une princesse noyée dans la Mer de l'Est, qui se transforme en oiseau dit *tsing-wei* 精衛 et transporte dans son bec du bois et des pierres pour combler la Mer de l'Est, image d'une entreprise difficile poursuivie contre vents et marées, telle que l'était la réhabilitation de la condition féminine.

K'IU TS'IEOU-PAI 瞿秋白

*[1899-1935]

Révolutionnaire russophile, animateur de la Ligue des écrivains de gauche, exécuté en 1935 par le Parti nationaliste (Kouo-min tang). Il écrivit la veille ce quatrain heptasyllabique rimant en *-ong*, d'un style hautement classique, et au moment d'être fusillé chanta *l'Internationale* en russe. Cf. Sseu-ma Lou 司馬璐 *K'iu Ts'ieou-pai tchouan 傳* (Hong Kong, éd. Tseu-lien 自聯, 1962, p. 106; C.T. Hsia, *A History of Modern Chinese Fiction*, New Haven, 1961, p. 128 et 619-620).

夕陽明滅亂山中
落葉寒泉聽不同
已忽伶俜十年事
心持半偈萬緣空

*Le soleil du soir luit et s'éteint dans le désordre des montagnes;
Les feuilles qui tombent et la source glacée ne font pas le
même bruit.
Soudain voici déjà dix ans que j'erre dans la solitude.
Je garde au cœur la demi-stance – vide est tout le
conditionné.*

Au troisième vers, *ling-p'ing* s'inspire du *Lotus de la Vraie Loi* (*Fa-houa king*) ou d'un poème ancien *kou-che* 古詩 (cf. Morohashi, p. 680d).

« La demi-stance » : *pan-kie* 半偈, allusion à l'apologue bouddhique du Bodhisattva auquel Indra, sous la forme d'un ogre, récite la première moitié de la célèbre *gāthā* qui résume le bouddhisme (« *anityā vata saṃskārā utpādayayadharmināḥ* », « impermanents sont tous les conditionnements, dont la nature est de naître et périr... »), en lui disant qu'il lui en récitera la seconde moitié s'il reçoit son corps en offrande. Le Bodhisattva se jette alors à ses pieds du haut d'un arbre ; l'ogre reprend la forme du dieu Indra. Cf. *Mahā parinirvāṇa-sūtra*, *Taishō*, no. 375, XIV, p. 691 ; Ecke-Demiéville, *The Twin Pagodas of Zayton*, Harvard, 1935, p. 42. L'auteur de ce quatrain veut dire qu'il est prêt à sacrifier sa vie pour son idéal révolutionnaire.

APPENDICE

AUTRES POÈMES D'AVANT-MORT SIGNALÉS PAR LE MANUSCRIT

Poèmes de moines bouddhistes

Gāthā attribuées aux six patriarches chinois, de Bodhidharma à Houei-neng: Charles Luk, *Ch'an and Zen Teachings*, II, p. 50-53.

Wou-liao du Kouei-yang chan 龜洋山無了 (T'ang): *Taishō*, no. 2076, VIII, p. 260 c.

Hiuan-ying 玄應 (910-975): *Taishō*, no. 2076, XXIV, p. 402 ab.

Tcheng-kiue 正覺 (1091-1157): *Taishō*, no. 2062, V, p. 915 a. *Zen Dust*, p. 170.

Fa-tch'ang 法常 (milieu du XII^e siècle): *Taishō*, no. 2062, VII, p. 929 a.

Che-fan 師範 († 1248): *Taishō*, no. 2062, VIII, p. 932 d.

Poèmes de laïcs

Lieou Yeou 劉友 († 181 av. J.-C.): *Han-chou*, XXXVIII p. 1989.

Si-iou kong 息夫躬 (fin des Han antérieurs): *Han-chou*, XLV, p. 2187.

Wou Mai-yuan 吳邁遠 (Song): *Ting Fou-pao, Ts'iuan Song che*, V, p. 716.

T'o-pa Hi, roi de Tchong-chan 中山王熙 (Pei-Wei): *Ting Fou-pao, Ts'iuan Pei-Wei che*, p. 1469.

Tchao Wei-ming 趙微明 (T'ang): *T'ang jen siuan T'ang che*, Pékin, 1958, p. 33.

Tch'en Fan 陳璠 (T'ang): *Ts'iuan T'ang che*, DCCXXXII, p. 8378.

Tcheng T'ing 鄭穎 (T'ang): *Ts'iuan T'ang che*, DCCXXXII, p. 8382.

Yen Ling-pin 顏令賓 (T'ang): *Ts'iuan T'ang che*, DCCCII, p. 9028.

Tch'en Koua-yen 陳寡言 (T'ang): *Ts'iuan T'ang che*, DCCCLXII, p. 9638.

Yang Souen 楊損 (T'ang): *Ts'iuan T'ang che*, DCCCLXIII, p. 9765.

Tcheou Pin 周濱 († entre 1119 et 1126): *Yi-kien tche*, 甲 9.12.71.

Wen T'ien-xiang 文天祥 (1236-1282): *Tcheng k'i ko* 正氣歌, cité par Morohashi, p. 6373.

Yang Ki-cheng 楊繼盛 (1516-1555): *Penguin Book of Chinese Verse*, Baltimore, 1962, p. 59.

K'iu Che-sseu 瞿式耜, Tchang T'ong-tch'ang 張同敞, Kouo Tche-k'i 郭之奇, trois partisans des Ming qui furent exécutés par les Ts'ing: leurs poèmes d'avant-mort ont été partiellement conservés dans le *Tsie-yue chan-fang houei-tch'ao* 借月山房彙鈔, le *Hing-tsai yang-tsieou* 行在陽秋 («Chronique des déplacements de l'Empereur») de Lieou Siang-k'o 劉湘客 des Ming, et le *Siao-t'ien ki-nien* 小腆紀年 («Annales du pays diminué») de Siu Tseu 徐轟 des Ts'ing. Pour Kouo Tche-k'i, voir aussi le *Wan-tsai t'ang tsi* 宛在堂集.

Poèmes de deux révolutionnaires exécutés en 1928: Jean Grant, «The People's Poetry», dans *Eastern Horizon*, XII, 5, Hong Kong, 1973, p. 47.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT de J.-P. Diény	7
------------------------------------	---

POÈMES BOUDDHIQUES

Seng-tchao 僧肇	15
Tche-k'ai 智愷	17
Houei-sseu 慧思	20 <i>no' poe</i>
Poème anonyme des Tcheou du Nord	21
Ling-yu 靈裕	23
Tche-ming 智命	25
Tao-sin 道信	26 "
Hong-jen 弘忍	28 "
Hiang-ma Tsang 降魔藏	30
Mi-ling 米嶺	31
Ling-mo 靈默	32
P'ou-yuan 普願	35
Siuan-kien <i>dit</i> de Tö-chan 德山宣鑒	36
Lin-tsi 臨濟	37
Leang-kiai 良价	39
Yuan-chiao 圓紹	41
Hiuan-t'ai 玄奘	42
K'ouang-jen 匡仁	44
Kouan-hieou 覺休	45
Houei-tsi du Yang-chan 仰山慧寂	47
Pou-tai 布袋	49
Nai-che 龜師	51
Ts'iuan-fou 全付	52
Tche-houei 智暉	53

Ta-tsou 大足	55
Tche-touan 志端	57
Yen-tchao <i>dit de Fong-hiue</i> 風穴延沼	59
Ts'ing-kiac 清皎	60
Ts'ing-ho 清豁	62
Chan-tchao 善昭	65
Wen-yue 文悅	66
Cheou-siun 守珣	68
K'o-k'in 克勤	69
Miao-p'ou 妙普	71
Tao-hing 道行	75
Fa-yi 法一	77
Tsong-kao 宗杲	79
Houei-yuan 慧遠	81
Tche-ts'ö 智策	83
Jo-yu 若愚	85
Jou-tsing 如淨	87
Tche-yu 智愚	89
Tsou-yuan 祖元	90
Tch'ou-tsiun 楚俊	93
Hiu Siuan 許宣	94

POÈMES LAÏQUES

Hiang Tsi 項籍	99
Li Yen-nien 李延年	101
Lieou Tan 劉旦	103
Lieou Siu 劉胥	105
Lieou Pien 劉辯	108
K'ong Jong 孔融	110
Miao Si 繆襲	113
Jouan Tsi 阮籍	115
Hi K'ang 嵇康	116
Ngeou-yang Kien 歐陽建	118
Lou Ki 陸機	124
Fou Lang 符朗	129
T'ao Ts'ien 陶潛	132

Sie Ling-yun 謝靈運	140
Fan Ye 范曄	148
Kiang Tche-yuan 江智淵	151
Kou Houan 顧歡	153
Siao Tseu-louen 蕭子倫	156
T'o-pa Tseu-yeou 拓拔子攸	157
Siao Kang 蕭綱	160
Tsou T'ing 祖珽	164
—La dame Heou 侯夫人	166
Lou Tchao-lin 盧照鄰	171
Li Pai 李白	175
Ts'ouei Hiuan-leang 崔玄亮	178
Pai Kiu-yi 白居易	180
Hiu Houen 許渾	183
—La femme née Wang 王氏女	185
Kiang Wei 江為	186
Ts'ai Tchen 蔡振	188
Ma Teng 馬登	189
Lou Yeou 陸游	191
Kiang K'ouei 姜夔	193
Fang Hiao-jou 方孝孺	194
Kin Cheng-t'an 金聖歎	196
—Ts'ieou Kin 秋瑾	198
K'iu Ts'ieou-pai 瞿秋白	201

APPENDICE

Autres poèmes d'avant-mort signalés par le manuscrit. 203

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 19 OCTOBRE 1984
PAR L'IMPRIMERIE
DE LA MANUTENTION
A MAYENNE
N° 8847

Composition et mise en pages
Arlette Chancrin
6, rue Christine, 75006 Paris

Au cours de ses lectures, Paul Demiéville avait recueilli bon nombre des stances qu'il est d'usage en Chine d'écrire ou de réciter à l'article de la mort. En Europe on parle des « mots de la fin », dont on a fait des recueils. Mais en Chine les lettrés recourent si naturellement à l'expression poétique que c'est en « vers de la fin » qu'ils adressent à leurs enfants ou à leurs disciples une sorte de testament moral. Les moines bouddhistes ont adopté cet usage qui a fini par s'institutionnaliser dans l'école du Tch'an (*Zen*). Les traductions rassemblées dans ce livre, le dernier auquel ait travaillé son auteur, sont léguées au public français comme « l'adieu au monde » d'un maître des études chinoises.

